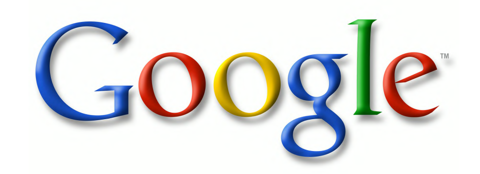
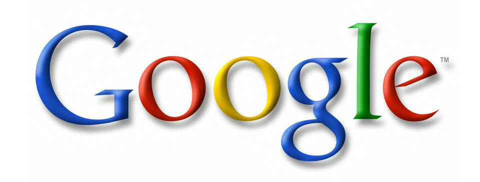
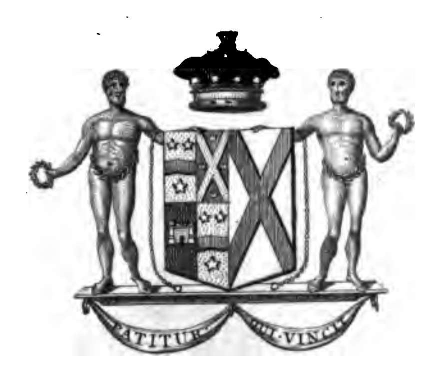
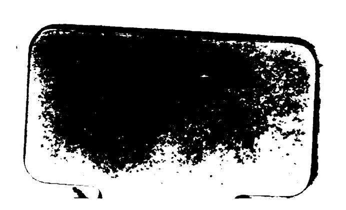



Google



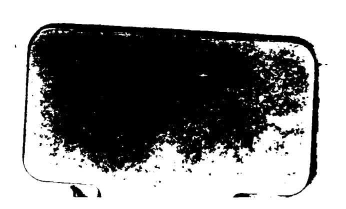


KINNAIRD





KINNAIRD



ŒUVRES
DU COMTE
ANTOINE HAMILTON,

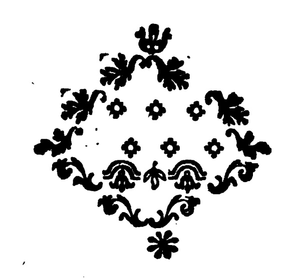
TOME IV.

NOUVELLE ÉDITION,

Corrigée & augmentée d'un Volume.

LE BELLIER,

CONTE.



A LONDRES.

1776.



AVIS
DU LIBRAIRE.

LA profonde érudition du Comte Antoine Hamilton, la délicatesse de son génie & la douceur de ses mœurs, l'ont rendu également cher aux Savans, & aux gens du monde. Un grand Seigneur François ayant pris alliance dans sa Maison, occasionna ses premiers voyages à la Cour de France. Les révolutions d'Angleterre sous Jacques II y fixerent presque son séjour. Les traductions des Contes Persans, Arabes & Turcs, étoient entre les mains de toutes les Dames de la Cour & de la Ville; il railloit les premieres sur l'attachement qu'elles avoient pour une lecture si peu instructive; mais avec les ménagemens convenables pour ne pas blesser leur amour-propre. Un jour on le défia de faire quelque chose dans le goût de ces ouvrages; le Comte Hamilton, dont le génie pouvoit tout ce qu'il vouloit,

fit voir en peu de jours qu'il savoit badiner avec les Muses.

Madame la Comtesse de G...., sa sœur, avoit acquis depuis quelque tems une mâsure avec un assez petit terrein, dans le parc de cette Maison Royale qui fait l'admiration de tout l'Univers ; cette mâsure qu'on nommoit Moulineau, devint un lieu charmant par les soins vigilans, la magnificence & le goût de la Comtesse de G.... on changea le nom de Moulineau en celui de Pontalie. C'est à l'occasion de l'étymologie de Pontalie que le Comte Antoine a fait le Bélier ; il y a mille petits faits déguisés dans cet ouvrage, qu'il faut laisser démasquer à qui le pourra ; quand on ne devineroit rien, le Conte n'en sera pas moins bon : l'Auteur sait badiner légèrement, louer avec délicatesse, & critiquer finement.





LE BÉLIER, CONTE.



A MADEMOISELLE ******.

Moi, qui n'appris rien de ma vie,
Ni des neuf Sœurs, ni d'Apollon,
Qui ne ſuis point de l'Hélicon,
Ni de la docte Académie ;
Pourrois-je vous rendre raiſon
Du nouveau nom de Pontalie,
Et ſatisfaire votre envie
Sur le ſort de ſon autre nom ?
De l'antique étymologie

Je ne connois point le jargon ;
Cependant vous ſerez ſervie,
Et voici ce que Mabillon
En a recueilli d'un Mémoire,
Que Scaliger & Caſaubon
Auroient traité de fauſſe hiſtoire.
Mais qu'importe de ces Savans,
Qui, ſans choix & ſans indulgence,
Jugent les morts & les vivans ;
Et qui, critiquant l'ignorance
Par d'envieux raiſonnemens,
Donnent aux lecteurs de bon ſens
Un grand mépris pour leur ſcience.
Après tout, pour ne point mentir,
Si ce Mémoire eſt véritable,
Il porte tout l'air d'une Fable,
Que j'aurois, pour vous divertir,
Eſſayé de rendre agréable.
Le tout n'en eſt point emprunté
Des récits des Schéhérazade,
Et s'il ne paroît pas conté
Avec cette vivacité
Dont la Sultane fait parade,

Au moins, dans ſa naïveté,
La reſpectable Vérité
N'y ſera point en maſcarade
Sous l'Arabeſque Antiquité.
Avant cette hiſtoire finie
Vous verrez de l'enchantement;
D'une Maitreſſe & d'un Amant,
Vous verrez la peine infinie.
Une Sirene, un Renard blanc,
Parens d'un Roi de Lombardie,
Y paroîtront par accident:
Vous y verrez même un Géant.
Mais voilà tout; car ſûrement,
Vous n'y verrez aucun génie.

✠

Déeſſes, qui des tourbillons,
Quand leur ſecours eſt néceſſaire,
Savez faire vos poſtillons,
Qui régnez ſur les Cupidons,
Et qui brillez plus que leur mere:
Vous qui, d'une courſe légere,

Plus prompte que les Aquilons;
Voyez en un instant l'un & l'autre hémisphère;
Qui dansez la nuit aux chansons,
Sans fouler la tendre fougere,
Dans la retraite solitaire
De vos Bois & de vos Vallons,
Pour célebrer quelque mystère;
Qui, pour tirer de leurs prisons
Un pauvre Amant & sa Bergere,
Ou pour dissiper les soupçons
Nés d'une jalouse colere,
Dépêchez quelque Messagere
Sur les aîles des Papillons;
Vous qui présidez aux trophées
Que, dans les terres enchantées,
La chimère érige aux Amours;
Vous que le beau sexe a chantées,
Douces & gracieuses Fées,
Accordez-nous votre secours,
Et favorisez un discours
Où vous êtes intéressées.

Au tems jadis certain Héros,
Tout des plus fiers & des plus hauts,
Géant plus craint que le tonnerre
Parmi ses malheureux Vassaux,
Dans ces lieux avoit une terre,
Quelques moulins, quelques ruisseaux;
Dont avoient pris le nom de guerre
Ses devanciers les Moulineaux.
Il vouloit de cet héritage,
(Vieux patrimoine des Géants)
Faire part à ses descendans:
Se flattant, par un mariage
Qu'il méditoit, en peu de tems
De laisser la vivante image
De sa taille & de son visage,
Dans un nombreux recueil d'enfans.
De ce projet épouvantable
On vit pâlir mainte beauté;
Le parti n'étoit pas sortable:
Et comment l'auroit il été?
Son visage étoit effroyable,
Il aimoit à coucher botté,

Soit en Hyver, ſoit en Eté ;
Et ſa grandeur inſoutenable
Cédoit à ſa brutalité.
La voix des Taureaux en furie
Etoit plus tendre que ſa voix,
Avoit plus d'agrément cent fois,
Et cent fois plus de mélodie.
Il avoit pris dans ſon harras
Une machine faite en roſſe,
Ou pour mieux dire un vrai coloſſe ;
Qui le ſervoit en tout état,
Pour la charrette ou pour le bât,
Pour la ſelle ou pour le carroſſe.
Il avoit de plus un Bélier,
Dont l'eſprit étoit ſi capable,
Que cet animal ſingulier
Etoit ſon premier Conſeiller ;
Regloit ſes moulins & ſa table,
Lui ſervoit ſouvent d'Ecuyer,
Et lui contoit toujours quelque petite
Fable,
Dont il ſavoit un millier.

Dans leur voisinage un Druïde
Avoit un Palais de Roman,
Et des Jardins où l'œil avide,
Sans rechercher l'éloignement,
Trouvoit par-tout contentement,
Soit à voir le crystal liquide
S'élever jusqu'au firmament;
Soit à le voir, comme un torrent,
Précipiter son cours rapide,
Ou bien se perdre en murmurant.

✠

Deux Cerberes à poil d'argent,
Chacun aux piés d'une Euménide,
Sembloient écumer en grondant.
On voyoit là du grand Alcide
La figure en jaspe luisant;
Et Cléopâtre, en expirant,
Dans la superbe Pyramide
Qui lui servit de monument,
Regarder d'un œil intrépide
La morsure de son Serpent.

La source enfin du Nil, qu'on voyoit au
Levant,
Formoit dans une grotte humide
Les ondes du fleuve naissant.
Mais de ces lieux tout l'ornement
Etoit certaine jeune Armide,
Faite par tel enchantement,
Que ses regards portoient, sans guide,
Au fond des cœurs l'embrâsement.
L'aimer pourtant étoit folie;
Car l'insensible Nymphe Alie,
Bien loin de vouloit secourir,
Ne cherchoit qu'à faire mourir.
Tout l'art du Druïde son Pere,
Et ses enchantemens divers,
S'étoient épuisés pour en faire
La merveille de l'Univers.
Depuis ce tems-là chaque Belle
A suivi ce brillant modele;
Mais nos Modernes Déités
Héritieres de ses beautés,
Et de sa fraîcheur immortelle,

Par malheur ont emprunté d'elle
Les rigueurs & les cruautés.

✠

Mille amans (ciel ! quelle foiblesse !)
Sûrs de mourir, vouloient la voir ;
La sage & prudente Vieillesse
Y venoit languir sans espoir ;
Et la florissante Jeunesse
N'en avoit pas pour jusqu'au soir.
Rien n'échappoit à la tigresse,
Tous les lieux d'alentour étoient tendus
de noir.
Et l'on voyoit périr sans cesse
Quelque Amant sec, que la tendresse
Avoit réduit au désespoir.

✠

Le Moulineau, fier de sa taille ;
Traitoit de chétive canaille
Ceux qui par cette illustre fin
Avoient terminé leur dessein,
Et, mettant sa cotte-de-maille,

Offroit à cet objet divin
Son cœur, ses moulins, & sa main,
Et son grand Cheval de Bataille,
Pour prendre l'air soir & matin.
En cas de refus, l'inhumain
Montroit un grand amas de paille,
Dont, brûlant Palais & Jardin,
Il juroit de faire ripaille
Des lys, des roses, du jasmin,
Qui formoient l'éclat de son teint,
Malgré ses remparts de rocaille,
Et son Château de parchemin.
Mais la Belle, d'un air serein
S'appuyant dessus sa muraille,
Pour l'irriter, l'appela Nain.

❧

Les flots d'une Mer émue,
La foudre pendant la nuit,
Qui d'une chûte imprévue
Fracasse, abbat & détruit
Quelque Tour mal soutenue;
L'Ours au désespoir réduit,

Cent Chiens fessés dans la rue,
Et cent Cochons que l'on tue,
Ne sont rien auprès du bruit
Dont sa voix frappa la nue.

✠

Vous l'entendîtes tout à plein,
Meudon, Ruel, & Saint-Germain:
Le cri troubla l'air & l'onde,
Quand le Dieu du fleuve prochain
Se retrancha dans sa grotte profonde;
Et vous, magnanime Pepin,
Qui de la France alors gouverniez le
destin,
Cette allarme fut la seconde
Qui d'angoisse brouilla le teint
De votre Mere à tresse blonde;
Vous en sonnâtes le tocsin;
Le Sceptre, de frayeur, vous tomba de
la main;
Et mille Devins à la ronde,
Soutinrent que ce bruit soudain
Pronostiquoit la fin du monde.

Pour vous, séjour affreux du ténébreux
Marly,
Que le Seigneur de la Nature,
Malgré vôtre gloire future,
Tenoit encore enseveli
Dans l'horreur d'une nuit obscure;
Frappé du terrible hurlement,
Vous crutes que le changement
Dont le fameux Merlin vous tenoit dans
l'attente,
S'alloit faire dans le moment;
Et que cette main triomphante
Qui par vos agrémens aujourd'hui nous
enchante,
Alloit dès-lors chez vous loger superbement
Une Cour auguste & brillante,
Dont sa présence est l'ornement.
Mais combien fûtes-vous surprise,
Nymphe, qui l'écoutiez de près,
Plus pâle que votre chemise!
Que devinrent vos fiers attraits?
Oui, malgré son premier courage,

Malgré ſon extrême fierté,
La Belle en changea de viſage,
Quand, de colere tranſporté,
Le Géant lui tint ce langage.

✠

Serpent formé par le dépit;
De qui la langue envenimée
Va de ſon aiguillon maudit
Obſcurciſſant ma renommée;
Je vous parois donc trop petit
Pour avoir part à votre lit!
Mais c'eſt trop épargner l'ingrate:
C'eſt trop, au mépris de mes vœux,
Encenſer l'orgueil qui la flatte,
Que mon reſſentiment éclate,
Et me venge par d'autres feux.
Il dit, & la paille allumée
Couvroit le Château de fumée.
D'un côté fagots & cotrets,
Ramaſſés des lieux les plus proches,
Faiſoient devers le toit un funeſte pro-
grès.

Tandis que du glacis on faisoit les approches
A la faveur des mantelets,
Les assiégés dessus leurs parapets,
Armés de fourches & de broches,
Bravoient les flammes & les traits ;
Et de frayeur, tous les petits valets
Se mirent à sonner les cloches.
Le Palais, attaqué de front,
Etoit investi par derriere,
Et la Nymphe à genoux s'étoit mise en priere.
Mais son pere, en charmes fécond,
Entoura le Château d'une vaste riviere ;
Gouffre impétueux & profond,
Plus large que le Négrepont.
Jusques aux confins de Baviere,
Le Géant, d'un saut en arriere,
Se sauva sur le haut d'un Mont,
Jurant d'une horrible maniere,
Contre les flots de cette onde sorciere.
Mais son Bélier fit un grand pont
Qui la traversoit toute entiere.

Dès qu'il l'eut fait, il y fauta ;
Son Maître fe mit à le fuivre ;
Et le Druïde ouvrit un Livre
Que vainement il feuilleta.
Il en feuilleta plus de mille,
Qu'il parcourut du haut en bas.
Le Livre feul pour lors utile,
Par malheur, ne s'y trouva pas.
Son étonnement fut extrême,
Il en parut tout éperdu
Et d'effroi le vifage blême,
Il s'écria : tout eft perdu.
L'ennemi cependant triomphant par avance,
Marchoit en toute diligence.
Le Géant allongeoit le cou ;
Et menaçant déja de corde & de potence,
Crioit au Druïde : vieux fou,
Qui vous mêlez de Négromance,
Nous vous prendrons dans votre trou ;
Et cette fille d'importance,
Dont le cœur eft fi loup garou,

Sera bientôt en ma puissance.
Bientôt, ou je me trompe fort,
Nous verrons sa beauté divine,
Qui, par un orgueilleux transport,
Méprisoit ma taille & ma mine,
Avec plaisir soumise au sort
Qu'un reste d'amour lui destine.
Pour toi, disoit-il au Bélier,
Je te donnerai son collier;
Et pour la choquer davantage,
(Car il faut bien l'humilier)
Le Druïde sera ton Page,

Mais laissons-là pour un moment
Les vains projets que le Géant
Se mettoit dans la fantaisie,
Au profit de son Confident.
Nous ferions même sagement,
Si nous quittions la poésie;
Mais le moyen d'abandonner Alie
Au sort de son accablement!

De noirs chagrins environnée,
Tantôt du tems passé l'aimable souvenir,
Et tantôt l'affreux avenir
Qui menaçoit sa destinée,
Pour l'accabler, sembloient s'unir.
De tous les maux la plus cruelle espece
Est celle que ressent un cœur
Eloigné par quelque malheur
Du seul objet de sa tendresse,
Pour se voir obsédé sans cesse
Du seul objet de son horreur.



La Nymphe étoit dans cette peine;
Car son cœur, qui de jour en jour
Sembloit ne respirer que haîne,
En secret soupiroit d'amour.
De-là, ses fiertés implacables;
De-là, tant de cris pitoyables
Des victimes de sa rigueur;
Tandis que l'unique vainqueur,
Qui faisoit tant de misérables,

Triomphoit au fond de ſon cœur.
Mais cette ardeur, jadis ſi chere,
Cauſoit alors tout ſon tourment:
Car tandis que l'art de ſon pere
Sembloit vaincu par le Géant,
Le ſort lui cachoit un Amant
Qui, dans un tems ſi néceſſaire,
Loin de marquer l'empreſſement
D'une flamme vive & ſincere,
Ne ſe montroit pas ſeulement;
Et ce lâche abandonnement
Mettoit le comble à ſa miſere.
Elle n'avoit aucun repos,
Du triſte récit de ſes peines
Elle entretenoit les Echos.
Elle fatiguoit les fontaines,
Déſeſpéroit tous les ruiſſeaux
Dont les rives étoient prochaines,
Et demandoit ſans ceſſe aux plaines
Des nouvelles de ſon Héros.
Laſſe de parcourir les Salles,
Et chaque Sallon du Palais,

Elle fut, sous un vieux Cyprès,
Dans le Cabinet des Vestales,
S'abandoner à ses regrets.
Comme on savoit, au tems antique,
Soupirer au bruit des Tambours
Et se tourmenter en Musique,
Comme on fait encor de nos jours,
Quand on à besoin de secours;
La Belle ne put s'en défendre,
Et du fond du cœur soupira
Ce tendre Rondeau d'Opéra,
Sans croire qu'on la dût entendre.

✠

Volage Prince de Noisy,
Vous que mon cœur a mal choisi
Pour une constance éternelle,
Est-ce le tems d'être infidele,
Quand un Géant affreux, de sang tout cramoisi,
Me fait une guerre cruelle?
Volage Prince de Noisy,
Ingrat que vainement j'appelle,
Que mon cœur vous a mal choisi!

A ces mots, d'un torrent de larmes,
(Ressource des vœux opprimés)
La douleur inonda ses charmes;
Et ses yeux furent abîmés.
Trois fois l'éclat de son visage
En parut réduit aux abois,
Et son pouls s'arrêta trois fois;
Quand du fond d'un autre bocage,
Tout-à-coup sortit une voix.

✠

Son âme entiere, revenue
De ses premiers saisissemens,
Fut attentive aux chers accens
De cette voix jadis connue.

✠

Cette voix disoit: belle Alie,
Dont mon cœur asservi porte en tous lieux les traits,
Cessez par d'injustes regrets,
De m'acouser de perfidie.

Pouvez-vous croire que j'oublie
Tant de tendresse & tant d'attraits ?
Adorable & constante Alie,
Que mon cœur a si bien choisie,
Faites pour moi d'autres regrets ;
Du destin malgré les arrêts,
Ce cœur par-tout vous a suivie.
Je vous aime plus que ma vie,
Et mille fois plus que jamais.

A ces mots, surprise, alarmée,
Mais d'un nouvel espoir charmée,
Elle parcourut à grands pas
Le lieu d'où cette voix aimée
Venoit de lui marquer, d'une ardeur animée,
Des mouvemens si pleins d'appas.
Que fais-tu ? montre-toi, cher objet de ma flâme,
Dit elle ; montre-toi, viens consoler mon âme.

Quoi ! d'un amant si cher & si tendre
autrefois,
Ne resteroit-il que la voix ?
Pourquoi d'une recherche vaine
Me fatiguer dans ce bosquet ?
Pourquoi te refuser au penchant qui
m'entraîne ?
Pourquoi me fuir ? pourquoi redoubles-
tu ma peine ?
N'es-tu donc plus qu'un Perroquet ?

✠

Alors d'une inutile quête,
Le désespoir & le chagrin
Menerent sa raison bon train,
Et l'amour lui tourna la tête.
Pleine de vapeurs & d'ennuis,
Elle se crut, avec son aventure,
Au beau milieu de mille nuits ;
Car c'étoit alors sa lecture.
Elle se crut soumise aux cruautés

D'un

D'un époux bisarre & sauvage,
Qui, par un détestable usage,
Epousoit chaque jour de nouvelles beautés
Pour les immoler à sa rage;
Et, se couchant sous un épais feuillage,
Elle se crut à ses côtés.

✿

Comme elle avoit dans la mémoire
Tout le récit de ces fatras,
Elle crut, malgré ses appas,
Qu'il falloit conter quelque histoire,
Pour se garantir du trépas.
Elle prit donc en fantaisie
De faire un détail des malheurs
Qui lui faisoient verser des pleurs,
En commençant ainsi l'histoire de sa vie.

✿

Je suis fille de Pharabert,
Issu d'un petit-fils de France,

De qui le pere Dagobert,
En art magique très-expert,
Et politique à toute outrance,
Ordonna que, dès mon enfance,
On me mît dans un berceau vert:
Car il prévit que dans ce beau désert,
Heureux séjour de l'innocence,
Un certain Comte Philibert
Feroit un jour sa résidence,
D'un autre enchanteur digne Héros;
De qui l'âme en projets féconde,
Venant après de longs travaux
Fixer dans ces heureux hameaux
Sa course errante & vagabonde,
Renonceroit à tous ses maux;
Qu'une machine moins profonde
Que n'étoient les anciens tombeaux,
Mettroit son esprit en repos
Par sa figure sans seconde,
Sur tous les dangers des cachots;
Et que, l'été, lorsque sur l'onde
Chacun prend le frais en bateaux,

De ses jardins, de ses canaux;
Il feroit doucement la ronde,
Dans un petit char sans chevaux
Qui fut jadis à Rosemonde.
Ce fut pour lui que Dagobert,
Monsieur mon honoré grand-Pere,
D'un impénétrable mystere,
Dans ces beaux lieux mit à couvert
Un charme heureux & salutaire,
Et qui doit par lui seul être un jour découvert.
De mon enfance enfin le tems fuit & s'écoule,
Et le bruit de quelques appas,
Que je n'avois peut-être pas,
M'attira des Amans en foule,
Et mille chagrins sur leurs pas.

❖

A tous leurs vœux inaccessible,
Mon cœur dans un repos paisible,
Méprisoit tous ces vains efforts,

Tandis qu'ils m'appeloient, dans leurs
mourans transports,
Ingrate, inhumaine, inflexible.
Mais ce cœur si farouche alors
N'est devenu que trop sensible!
Sur mes attraits & sur mes cruautés
On ne pouvoit alors se taire;
On offroit à mes yeux partout des libertés
Dont mes yeux ne savoient que faire.
Mais hélas! le cruel Amour,
Choqué de tant d'indifférence,
Voulut signaler sa puissance,
Et de ma liberté triompher à son tour.
Dans un endroit obscur de la forêt prochaine,
Coule un agréable ruisseau,
Qui dans un beau vallon va former de son eau
Cette merveilleuse fontaine
Où mon pere, flatté d'une espérance vaine,
Avoit enfoncé mon berceau.

Jamais dans ce lieu ſolitaire,
A notre ſexe conſacré,
Aucun motel n'étoit entré,
Et je m'y baignois d'ordinaire.
Or dans cette fontaine un jour
Comme j'entrois à demi-nue,
Un homme s'offrit à ma vue,
Mille fois plus beau que le jour.
Mais je vois ouvrir la barriere,
D'où le Soleil vers l'Orient
Sort pour commencer ſa carriere,
Et ſa brillante avant-couriere,
Annonce ſon éclat naiſſant.
Adieu, ma chere Dinarzade,
Bientôt le Sultan, mon ſeigneur,
Va ſauter du lit ſur l'eſtrade,
Pour commencer ſa promenade.
Dès qu'il eſt jour je lui fais peur,
Ce qui me reſte eſt pourtant le meilleur
D'une hiſtoire qui n'eſt pas fade:
Mais, victime de ſa rigueur,
Demain ſur un lit de parade

Pour la derniere fois vous verrez votre
 sœur.
A cette derniere parole,
Un doux sommeil par ses pavots,
Interrompant les vains propos
D'une illusion si frivole,
La mit dans les bras du repos;
Quand son pere, accablé de maux,
Cherchant en tous lieux son Idole,
Arriva là tout à propos,
Pour entendre ces derniers mots,
Et pour juger qu'elle étoit folle.

Esprit, qui de lyriques sons,
Par une habitude facile,
Exercez les accords féconds;
Vous pour qui la rime docile
Se marie avec tous les tons
Du plus bisarre vaudeville;
Qui sur l'air le plus difficile,
Sans gêner vos expressions,
D'une veine heureuse & fertile,

Célébrez la Cour & la Ville,
Et savez tout mettre en chansons;
Venez sauver la belle Alie,
Venez décrire sa folie,
Venez, au défaut de Phébus,
Soutenir mon foible génie;
Car il languit & n'en peut plus.
Entrez tout frais dans la carriere
Qui me reste encore à fournir,
Et disposez de la matiere
Que je vous offre pour finir.
Elle a besoin de votre lime;
Vous m'imposez la dure loi
D'un trop long conte que je rime:
N'aurez-vous point pitié de moi?
Non: je connois votre injustice;
Votre cœur est un vrai rocher
Qui ne se laisse point toucher,
Ni du plus assidu service,
Ni du plus violent supplice;
Il ne faut rien pour vous fâcher,
Et vous voulez que je finisse.

Mais changeons de ſtyle : il eſt tems
Que votre oreille ſe repoſe,
Et que les vulgaires accens
Qui chantoient les évenemens,
Faſſent place à la ſimple proſe.
Le Cheval aîlé court les champs,
Se cabre, & prend le frein aux dents.
Lors, d'une main trop incertaine,
Un Auteur, par de vains élans,
Au milieu des airs ſe promene ;
Mais quand ſous quelque eſpece vaine
Réduit au trot, il bat des flancs,
Et bronche au milieu de la plaine,
Il eſt tout des plus fatiguans.
Un lecteur, qui le ſouffre à peine,
S'endort ſur ſes pas chancelans,
Et quels que ſoient leurs ornemens
Dans un récit de longue haleine,
Les vers ſont toujours ennuyans.
Chez l'importune Poéſie
D'un conte on ne voit point la fin ;
Car, quoiqu'elle marche à grand train,

A chaque moment elle oublie
Ou ſes lecteurs, ou ſon deſſein ;
Et ſans ſe douter qu'elle ennuie,
Elle va, l'hyberbole en main,
Orner un Palais, un Jardin,
Ou relever en broderie
Tout ce qu'elle trouve en chemin.

Cela étant, comme j'ai l'honneur de vous le dire, je vais, Mademoiſelle, en langage de véritable conte, tâcher de vous endormir par la fin de celui-ci. Vous vous ſouviendrez donc, s'il vous plaît, de l'étonnement du Druïde, lorſqu'il vit le pont extraordinaire qu'on avoit bâti ſur la riviere : mais avant de paſſer outre, il eſt bon de vous avertir, qu'à l'égard de la largeur de cette riviere & de la longueur du pont, l'on vous a menti de ſept ou huit-cents lieues, tant pour la rareté du fait, que pour la commodité des rimes, &

que le Seigneur Moulineau, loin d'être aussi Géant que vous pourriez vous l'imaginer, n'étoit tout au plus qu'une fois aussi grand & une fois aussi sot que notre ami B..

Le Druïde, qui, pour mettre son château & sa fille hors d'insulte, les avoit environnés d'un large fossé plein d'eau, ne fut que surpris, quand il vit l'effet d'un enchantement contraire au sien; car il croyoit avoir de quoi se moquer de tous les ponts & de tous les Géans du monde; il étoit seulement embarrassé à deviner qui pouvoit être l'auteur de ce pont. N'estimant pas assez son voisin Moulineau pour le croire enchanteur, il court à la hâte feuilleter ses livres pour s'éclaircir du fait, & pour renverser le pont en moins de tems qu'il n'avoit été élevé: mais lorsque tous les livres qu'il ouvrit ne lui apprirent rien, il fut

dans un grand embarras; embarras qui se convertit en une affliction étrange, quand il vit qu'il cherchoit inutilement celui qui contenoit tous les secrets de son art. Il en avoit défendu la lecture à sa fille, à qui il n'avoit jamais rien défendu que cela, & quelque soumise qu'elle eût toujours été à ses volontés, il eut peur que la curiosité pour une chose expressément défendue, ne l'eût emporté sur son obéissance. Ce fut dans ces alarmes qu'il la trouva en l'état où nous l'avons laissée. Il l'éveilla promptement pour lui demander des nouvelles de ce livre si nécessaire à ses desseins: mais ce fut pour lui en apprendre bien d'autres qu'Alie prit la parole. De la maniere dont elle venoit de s'endormir, j'aurois juré qu'à son réveil, elle alloit s'adresser au Druïde, en lui disant: Grand Com-

mandeur des Croyans .... Mais son égarement changea d'objet, & se jetant à ses pieds: mon Pere, dit-elle, je l'ai perdu, & si vous ne me le rendez, vous me verrez mourir de désespoir ; car il n'est plus tems de cacher ma foiblesse, ni de dissimuler mon crime. Oui, je l'ai perdu .... Quoi! s'écria le Druide, non seulement, Alie, vous m'avez désobéi : mais vous avez perdu ce qui m'étoit le plus cher au monde après vous! De quelle maniere, ajouta-t-il, avez-vous perdu ce livre, dont dépend le bonheur ou le malheur de nos destinées? Alie, surprise, après avoir gardé un moment le silence: Mon cher Pere, lui dit-elle, puisque vous savez cette perte, vous savez aussi de quelle maniere elle est arrivée. Hélas! il est vrai, s'écria-t-elle, en perdant ce livre fatal, j'ai perdu un autre trésor qui

me devoit être mille fois plus précieux que la vie. En diſant ces mots, elle quitta ſon pere, & courut s'enfermer dans ſon appartement.

Le Druïde n'étoit pas en état de ſuivre ſa fille, il étoit ſi ſurpris & ſi confondu des deux aveux qu'elle venoit de lui faire, qu'il ne ſavoit où il en étoit. Tout lui faiſoit croire que ſa fille avoit eu plus d'une curioſité. Pour s'éclaircir de ce qu'il craignoit, il réſolut de conſulter ſon Favori Poinçon. Or, ce Poinçon étoit un petit Gnôme, fils d'une Fée, ou ſi vous voulez, d'une Sylphide; car le Druïde étoit le plus grand, le plus habile, ou plutôt le maître de tous les Cabaliſtes. Il fut donc droit à la ſtatue de Cléopâtre, & l'ayant touchée d'un Taliſman qu'il portoit en bague; elle s'entrouvit, & le favori Poinçon en ſortit. C'étoit la plus

charmante petite créature du monde ; il étoit habillé de plumes de perroquet de différentes couleurs, il portoit un chapeau pointu, retroussé d'un gros diamant, & un esclavage de perles & de rubis au lieu de carcan. Quoiqu'il n'eût qu'une coudée de haut, jamais il n'y eut de taille si fine ni si noble, & son visage étoit du moins aussi beau & aussi aimable que celui de la belle Alie : mais tous ces avantages cédoient encore à la bonté de son cœur. Il fut effrayé de voir pour la premiere fois l'air sévere dont le reçut le Druïde. Il se douta pourtant bien de ce qui pouvoit en être la cause. Il l'aborda en tremblant & versant des larmes : Viens, lui dit le Druïde, viens me rendre compte de ta conduite. T'avois-je chargé du soin de veiller à la conservation de ma fille, pour l'abandonner aux caprices

qui l'ont perdue & qui me déshonorent ? Le pauvre Poinçon fut si pénétré de ce reproche, qu'il n'y a point de cœur qui ne se fendît, à voir l'excès de son affliction. Il se prosterna la face contre terre, & de ses petites mains embrassant autant qu'il le put les jambes de son maître vers la cheville du pié, il fut long-tems à les arroser de ses larmes, avant que de pouvoir parler. Il se releva enfin par ordre du Druïde, & ayant tiré de sa poche un petit mouchoir brodé que sa mere lui avoit fait, il en essuya ses yeux, & se mit à dire : mon Seigneur & mon maître, je vais vous faire un aveu sincere de ma faute, dont j'ai un repentir aussi sensible que le méritent vos bontés. Après cet aveu, si vous ne me trouvez pas digne de grâce, tuez moi tout-d'un-coup, plutôt que de me donner mille morts, com-

me vous faites par ces marques d'indignation. Je n'ai rien oublié des obligations que je vous ai. Vous m'avez dispensé de vivre sous la terre, vous m'avez revétu d'une figure qui plaît, & me laissant toutes les connoissances qui sont données aux esprits de mon espece, vous y en avez ajouté d'autres qui me mettent de beaucoup au-dessus de mes camarades; vous avez établi ma demeure dans les lieux agréables qui s'étendent bien loin sous la statue dont je viens de sortir: mais vous savez, mon souverain Seigneur, que tous les bienfaits ne sont point exempts de leurs mortifications. Car je ne suis visible que quand vous le voulez. L'usage de la parole m'est interdit sans votre permission, & dans ces beaux appartemens que j'habite, je suis condamné à veiller jour & nuit pour la garde d'un trésor

qu'il ne m'eſt pas permis de voir : de plus, je ne puis ſortir de la ſtatue, que lorſqu'il vous plaît d'ouvrir cette demeure, charmante, il eſt vrai, mais qui m'eſt inſurportable, puiſqu'elle me ſert de priſon. Vous m'avez ordonné de ſuivre par tout la belle Alie dans les tems de ma liberté, pour en éloigner tous les dangers & pour la garantir de tous les accidens imprévus qui pourroient troubler ſon repos; vous ſavez avec quelle attention je l'ai fait dans les commencemens; j'ai obéi ponctuellement à un ordre qui m'a bien coûté des larmes. Ce fut lorſque, ſuivant ce ruiſſeau qui, ſortant des cataractes du Nil, après avoir coulé bien long tems dans des prairies couvertes de fleurs, forme la fontaine du berceau: j'y jetai avec empreſſement cette petite boule d'ivoire que vous m'aviez

donnée; parce que je crus que la belle Alie s'y baigneroit : c'étoit pour augmenter ses attraits, quoique cela me parût impossible: mais je vis bientôt que vous aviez eu tout un autre dessein. La fête du gui sacré, où tous les habitans de la campagne ont accoutumé d'assister, ne fut pas plutôt arrivée, que votre fille y parut en habit de bergere; & dès qu'elle y parut, tous les bergers distingués en devinrent amoureux, la suivirent ici, la virent souvent, & aprés avoir déclaré leur passion, & éprouvé ses rigueurs par mille marques de ses mépris & de son aversion, ils lui firent leurs adieux par les plus tendres chansons, se mirent au lit, & moururent.

Peu de tems après il se fit un tournois magnifique aux barrières de Saint-Denis, où la fleur des Chevaliers de notre bon Roi Pe-

pin devoit soutenir, contre tous venans, que la Princesse Hermenegesilde sa niece, étoit la plus belle Princesse de l'Univers. Vous y envoyâtes la divine Alie, accompagnée de quatre Sylphides qui l'avoient parée, & qui lui servoient de Dames d'honneur : quand le Roi vit Alie, il fut ébloui de sa beauté : mais la Princesse sa niece, qui étoit assise à ses piés, rougit de dépit & de honte, en voyant Alie : ce n'étoit pas sans raison, car il n'y eut qu'un petit nombre d'anciens Courtisans qui soutinrent pour sa beauté ; les Héros se déclarerent pour Alie : le Baron d'Argenteuil, le Vidame de Gonesse, le Châtelain de Vaugirard & le Sénéchal de Poissi se mirent sur les rangs en sa faveur, & ayant remporté l'honneur du tournois, l'accompagnerent jusqu'ici ; vous les traitâtes aussi bien qu'elle les

traita mal : pour moi, qui les aimois à cause qu'ils étoient jeunes, vaillans & bien faits, je ne doutai point qu'Alie ne se déclarât en faveur d'un d'entre eux, & que nous ne vissions bientôt un de ces Seigneurs possesseur de tant de charmes. Mais que je me trompois ! Tandis que pleins d'amour ils éprouvoient la haîne d'Alie, & qu'ils se consumoient en regrets, le Roi les avoit fait crier à son de trompe pour comparoître devant lui, & rendre raison de l'insulte qu'ils avoient faite à la premiere Princesse du sang ; & comme ils n'avoient point paru, il les avoit tous quatre condamnés à être pendus : mais la cruelle Alie leur en épargna la honte, & les fit mourir de désespoir. J'en pleurai de douleur, sur-tout pour le Vicomte de Gonesse, qui étoit un Seigneur de grande espérance, &

auquel il m'a paru que vous aviez quelque regret. Ce fut alors que je me repentis d'avoir jeté cette boule dans la fontaine du berceau, ne doutant point que ce ne fût ce qui causoit cette haîne universelle qu'Alie avoit pour tous ses amans. Cependant je m'apperçus que vous n'étiez pas content de ses effets, quoiqu'elle eût produit tant de morts si tragiques, & qu'il vous manquoit encore quelqu'autre victime, qui ne se présentoit point; je n'en doutai plus, quand vous m'ordonnâtes un jour de prendre la forme d'un chevreuil, & de rôder au tour de la forêt de Noisy: j'obéis à regret, craignant que ce ne fût pour attirer quelque malheureux dans le piège fatal des beautés d'Alie. D'abord que je fus au milieu de la forêt, j'entendis un grand bruit de cors & de chiens; c'étoit un loup qu'on couroit: il

me parut fort gros & fort insolent; car quoiqu'on le pressât de près, dès qu'il me vit, il voulut me saisir en chemin faisant : mais je fis un petit saut en l'air, & il passa par-dessous moi : dès que les premiers chiens m'apperçûrent, ils quitterent la piste du loup pour suivre la mienne. Je m'étois fait fort joli pour un chevreuil, & j'allois comme le vent; je laissai approcher les chiens, comme j'avois fait le loup, & lorsqu'ils me croyoient tenir, je fis trois bonds, & je les perdis de vue. Ils me suivirent à grand bruit : je les attendis encore, le maître étoit à leur queue, qui les fit rompre, d'abord qu'il me vit arrêté ; je le laissai approcher, je vis bien qu'il ne me vouloit point de mal, je marchois seulement à petits pas pour l'éloigner de sa troupe : je crois qu'il connut mon dessein; car il ren-

voya tout son équipage. Quand je le vis seul, je me couchai sur l'herbe : alors il se mit à me considérer avec une grande attention, &, à ce qui me parut, avec quelque sorte de plaisir; pour moi charmé de sa beauté, de sa taille, & de son air plein de grâce, j'aurois passé toute ma vie à l'admirer. Après m'avoir long-tems regardé, il s'écria : Le joli petit animal ! Que ne donnerois-je point pour l'avoir dans ma ménagerie ? Mon pauvre petit cheveuil, continua-t-il, tu y serois en repos & hors de tous les dangers qui te menacent dans les bois : si je n'avois peur de t'effaroucher, je mettrois pié à terre pour.... Il n'avoit pas achevé, que nous entendîmes le bruit d'une autre meute ; à mesure qu'elle approchoit, on eût dit que c'étoit quelque taureau qui l'animoit: il ne s'en falloit gueres,

puisque c'étoit le Géant Moulineau, qui, monté sur son grand cheval, faisoit trembler la terre sous lui, & remplissoit l'air de mugissemens. Dès qu'il m'eut apperçu, il anima tous ses vilains chiens contre moi, il me lança même un dard qui pensa fendre un arbre en deux derriere moi : le beau chasseur en fut indigné, & lui ayant fait des reproches d'une action qu'il trouvoit barbare, le cruel Moulineau en fut si transporté de colere, qu'après l'avoir regardé avec fureur, il lui jeta un autre javelot gros comme une lance : mais qui lui passa par-dessus la tête ; car par bonheur le Géant est aussi mal-adroit qu'il est fort & brutal : le beau chasseur mit l'épée à la main, & s'élançant vers lui, pendant qu'il étoit penché sur le cou de son énorme cheval par l'effort qu'il venoit de faire, il lui donna

donna un si furieux revers sur le haut de la tête, qu'on entendit résonner le coup, comme s'il fût tombé sur une enclume. Ce coup le renversa par terre & sans connoissance, quoiqu'il ne fût pas blessé, & mit fin à un combat qui m'avoit saisi de frayeur. Pour mon généreux défenseur; touché d'amitié & de reconnoissance, j'avoue que je ne pus me résoudre à le conduire à une mort certaine, en le menant à la fontaine du Berceau. Ainsi voyant qu'il me suivoit, je me mis à courir : mais ce fut pour m'éloigner de cette fatale fontaine; cependant après avoir bien couru, je m'apperçus tout d'un coup que nous étions déjà sous les premiers de ces grands arbres, dont l'épais feuillage défend les rayons du soleil. La belle Alie se baignoit dans ce moment; ce fut alors que, me souvenant de

la mort de tant d'Amans qui n'avoient vu que son visage, je crus que mon cher défenseur n'en avoit que pour un moment, & je me mis à pleurer.

D'abord que votre fille vit un homme si près de la fontaine, elle fit un grand cri. Les Sylphides, qui venoient de la déshabiller, se sauverent dans l'épaisseur du bois. Pour moi, désespéré de ma triste aventure, j'allai me cacher derrière un buisson, pour voir la tragique fin où je venois d'amèner le plus aimable & le plus honnête homme du monde. Mais je ne fus pas long tems dans cette cruelle peine. Après avoir regardé Alie quelque tems, je le vis approcher de la fontaine. Alie avoit toujours eu les yeux attachés sur lui, depuis qu'elle étoit revenue de sa premiere surprise : mais ce n'étoit plus de ces regards mêlés

d'aversion & de mépris, dont elle avoit tué tous ses autres amans. Cependant il étoit aisé de juger que le beau chasseur la trouvoit du moins aussi charmante, & je ne me sentois pas de joie de voir qu'il ne s'en portoit pas plus mal. Il est vrai que j'avois un autre exemple dans le Géant Moulineau, qui en étoit aussi amoureux qu'un brutal peut l'être; mais je m'étois toujours bien douté qu'il n'avoit pas l'esprit de mourir d'amour. Enfin le beau chasseur parla respectueusement à Alie, & lui dit des choses très-passionnées pour une première fois. Les réponses qu'elle lui fit, n'avoient rien de sauvage, & jamais je n'ai été si aise de voir deux personnes si charmantes faire si-tôt connoissance. Si vous n'êtes pas la Reine des Dieux ou la mère des Amours, lui dit-il, apprenez-moi, je vous

prie, qui est la mortelle qui a tant d'éclat & tant de majesté, pour n'adorer plus qu'elle sur la terre? Et vous, lui répliqua Alie, si vous n'êtes point un de ces Amours, dont vous venez de parler, qui pouvez-vous être? Mais qui que vous soyez, non seulement je reçois vos hommages, mais je vous promets de n'en recevoir jamais d'autres, pourvu que vous ne soyez pas le Prince de Noisy.

Malheureux! s'écria le Druïde, en interrompant Poinçon, quel nom viens-tu de me faire entendre? Le Prince de Noisy! cet homme que je déteste à l'égal du Bélier! Mais poursuis, & m'apprends tout ce qui a suivi cette fatale conversation. Elle fut suivie, reprit le fidele Poinçon, de l'aveu que fit mon beau chasseur à Alie, qu'il étoit le Prince de Noisy. Cet aveu embarrassa Alie, &

la fit rêver quelques momens : mais il ne la fit point changer de volonté. Et le moyen qu'elle en eût changé, quand le Prince de Noisy lui juroit qu'il l'adoroit, & qu'il ne pouvoit plus vivre sans la voir ? Elle lui dit, qu'il vînt la troisième nuit d'après ce jour, au bord de cette fontaine ; qu'il cueillît une de ces fleurs jaunes qu'il voyoit, & que, suivant le bord du ruisseau, il se rendît aux eaux du Nil où elle l'attendroit, & lui ordonna ensuite de se retirer. Il obéit, après lui avoir juré de l'adorer jusqu'au tombeau. Et toi, que faisois-tu, lui dit le Druïde, pendant que tout cela se passoit ? Je m'applaudissois, répliqua Poinçon, d'avoir si heureusement exécuté vos volontés, en attirant auprès de votre fille celui que vous sembléz souhaiter. Non, mon bon maître, je n'étois point cou-

pable alors : mais je vous ai offensé depuis, je vais vous dire comment.

Après avoir quitté ma figure de Chevreuil, je venois avec empressement vous rendre compte de ce qui étoit arrivé. Lorsque je fus auprès de vous, je fus prévenu par les reproches que vous me fites de ma négligence, & de n'avoir pas livré votre mortel ennemi à toute votre colere, en l'exposant à la vue d'Alie. Il n'en fallut pas davantage pour me faire comprendre que, si vous saviez comment les choses s'étoient passées, vous nous tueriez tous trois, & ce fut cette crainte mortelle qui m'obligea à vous dire que je n'avois trouvé que le Géant Moulineau qui m'avoit voulu tuer. Je vous promis que je ferois mieux une autrefois, & vous assurai que je n'aurois point de repos que je

ne vous eusse amené celui que vous vouliez si mal traiter. Vous pouvez vous souvenir avec quel empressement vous me l'ordonnâtes tout de nouveau. Comme je savois bien qu'il viendroit assez, sans que je l'allasse chercher, deux jours après je me fis Cerf; mais au lieu d'aller agacer le Prince de Noisy, qui ne songeoit à rien moins qu'à la chasse, je fus me présenter au Géant, qui s'étoit mis en campagne avec son équipage. Je lui parus le Cerf le plus grand & le plus superbe de toute la forêt; il me poursuivit à toute outrance, je résolus de le mener bon train : ma premiere station fut à Montmartre, au haut duquel je l'attendis, & dès qu'il eut gagné l'endroit où j'étois, au grand regret de son éléphant de cheval, il prit haleine : j'étois arrêté, ses chiens me crurent aux abois, il

les poussa contre moi, & je lui en tuai quatre en un moment. Je me lançai ensuite au bas de la montagne, il me suivit avec ardeur; je sautai par-dessus une carriere à moitié couverte de ronces, il s'y précipita avec sa bête, qui pensa se rompre le cou: il en fut tiré à grand peine, & voyant que je ne faisois que trotter devant lui, il voulut avoir sa revanche. Je le ramenai à Poissy, où je passai la riviere, il s'y jeta du bord le plus escarpé que j'avois exprès choisi; de sorte que, s'il y avoit une riviere au monde capable de noyer un animal de cette taille, il n'en fût jamais revenu.

Enfin, après l'avoir mis au désespoir, je me perdis dans la forêt, & revins vous dire que je m'étois fait chasser par un jeune homme, le plus beau qui fut dans la nature: mais que toutes les

fois que je l'avois voulu conduire vers la fontaine du berceau, il s'étoit arrêté pour prendre une autre route. Vous n'eûtes pas de peine à me croire, & s'il vous en souvient, vous me dîtes qu'il ne falloit plus y songer; & que vous voyiez bien que l'enchanteur Merlin le protégoit. Vous ne me renfermâtes pas ce jour-là, parce que vous me commîtes la garde des jardins & du château pendant la nuit, ayant quelqu'autre commission à donner aux gardes ordinaires.

Je fus charmé de cette commission, par la curiosité que j'avois d'être témoin d'une entrevue qui devoit être bien agréable & bien tendre. Aussi-tôt que la nuit fut entierement fermée, la belle Alie traversa le parterre, trouva le Prince où elle croyoit l'attendre encore long-tems, & le ramena

dans le jardin. Je les suivis pas à pas dans les lieux où ils se promenerent, & mon invisibilité leur ôtant la contrainte que leur auroit donné ma présence, j'entendis dire au Prince de Noisy tout ce que l'amour le plus respectueux & le plus tendre inspire dans ces occasions ; & à la belle Alie, tout ce que l'innocence dans un cœur extrémement attendri, permet de répondre. Après avoir donné les premiers momens à s'exprimer mutuellement sur la tendresse, Alie soûpira, le Prince se sentit troublé à ce soûpir, il en demanda le sujet ; Alie lui dit, qu'elle craignoit de ne pouvoir vaincre en sa faveur les obstacles & les difficultés qui traverseroient infailliblement ses desseins. Elle lui parla des poursuites du Géant & de ses menaces ; mais elle lui dit qu'elle n'en faisoit aucun compte,

que c'étoit un monstre pour qui elle n'avoit que de l'horreur & du mépris, sans lui faire seulement l'honneur de le haïr. Elle ajouta que, quoique vous l'aimassiez plus que votre vie, vous ne consentiriez jamais à son mariage, parce que vous aviez découvert par son horoscope, qu'il lui seroit funeste, tant que le Prince de Noisy resteroit parmi les hommes, que c'étoit pour cette raison que vous aviez armé son cœur d'une aversion qui avoit été fatale à tous ceux qui l'avoient aimée, pour servir d'exemple aux autres, & pour se délivrer de l'importunité des prétendans; qu'il étoit le seul objet de vos craintes & de vos persécutions, & qu'elle savoit que vous mettriez tout en usage pour le faire périr.

En achevant ces mots, les beaux yeux d'Alie furent baignés de lar-

mes ; le Prince de Noisy se jetta à ses piés, & lui dit : qu'il n'étoit pas digne de la moindre de ses larmes, qu'il se tiendroit plus heureux de mourir en l'adorant, que de vivre pour toute autre. Ces tendres propos ne firent que redoubler ses pleurs & son affliction. Ils se séparerent enfin, après s'être juré de s'aimer toujours. Quoiqu'ils se soient souvent revus depuis, je vous proteste par votre tête sacrée, que tous leurs rendez-vous se sont passés avec autant d'innocence que si vous y aviez été présent vous-même. Pour moi, qui sais qu'il n'y a rien de caché pour vous, quand il vous plaît, je vous croyois informé de tout ce qui se passoit, & je pensois que vous le souffriez pour quelque raison. Enfin le dernier jour qu'ils se virent, Alie parut mille fois plus belle qu'à son or-

dinaire, parce qu'elle avoit la joie dans le cœur; ce fut dans les transports de cette joie qu'elle dit au Prince de Noisy, qu'elle avoit trouvé ce qui les devoit rendre heureux; mais qu'il falloit, quelque danger qu'il y eût pour l'un & pour l'autre, qu'il la suivît dans le Château, pour être instruit de ce qu'il avoit à faire. Elle y entra, & lui ordonna de n'y entrer qu'une demi-heure après elle: mais cette demi-heure fut tellement racourcie par l'impatience du Prince de Noisy, qu'au bout de quelques minutes, il courut avec empressement vers la porte qui paroissoit ouverte. Cependant il ne put jamais entrer, tantôt elle se haussoit, tantôt elle se baissoit, tantôt elle se mettoit à sa droite, & tantôt à sa gauche; si bien qu'une demi-heure de plus que celle qu'on lui avoit prescrite, s'étoit passée dans

cette vaine pourſuite. Alie, impatiente, parut à une fenêtre, & voyant le Prince, lui demanda pourquoi il n'entroit point. Quand elle eut appris l'obſtacle qu'il trouvoit, elle voulut aller lui aider à le vaincre : mais la même choſe lui arriva en-dedans de la porte. Elle revint à la fenêtre, & après lui avoir dit qu'il s'étoit trop preſſé, elle lui ordonna de ſe tenir exactement ſous la fenêtre juſqu'à ſon retour. Elle revint un moment après avec un livre. Elle dit à la hâte au Prince de Noiſy, de ne l'ouvrir qu'à l'endroit où le feuillet étoit replié, & ſurtout de prendre garde qu'il ne touchât rien avant que de tomber entre ſes mains ; alors elle le laiſſa doucement tomber, tandis qu'il hauſſoit les mains pour le recevoir : mais une bouffée de vent s'éleva ſoudainement, qui l'emporta à

côté, & le fit tomber sur la tête d'un des chiens d'argent. Dès qu'il l'eût touché, on entendit un long mugissement, & la terre trembla : le Prince ne laissa pas de ramasser son livre, & de se sauver : mais depuis ce jour, il n'a paru ni à mes yeux, ni à ceux d'Alie. Elle a pensé s'en désesperer, & vous auriez été touché vous-même, comme je l'ai été toutes les fois qu'elle s'est promenée seule dans les endroits où ils s'étoient vus ; car après l'avoir souvent demandé à ces lieux, elle l'accusoit de perfidie, d'inconstance & de trahison, ou se mettoit à pleurer sa mort d'une maniere à percer l'âme de douleur à tous ceux qui auroient pu l'entendre. Ce fut environ ce tems-là que vous conçûtes tant de haîne pour le Belier du Géant dont on vous a appris des choses si extraordinaires, & dont

le ministere vous a donné tant de peines, & vous met dans l'embarras où vous êtes aujourd'hui.

Je vous ai déjà appris, continua le petit Poinçon, que quelques formes que j'aie prises, & quelqu'industrie que j'y aie employée; jamais je n'ai pû pénétrer jusques à la demeure du Géant, pour exécuter vos ordres; ni pour vous informer de ce que ce peut être que ce Belier si singulier; une Puissance secrette me rendoit immobile, dès que j'en étois à une certaine distance, & il ne m'étoit plus permis que de revenir sur mes pas. Voilà, mon cher maître, & souverain Seigneur, l'aveu sincere des fautes que j'ai commises contre vous, je me soumets à toutes les peines qu'il vous plaira de me faire souffrir pour les expier, pourvû que ce ne soit pas celle de votre disgrâce. Cependant,

comme je vous ai offenſé en vous cachant des choſes que j'aurois dû vous dire, je vais vous en apprendre une qui vous ſera peut-être de quelque utilité. Sachez donc que le Prince de Noiſy doit être quelque-part ici autour : car quoiqu'il n'ait point paru, il a aujourd'hui même parlé à Alie ; quand je ne l'aurois pas reconnu à ſa voix, les choſes qu'il lui a dites ne me permettent pas d'en douter, & je m'imagine que c'eſt ce qui l'a miſe dans l'état où vous l'avez trouvée.

Le pauvre petit Poinçon ſe tut après ſon récit ; il ſe jeta encore tout plat à terre pour attendrir ſon maître, & pour en obtenir le pardon de ſa faute. Le Druïde, qui l'aimoit, lui ayant fait une réprimande ſévére, mais d'un ton aſſez doux, lui pardonna. Il lui dit enſuite qu'il voyoit bien qu'il avoit

plus d'un ennemi à craindre, qu'il ne connoissoit que trop qu'on en vouloit au trésor souterrain, & le renferma dans la statue pour y veiller avec plus d'application & de soin que jamais.

Tandis que ces choses se passoient au-dedans du Château, il faut un peu voir ce que les assiégeans faisoient au-dehors. On vous a bien fait du bruit de l'appareil de leur attaque, & des alarmes d'Alie, quand elle les vit venir à l'assaut : mais il ne faut pas, s'il vous plaît, vous arrêter à tout cela, ce sont des voisins de la Poësie, qui ne savent point parler autrement. Il est bien vrai que l'amoureux Moulineau avoit allumé quelques pailles au pié du mur d'où sa maitresse l'avoit tant offensé, & cela dans l'espoir de s'en venger en l'étouffant : mais il est plus vrai encore qu'il avoit tourné

le dos pour fuir, dès qu'il eut apperçu cette espece d'inondation subite que le Druïde répandit autour de son Château ; il est vrai cependant qu'il avoit repris courage à la vûe du Pont que son Bélier jeta sur ce petit torrent, & si je ne me trompe, nous les avons laissés l'un & l'autre sur ce Pont, dans le tems que le Géant faisoit tant de menaces. Il crut la place à lui, lorsqu'il vit que le Druïde avoit abandonné son poste pour aller à sa Bibliotheque : mais son Bélier l'arrêta sur le Pont comme il demandoit des échelles pour monter à l'assaut ; il lui dit que le Druïde ne s'étoit point retiré par crainte ; qu'il falloit qu'il y eût quelque ruse de guerre cachée sous cette retraite ; que, quand même il seroit au milieu de la place, il n'en seroit pas plus avancé ; que tout y étoit plein de statues

guerrieres qu'il animoit à son gré ; & qu'il y avoit sur-tout deux chiens d'argent à sa porte, dont le moindre étoit capable d'étrangler une armée, quand on le lâchoit ; que son avis étoit donc de se retirer, & que, dès qu'ils seroient dans leurs quartiers, il faudroit tenir conseil sur ce qu'on auroit à faire.

Le Géant qui se laissoit volontiers gouverner, quand il étoit question de quelque péril, se rendit à sa demeure le plus promptement qu'il lui fut possible. On soupa avant de tenir conseil, & après le souper, Moulineau ne voulut plus entendre parler d'affaires ; car il avoit mangé comme trois loups & bû comme trois forts ivrognes ; il se jeta donc dans un grand fauteuil, en s'adressant au Bélier.

A propos, lui dit-il, apprends-moi un peu comment toi, qui n'es

qu'une bête, tu peux parler aussi bien & mieux que moi? Volontiers, lui répondit le Bélier. Vous savez que les âmes de tous les hommes passent, après leur mort, dans le corps de quelque animal, & retournent, après un certain tems, dans le corps de quelqu'autre homme. Vraiment, dit le Géant, je n'avois garde de m'imaginer cela. Moi, par exemple, ajouta-t-il, quelle bête ai-je autrefois été? Vous avez été fourmi, dit le Bélier. Il n'eut pas plutôt lâché cette parole, que le Géant, qui ne haïssoit rien tant que d'être comparé aux petites choses, se leva, & mettant la main sur la garde de son cimeterre: Misérable roquet, s'écria-t-il, je ne sais qui me tient que je ne te fasse vôler la tête à dix lieues de moi. Le Bélier, qui ne le craignoit pas, ne laissa pas de faire semblant d'avoir

peur, &, se mettant à deux genoux, baisa trois fois la terre en signe d'humiliation ; puis, voyant le Géant un peu radouci par cette action, il se releva, en continuant ainsi :

Si votre grandeur savoit lire, elle verroit bien-tôt que je ne lui ai rien dit que de véritable : mais si le sort lui a fait autrefois l'affront de renfermer une si belle âme, & un esprit si vaste dans une si petite créature, il réparera quelque jour cette injure en vous faisant, aussi-tôt que vous serez mort, Dromadaire, ensuite Eléphant, & après quelques années Baleine.

Le Géant, charmé de l'éclat de ses destinées futures, donna sa main à baiser à son confident, se remit dans son fauteuil ; &, pour éloigner tous les inconvéniens de la métempsicose, lui ordonna de lui remettre l'esprit par le récit de

quelque conte agréable. Le Bélier après avoir un peu rêvé, commença de cette maniere.

Depuis les blessures du Renard blanc, la Reine n'avoit pas manqué de lui rendre visite. Bélier, mon ami, lui dit le Géant en l'interrompant, je ne comprends rien à tout cela. Si tu voulois commencer par le commencement, tu me ferois plaisir; car tous ces récits qui commencent par le milieu, ne font qu'embrouiller l'imagination. Eh bien! dit le Bélier, je consens, contre la coutume, à mettre chaque chose à leur place: ainsi le commencement de mon histoire sera à la tête de mon récit.



HISTOIRE DE PERTHARITE ET DE FERANDINE.

IL y avoit un Roi de Lombardie, qui étoit l'homme le plus laid de ſon Royaume, & dont la femme étoit la plus belle de l'Univers : mais en récompenſe c'étoit le meilleur de tous les maris ; & elle, la plus méchante de toutes les femmes. Bien loin de ſouffrir qu'il approchât d'elle, il n'ôſoit la regarder ; cependant elle le grondoit ſans ceſſe de ce qu'elle n'en avoit

avoit point d'enfans. Il avoit un fils & une fille d'un autre mariage, qui étoient l'objet de l'adoration de tout le Royaume, & celui de la haîne & des tyrannies de leur cruelle belle-mere : quoiqu'elle n'eût pas le cœur tendre, elle étoit si jalouse de sa beauté, que, si par hasard elle entendoit parler de quelque jeune personne qui eût des appas, & qui osât les montrer avec applaudissement, aussi-tôt elle la faisoit enlever; aussi étoit-ce une chose à voir que ses Dames du Palais pour l'excellence de leur laideur. Le Roi, tout au contraire, qui étoit le plus disgracié par sa figure, que la nature eût jamais formé, ne se plaisoit qu'à voir dans sa Cour les hommes les plus beaux & les mieux faits qu'il pût trouver : mais il avoit toutes les peines du monde à les y retenir, tant ils étoient en-

nuyés de voir les vilaines bêtes qui composoient celle de la Reine.

Le Roi, malgré les marques de mépris & de haîne qu'il en recevoit tous les jours, en étoit si éperdûment amoureux, qu'il lui laissoit faire tout ce qu'elle vouloit : elle étoit maitresse absolue de son Royaume & de ses sujets : & ce pouvoir injuste s'étendoit même jusques sur ses enfans. La Princesse portoit cruellement la peine d'être aussi belle que sa jalouse marâtre ; elle étoit releguée dans une mansarde au haut du Palais, où personne n'osoit lui aller faire sa cour. La Reine avoit mis une Furie auprès d'elle pour Gouvernante ; c'étoit une vieille bossue qui, après l'avoir grondée tout le jour, la réveilloit la nuit pour lui dire des injures ; elle mettoit toute son industrie à lui gâter la taille par des habits faits exprès,

& à lui perdre le teint. C'étoit la douceur même que cette adorable Princesse ; ainsi les larmes étoient sa seule ressource au milieu de tant de souffrances. Le Prince étoit presque aussi maltraité par les officiers destinés à le servir, étant tous choisis par la Reiue à qui ils étoient dévoués entierement : mais il s'en falloit bien qu'il fût aussi endurant que la Princesse sa sœur, comme vous allez l'apprendre.

Le Roi avoit un cousin qui étoit Archiduc de Plaisance ; ce Prince étoit devenu fou pour avoir couché une nuit dans un Château au milieu d'un bois où il s'étoit égaré en chassant. Dans ce Château revenoient des esprits : il prétendoit en avoir vu de si extraordinaires, que la frayeur qu'il en avoit eue lui avoit tourné la tête. Il avoit un fils & une fille qu'il

aimoit passionnément, c'étoit avec raison; jamais il n'a été deux créatures si parfaites. Le Prince s'appeloit Pertharite; & la Princesse, Férandine; ils se désespéroient de l'état où ils voyoient le meilleur pere qui fut jamais. Ils envoyèrent consulter une fameuse Magicienne qu'on prenoit pour une des Sybiles, elle demeuroit auprès du lac d'Averne, & s'appeloit la mere aux gaînes, parce que l'entrée où elle demeuroit, étoit toute tapissée de gaînes, où tous ceux qui venoient la consulter, étoient obligés de porter un couteau qu'elle fourroit dans une de ces gaînes avant que de rendre sa réponse. Tout ce qu'elle dit à ceux qui l'avoient consultée sur la maladie de leur Prince, fut que ses enfans n'avoient qu'à aller chercher l'esprit de leur pere au même endroit où il l'avoit perdu.

Les Miniſtres avec tout le Conſeil s'y oppoſerent ; ils dirent que c'étoit bien aſſez que leur Prince fût fou, ſans que le reſte de ſa famille ſe mît en état de le devenir : mais ils n'en furent pas les maîtres, & Pertharite s'obſtina dans la réſolution d'y aller ſeul pour tous les deux : ſa ſœur n'y voulut jamais conſentir ; & après beaucoup d'efforts inutiles pour les retenir, le beau Pertharite & la charmante Férandine partirent. Toute la Cour les accompagna juſques au Château enchanté, ils y entrerent ſeuls : mais on eut beau les attendre pendant quinze jours dans la forêt, ils ne revinrent point. Le déſeſpoir que cauſa leur perte fut univerſel dans tous les Etats de Plaiſance. On dit d'abord qu'il falloit aller brûler la mere aux gaînes toute vive. La tentative eût été inutile, les Sorcieres de

ce tems-là ne se laissoient pas brûler comme en ce tems-ci. Le Président du Conseil, homme sage & fort avisé, dit qu'il falloit plutôt lui envoyer toutes les personnes considérables avec chacun un couteau d'or, garni de pierreries, pour implorer son assistance. La beauté du présent parut la rendre favorable : les couteaux furent mis dans leurs gaînes, car elle en auroit eu encore de vuides, quand on lui auroit apporté tous les couteaux de l'Univers.

Bélier, mon ami, dit alors le Géant, qu'est ce que tous ces couteaux & ces gaines font à ces gens de Lombardie dont tu me parlois tantôt ? Si votre grandeur veut se donner un moment de patience, reprit le Bélier, elle va le savoir. La Magicienne, après avoir serré son présent, ouvrit une vieille armoire d'où elle tira

un peigne & un carcan. Le peigne étoit dans un étui; & le carcan, d'acier fort luisant, étoit fermé d'un petit cadenat d'or. Tenez, leur dit-elle, portez ces deux choses par toutes les Cours du monde, jusqu'à ce que vous trouviez une Dame assez belle pour ouvrir ce carcan, & un homme assez parfait pour tirer ce peigne de son étui; lorsque cela vous arrivera, vous n'aurez qu'à vous en retourner chez vous. Voilà, ajouta-t-elle, tout ce que je puis faire pour le salut de vos maîtres.

Toutes les personnes nommées pour parcourir toute la terre, du moins jusques à ce qu'ils eussent trouvé ce qu'ils cherchoient, avoient déjà parcouru toute l'Italie, lorsqu'ils envoyerent annoncer leur arrivée & le sujet de leur voyage au Roi de Lombardie, qui tenoit alors sa Cour dans la Mi-

randole, capitale de ses Etats. Il étoit déjà instruit du malheur du Prince de Plaisance, & de la perte de Pertharite & de la belle Férandine. Il ne douta point que sa femme n'eût toute la beauté qu'il falloit pour ouvrir le carcan, & que parmi cette florissante Jeunesse qu'il avoit rassemblée dans sa Cour, il ne se trouvât quelqu'un qui eût assez de mérite pour tirer le peigne de son étui : mais il ne comprenoit pas quel remède cela pourroit apporter aux calamités de son parent. Il fit tout préparer pour la réception de ces Ambassadeurs qui devoient arriver dans peu de jours. La Reine ne s'occupa plus qu'à se baigner, se friser, & peut-être à se farder ; car les femmes, occupées seulement de leur beauté, croient qu'elles ne sauroient trop faire pour la relever. La confiance qu'elle avoit en la sienne, ne l'em-

pêchoit pas de ſentir une vive inquiétude de l'effet que pouvoit produire celle de la Princeſſe, quoiqu'on eût mis tout en uſage pour la gâter. Sa Gouvernante même, zélée Miniſtre des mauvais deſſeins de la jalouſe Reine, courut toute la ville pour chercher quelque honnête Médecin qui pût lui faire venir la petite vérole. Ne trouvant pas ce ſecours, elle fut tentée de lui crever un œil, & de ſoutenir que cela lui étoit arrivé par accident. Le Prince, ayant réſolu d'aller au-devant des Ambaſſadeurs à quelque diſtance de la Ville, fit avertir tous les jeunes Seigneurs de ſe tenir prêts ; il en étoit adoré : mais ils n'ôſoient lui faire leur cour, parce que la Reine, qui gouvernoit avec un pouvoir proportionné à ſes charmes & à la foibleſſe que le Roi avoit pour elle, le

trouvoit mauvais. Le Prince dont l'esprit étoit déjà assez formé pour être politique, dissimuloit son ressentiment par respect pour un pere qu'il aimoit tendrement.

Comme il alloit monter à cheval, un jeune Seigneur s'approcha de lui, & ayant les larmes aux yeux, lui dit de ne point monter le cheval qu'on lui présentoit, parce qu'il étoit le plus furieux & le plus vicieux de tous les chevaux; que son pere qui étoit un des premiers Ecuyers de la Reine, l'avoit choisi exprès pour qu'il lui arrivât quelque malheur. Le Prince lui dit à l'oreille de ne faire semblant de rien; & monta fierement sur le cheval: mais il en pensa couter cher au donneur d'avis, qu'il salua d'une horrible ruade, avant que le Prince fût bien affermi dans les arçons. Il étoit le meilleur homme de cheval, & le

plus accompli en toutes choses qu'on pût voir, excepté le beau Pertharite : & bien lui en prit ; car le maudit animal se mit en fureur, dès qu'il sentit l'air de la campagne: c'étoient des hennissemens, des haut-le-corps, des écarts & des ruades continuelles ; le Prince qui l'avoit mis tout en sang, étoit lui-même tout en eau à force de le vouloir dompter ; il croyoit en être venu à bout, lorsque, revenant assez tranquilement au milieu des Ambassadeurs, & passant sur un pont de la Ville, le cheval se cabra, & franchissant tout-d'un-coup le parapet, se précipita dans la riviere où il se noya : mais le Prince eut bientôt regagné le rivage, &, sans témoigner le moindre ressentiment, se retira dans son appartement pour y changer d'habit.

Le Roi, la Reine & toute la

Cour étoient dans une grande place sur des échaffauds où ils attendoient les Ambassadeurs pour faire l'épreuve dont il étoit question. Le Prince qui s'étoit remis de son accident, y parut plus beau que le jour, & y fut reçu avec de grandes acclamations de tout le peuple.

Les Ambassadeurs arriverent un moment après le Prince ; la Reine, dès qu'ils approcherent, au lieu d'écouter leur compliment, dit au Prince qu'il se moquoit de prendre si mal son tems pour se baigner, & lui demanda d'un ton railleur, s'il avoit trouvé l'eau bonne. Toutes les Guenons de sa Cour, applaudissant à cette raillerie, ouvrirent de vilaines bouches, & firent de grands éclats de rire. La mauvaise plaisanterie de la Reine continuoit, lorsqu'on vit arriver la Princesse ; dès qu'elle pa-

nut, tout le peuple se mit à murmurer & à verser des larmes; les Courtisans frémirent d'indignation, sans oser le marquer, & les Ambassadeurs, étonnés, ne savoient que penser en voyant cette Princesse qu'ils avoient entendu souvent comparer à l'admirable Férandine. Elle étoit mal vétue, encore plus mal coëffée : car on lui avoit coupé tout un côté de cheveux, & pour la rendre plus ridicule, on lui avoit barbouillé le visage de jaune. Dans cet état elle s'arrêtoit à tout moment, & ne pouvoit s'empêcher de pleurer de honte : mais sa gouvernante, pour la faire avancer, la poussoit très-rudement par derriere, & la força de se placer auprès de la Reine, qui étoit dans le suprême éclat de sa beauté, & toute brillante de pierreries. On auroit cru que c'étoit assez du triomphe dont elle

jouissoit ; mais les Dames du Palais, pour le rendre plus complet, firent de grandes huées, quand la triste Princesse fut obligée de se placer auprès d'elle.

Le Roi, qui tenoit ses yeux baissés, mouroit de honte & de compassion ; & n'ayant ni la force de marquer à la Reine son juste ressentiment, ni celle de rester, dit, en s'adressant aux Ambassadeurs, qu'il n'y avoit pas d'apparence que lui, qui étoit le plus laid de tous les hommes, dût prétendre à la gloire d'une aventure qui étoit destinée au plus charmant ; & ayant ordonné au Prince son fils de tenir sa place, il se retira.

Le Prince, sans perdre de tems, fit commencer les épreuves : on présenta, par son ordre, le peigne à l'Ecuyer de la Reine, & ne l'ayant pu tirer de son étui, il lui fit donner la question, dans la

quelle il avoua les mauvais desseins qu'il avoit de faire périr le Prince. Le peuple, frappé d'horreur de ce crime, s'en rendit le maître, & le lapida, malgré le desir que le Prince avoit de le sauver en faveur de son fils, & malgré la présence de la Reine. Le carcan fut ensuite présenté à la Gouvernante de la Princesse, qui se mit en vain à genoux pour demander miséricorde, elle n'avoit garde de l'ouvrir, étant encore plus laide qu'elle n'étoit méchante. Le Prince, sans écouter sa belle-mere, qui s'humilia devant lui pour obtenir sa grâce, ordonna qu'on la brulât toute vive à l'autre bout de la Ville, pour ne pas empuantir l'assemblée. Cette prompte justice fut suivie des acclamations de tout le peuple, excepté des Dames de la Reine, qui tenoient une misérable & chetive contenance.

Le Prince ayant imposé silence, dit qu'il falloit continuer les épreuves. Il ajouta que personne ne devoit craindre aucun châtiment pour n'y pas réussir, qu'il les avoit fait seulement commencer par ces deux misérables, pour avoir une occasion de leur faire avouer leurs crimes, & les en punir après.

Les Ambassadeurs trouverent ce discours plein de sagesse & de prudence. La Reine, qui n'avoit jamais entendu parler sur ce ton, en sa présence, étoit toute éperdue. Le Prince commanda à ses Dames d'Atour d'aller parer & habiller sa sœur, comme il convenoit à son âge & à son rang, & d'y employer tous leurs soins au péril de leur vie. On lui obéit; la Princesse revint si belle & si brillante, qu'il ne paroissoit plus qu'on lui eût coupé la moitié des cheveux. Tous les hommes essayè-

rent inutilement de tirer le peigne de son étui, & c'étoit un plaisir de voir les huées continuelles du peuple, quand on présentoit le carcan aux Dames de la Reine. Elle le prit enfin elle-même, & l'ouvrit après quelques efforts : mais il se referma dans l'instant avec un bruit si épouvantable, qu'elle tomba à la renverse, & fut emportée comme morte.

Il ne restoit plus que le Prince & sa charmante sœur, & déjà les tristes Ambassadeurs comptoient de remporter leur peigne & leur carcan : mais le Prince n'eut pas plutôt touché l'étui, que le peigne en sortit de lui-même, & le carcan s'ouvrit pour la Princesse, sans se refermer. Mille cris de joie s'élevèrent en même tems, qui auroient continué long-tems sans un tremblement de terre qui ébranla toute la Ville, auquel succéda un

tourbillon mêlé de grêle & d'éclairs qui dispersa toute l'assemblée. Mais ce fut en vain qu'on chercha le Prince & la Princesse ; ils avoient disparu au moment de cette aventure. Ce fut une désolation universelle par tout le Royaume, quand cette nouvelle s'y répandit. Le Roi ne pouvoit s'en consoler, & les Courtisans, après s'être mis en grand deuil, se disperserent pour aller le chercher par toute la terre. Mais ce qui surprendra bien plus votre Grandeur, est que le désespoir de la Reine effaça toutes ses autres afflictions. La haîne qu'elle avoit eue pour le Prince & pour la Princesse, s'étoit changée en tendresse, & en tendresse si violente, qu'elle s'arrachoit les cheveux quand elle apprit qu'ils étoient perdus. Elle envoya prier le Roi de la venir voir pour lui demander pardon :

car, au lieu du mépris & de l'aversion qu'elle avoit toujours eus pour lui, son cœur l'adoroit, & son imagination le lui représentoit comme le plus aimable & le plus digne d'être aimé de tous les hommes. Mais le Roi, qui ne doutoit point qu'elle n'eût fait périr ses enfans par quelque trahison, quoiqu'il eût la foiblesse de l'aimer toujours, bien loin de la punir, vouloit se punir lui-même de cette foiblesse, & fit vœu de ne la jamais voir.

Tandis que tout cela se passoit à la Cour, voyons un peu ce qu'étoient devenus le Prince & la Princesse. C'est bien fait, dit le Géant; car tu commençois à me lanterner l'esprit par toutes ces tracasseries & ces changemens d'humeur; & puis pourquoi faire tant de bruit pour la perte de ces deux marmousets? Car je m'imagine que ce Prince étoit quelque petit im-

pertinent comme ce freluquet de Noisy. Oh! que j'aurois de plaisir à lui fendre l'estomac, & à lui arracher le cœur, si je le trouvois. Mais le crapaud, sans doute, est allé si loin depuis l'affront qu'il me fit, & sa trahison, qu'on ne sait ce qu'il est devenu. Ce qui me console est que tu me promets de me le faire voir quelque jour; oui, je vous le promets, dit le Bélier, qui reprit ainsi son histoire.

Cet orage qui avoit dispersé tout le monde le jour des épreuves, s'étant séparé en deux différens tourbillons, avoit enlevé le Prince & sa sœur pour les aller mettre bien loin de chez eux; car ces sortes de voitures vont fort vîte. La Princesse se trouva donc au milieu d'une forêt fort sauvage; dès qu'elle eut repris ses esprits, elle s'apperçut du triste état où

elle étoit ; & tous les malheurs qui pouvoient lui arriver dans ce déſert, s'offrirent à ſon imagination. Elle eut beau promener ſes yeux de tous côtés, elle ne vit que des arbres & des rochers, & les ſeuls échos lui répondoient, quand elle appeloit ſon frere à ſon ſecours. Elle alloit donc errante à l'aventure par des ſentiers difficiles, quand deux gros Loups, qui cherchoient fortune, l'apperçûrent, & vinrent à elle la gueule ouverte : elle ſe crut dévorée, & après un grand cri, mettant la main devant ſes yeux pour ne pas voir l'horreur d'une telle mort, elle y porta le carcan ſans y ſonger ; dès que les Loups le virent, ils firent un ſaut en arriere, & ſe mirent à fuir, comme s'ils avoient eu une meute de cent chiens à leurs trouſſes. Autant en firent certains Ours qui la crurent tenir à

quelques pas de-là, & plus loin de nouveaux Loups qui se sauverent encore plus promptement que les premiers, à l'aspect du carcan. Cela l'avoit menée à une grande route qui traversoit la forêt. Au milieu de cette route étoit une douzaine de Bergers qui gardoient leurs troupeaux de moutons. Quand elle se vit dans des lieux moins affreux, elle doubla le pas pour joindre les Bergers, & pour implorer leur secours : mais comme elle ouvroit la bouche pour leur parler, les moutons, voyant le Carcan, se mirent à fuir par la forêt, & les Bergers à courir après. Ce fut seulement alors qu'elle s'apperçut de la vertu de son carcan. Elle fut fâchée de ne l'avoir pas connue avant la déroute des moutons ; cependant elle se sentit extrêmement rassurée à cette connoissance. Elle se remit

dans le plus épais du bois, pour tâcher de rejoindre quelqu'un des Bergers: mais elle avoit beau courir & les appeler, ils fuyoient toujours devant elle. Fatiguée de cette pourfuite & de tout le chemin qu'elle avoit fait à travers les ronces & les rochers, elle fuivit doucement une route moins ouverte que la premiere, & qui lui laiffa voir de loin un vieux Château; cette vue la foutint, & lui donna de nouvelles forces, dans le tems même qu'elle fuccomboit de laffitude. Elle étoit affez près de ce Château, lorfqu'un Renard, plus blanc que la neige, traverfa la route où elle étoit, & revint fur fes pas, fe mettre fur fon paffage. Il s'arrêta à fept ou huit pas d'elle, & fe mit à la regarder avec une attention extrême: elle n'en eut pas moins à l'examiner; car il étoit impoffible de le voir fans en être charmé.

Oh ! s'écria le Géant, le voilà donc arrivé, ce Renard blanc : j'en ſuis vraiment bien-aiſe ; car je le croyois perdu depuis le tems que tu m'embarraſſes l'eſprit de toute autre choſe, peut-être aſſez inutile. Eh bien ! que firent-ils, après s'être bien regardés ? La Princeſſe, répondit le Bélier, cacha vîte ſon carcan de peur d'effrayer le Renard ; elle n'auroit pas voulu pour toute choſe le perdre de vue : car avec cet air fin & ſpirituel que les Renards ont dans la phyſionomie, il avoit une grâce ſinguliere, & je ne ſais quoi de noble dans les regards. Elle s'approcha de lui pour voir s'il ſe laiſſeroit prendre, ou du moins s'il voudroit la ſuivre à ce Château : mais il ne voulut ni l'un ni l'autre, & ſe mit à courir tout d'un autre côté ; cependant il n'alloit pas aſſez vîte pour qu'elle le perdît de vue : enfin,

après

après avoir passé le reste du jour à le suivre, d'une constance bien au-dessus de ses forces, la pauvre Princesse alloit tomber de lassitude, lorsqu'elle découvrît une espece de petit Palais, situé sur le bord d'un ruisseau, dans le lieu du monde le plus agréable. Le Renard y étoit entré; la crainte & l'incertitude retinrent un moment la Princesse: mais l'envie de suivre son aimable Renard, l'emporta sur tous les autres égards. Elle entra donc, & le Renard blanc, qui étoit la politesse même, l'ayant reçue à la porte, prit le bas de sa jupe entre ses dents, & malgré tout ce qu'elle put faire pour s'en défendre, la porta pendant qu'elle traversoit la cour pour se rendre au premier appartement du Palais. Elle se jeta d'abord sur un canapé: car rien n'y manquoit; & voyant son cher Renard à ses

pieds qui la regardoit tendrement, elle oublia non-seulement ses dangers & ses fatigues passées, mais elle se seroit passée du reste de l'Univers, pour ne bouger de-là. Nous l'y laisserons, s'il vous plaît, pour retourner au Prince son frere. Si cela est, dit le Seigneur Moulineau, je compte que je ne la reverrai plus, ni son Renard blanc : car tu ne fais que tarabuster mon attention d'un endroit à un autre. N'y auroit-il pas moyen de finir ce qui les regarde avant que d'aller courir après une autre aventure? Cela ne se peut, répondit le Bélier : mais il n'y a rien de si aisé que de finir ici le Conte, pour peu qu'il vous ennuie. Le Géant, qui n'avoit pas encore envie de dormir, ne le voulut pas, & le Bélier continua en ces termes :

de ſe ſouvenir que, tandis qu'un des tourbillons enlevoit la Princeſſe de Lombardie, pour la mettre au milieu d'un bois, l'autre avoit mis le Prince ſon frere ſur le bord de la Mer. Il s'y promenoit à grands pas, l'eſprit tout rempli de la nouveauté de ſon aventure, & du ſouvenir de ce qui s'étoit paſſé le même jour à la Cour du Roi ſon pere. Comme il n'y avoit vu que des objets dignes de ſa haîne & de ſon oubli, il ne ſe ſouvint que d'une ſœur abandonnée, par la foibleſſe d'un pere, à toutes les cruautés d'une belle-mere, plus animée que jamais contre elle, par l'avantage qu'elle venoit de remporter. Ses triſtes penſées menerent ſon imagination aſſez loin, & conduiſirent ſes pas au pied d'un rocher qui, s'élevant inſenſiblement du rivage, s'avançoit juſques dans la Mer. Il

monta jusques au haut, sans savoir ce qu'il faisoit. Comme il étoit assez élevé, la vue s'étendoit fort loin de tous côtés : derriere lui s'offroit un paysage qui paroissoit inculte & désert ; mais du côté de la Mer, il vit en éloignement une Isle qui lui parut le plus délicieux séjour de l'Univers. Il ne se lassoit point de regarder ; il lui vint d'abord dans l'esprit que la Princesse sa sœur pourroit bien y être. Un moment après, il traita cette pensée de pure vision ; cependant elle lui revenoit toujours. Le sommet du rocher étoit couvert de mousse & d'une herbe épaisse & touffue ; il se coucha sur l'herbe, appuya sa tête sur la mousse, & la soutenant d'une de ses mains, il tournoit ses regards languissans du côté de l'Isle, & tomba dans une profonde rêverie. Enfin, excepté que son visage n'étoit pas

baigné de larmes, il étoit à-peu-près dans la posture où l'amoureux Prince de Noisy se mettoit tous les jours pour regarder le Château du Druïde, depuis la premiere rencontre qu'il fit de sa fille. Le Géant, qui commençoit à s'endormir, s'éveillant à cet endroit; quoi! s'écria-t-il, cette maudite marionnette, après avoir eu l'insolence de m'offenser, aime encore Alie! Tiens, Bélier mon ami, si jamais il revient, je le veux écorcher tout vif, remplir sa peau de paille, & l'envoyer à sa maitresse. Ce sera bientôt, répliqua le Bélier; car je vous avertis qu'il n'a point d'aversion pour vous. Mais laissons-là ce sujet, que nous reprendrons une autre fois, & retournons au Prince de Lombardie.

Il regardoit donc attentivement cette Isle, dont le terrein lui pa-

roissoit tapissé d'une charmante verdure, & enrichi de mille arbres fleuris. Il ne quitta cet objet que lorsque les ténebres de la nuit commencerent à lui en dérober la vue. Il quitta ce rivage & s'avança le plus qu'il put dans les terres, sans y trouver d'habitations. Il s'arrêta dans un bois, où il fit mauvaise chere, & passa la nuit comme il put. Dès que le jour parut, son premier dessein fut de chercher quelque chemin qui le ramenât à la Cour de son pere, ne doutant point que la Princesse sa sœur n'eût besoin de sa présence : mais il ne put s'ôter de l'esprit qu'elle ne fût dans cette Isle. Cette imagination lui parut aussi ridicule que la premiere fois qu'elle s'étoit présentée à lui ; cependant il revint au bord de la Mer, s'y promena quelque tems, & comme il avoit remonté sur son

rocher, pour mieux voir cette Isle agréable, il ne trouva plus le sentier qui l'y avoit conduit le jour précédent. Il tournoit au pied du rocher, pour en trouver quelqu'autre, quand il entendit de l'autre côté la plus belle voix du monde; il jugea d'abord que c'étoit la voix d'une femme; il passa par des endroits dangereux & difficiles, pour parvenir où il entendoit toujours chanter, car ce rocher s'avançoit dans la Mer; enfin, après en avoir fait presque le tour, il descendit dans un terrein plus uni, & jugea qu'il n'étoit qu'à huit ou dix pas de la personne qui chantoit; cependant il ne la voyoit point; il lui parut qu'elle étoit cachée derriere un autre recoin du rocher; il s'y avançoit avec beaucoup d'empressement, & avec le moins de bruit qu'il lui étoit possible, lorsqu'il vit auprès de l'endroit où

il vouloit aller, la peau de quelque grand poiſſon, fraîchement étendue ſur le ſable. Cet objet lui donna de l'horreur; il fit quelque bruit en ſe tournant, pour éviter cette vûe déſagréable; & dans le moment, il entendit ſauter quelque choſe dans la Mer. Cela le fit retourner: mais il ne vit plus cette peau. Alors il s'avança vers le lieu où il avoit entendu chanter; il n'y trouva perſonne, & ſa ſurpriſe redoubla bien encore, quand il vit les plus beaux bains du monde: ils étoient pratiqués dans une grotte au pied du roc, que la nature ſeule n'avoit pas faite, car elle étoit par-tout revêtue de marbre, & les cuves où l'on ſe baignoit étoient d'ébene, doublées d'or. Il ne ſavoit que penſer de toutes ces choſes, quoiqu'il y rêvât juſqu'à la nuit. Il la paſſa comme la précédente, ainſi que

deux ou trois encore, au milieu d'un bois, couchant à l'air, & se nourrissant de fruits sauvages. Ce n'étoit pas-là une vie fort délicieuse pour un jeune Prince : mais c'étoit le moindre de ses chagrins. Il étoit revenu chaque jour au bord de la Mer sans y rien voir & sans y rien entendre. Le sentier qui l'avoit d'abord conduit au haut du rocher, parut à la fin ; il y monta avec ardeur, & revit avec plaisir la belle Isle. A peine y fut-il, qu'il entendit chanter cette même voix qui l'avoit charmé ; aussi tôt il descendit ; & comme il étoit à trois pas de sa grotte, il vit encore cette peau sanglante ; il en eut encore plus de peur que la premiere fois ; il fit le même bruit, & aussitôt il vit sauter un poisson monstreux dans la Mer, & ne revit plus la vilaine peau. Il trouva la grotte dans le même état que la

premiere fois, hors que la cuve étoit encore pleine d'eau; il y mit la main, & l'ayant trouvé tiéde; il ne douta point qu'on ne vînt de s'y baigner : mais il ne pouvoit comprendre que ce fût ce poisson qui vînt se faire écorcher pour se mettre au bain, & qui chantoit si mélodieusement. Il revint à l'endroit d'où ce poisson avoit sauté dans la Mer, & remarqua que la surface de l'eau en étoit encore marquée par un grand sillon qui s'étendoit devers l'Isle. Le lendemain il se mit en embuscade derriere quelques rochers, qui formoient l'entrée de la grotte, pour tâcher de découvrir ce que c'étoit que ce poisson. Il avoit les yeux attachés sur l'Isle, s'imaginant que c'étoit de cet endroit que cet animal devoit venir, lorsqu'il en vit sortir quelque chose de blanc, qu'il prit d'abord pour un petit bateau

avec une voile : à mesure que cela s'avançoit vers le rivage, sa curiosité augmentoit, & l'objet sembloit diminuer ; cela le fit sortir de son embuscade pour ne le pas perdre de vue. Quand cet objet flottant fut assez près du rivage, au-lieu de venir droit à l'entrée de la grotte, il se détourna pour aborder plus loin. Il se mit tout au bord de la Mer, & vit qu'au-lieu de prendre terre, cette merveille ne fit que ranger la côte en s'avançant vers lui.

Dès que cela fut assez près du Prince pour démêler ce que c'étoit, il vit la plus belle créature de l'Univers, dans une conque marine, qui tenant d'une main le bout d'une grande voile blanche qui étoit attachée, par l'autre bout, à ce merveilleux charriot, le faisoit aller à son gré, par le secours des zéphirs. Le Prince se mit à genoux,

ne doutant pas que ce ne fût la Déesse Thétis, qui se promenoit sur l'eau; rien ne ressembloit tant à tous les portraits qu'on fait d'elle & de son équipage; excepté que cette Thétis, qu'il voyoit, n'étoit ni si blonde ni si nue qu'on représente d'ordinaire la Déesse.

Le vent, tout-à-coup ralenti,
Lui fit voir, dans cette figure,
L'éclat dont brillera, dans la race future,
Une Princesse de Conti.
De la Princesse toute entiere
Chaque attrait s'offrit à ses yeux,
Son air, sa grâce singuliere,
La majesté de ses ayeux;
D'agrémens immortels la foule vagabonde,
Qui se répand sur tous ses traits;
La plus belle taille du monde,
Et le reste fait à-peu-près
Comme on peint, au sortir de l'onde,
Vénus dans les plus beaux portraits.

Le Prince de Lombardie, toujours à genoux devant cette Divinité, l'auroit regardée de cent mille yeux, s'il les avoit eus : elle étoit arrêtée vis-à-vis de lui, on ne sait pas bien pourquoi, si ce n'est que l'attention du Prince & sa figure ne lui déplaisoient pas. A son égard, il sentit bien-tôt que c'étoit fait de sa liberté, car l'admiration & l'amour l'avoient saisi en même tems, & cela, d'une si grande force, qu'il en étoit tout éperdu, & qu'il en suoit à grosses gouttes. Il tira son mouchoir pour s'essuyer le visage, & en le tirant, il fit tomber le peigne & son étui. Cette Beauté ne l'eût pas plutôt apperçu, qu'elle fit un grand cri, & s'approcha comme pour mettre pied-à-terre : mais le Prince, tout confus qu'une chose si peu convenable aux Héros, fut sortie de sa poche, se jeta promptement des-

sus, & le serra, tout indigné de l'affront qu'il en recevoit. Elle en fit un cri plus aigu & plus sensible que le premier, & lui tournant brusquement le dos, vogua vers son Isle, & disparut à ses yeux. Il en fut sensiblement touché; tous ses desirs se tournerent vers cette Isle, & ne voyant aucun bateau pour l'y conduire, il résolut de tenter l'aventure de Léandre: trop heureux d'en éprouver la fin, pourvu que les commencemens lui en pussent être aussi agréables. Il commençoit donc à se déshabiller pour cette épreuve, lorsqu'il entendit au haut du rocher des cris & des gémissemens, tels que font les chiens quand ils sont en affliction; il leva les yeux, & vit le Renard blanc, qui, s'étant dressé sur les pattes de derriere, continuoit ses cris, & faisoit plusieurs gestes de ses pattes

de devant vers l'Isle. Le Prince le regardoit attentivement, pendant qu'un petit bateau, qui s'étoit détaché de l'Isle, aux cris & aux signes du Renard-blanc, venoit à pleine voile vers le rivage; le Renard descendit, & dès qu'il vit le Prince, il fit deux ou trois sauts de joie, & se mit en devoir de lui baiser les mains, & de lui lécher les pieds : mais le Prince, qui, dès cette premiere vue, l'aimoit & l'estimoit, ne le voulut jamais permettre.

Pendant ces honnêtetés de part & d'autre, le bateau étoit abordé; le Renard blanc fit signe au Prince de remettre ce qu'il avoit ôté de ses habits, & d'entrer avec lui dans le bateau; c'est ce qu'il souhaitoit ardemment : mais avant que de passer dans un lieu où il espéroit de revoir sa Divinité, il se souvint de l'affront que son

peigne lui avoit fait, il le tira de sa poche, de colére, & alloit le jeter dans la Mer, quand le Renard blanc fit un cri douloureux, & sautant à sa manche, lui retint le bras de toute sa force, & ne voulut point lâcher prise que le Prince n'eût remis le peigne & l'étui dans sa poche. Le bateau se mit à voguer dès qu'ils y furent, & il alloit de lui-même : mais il n'étoit encore qu'à vingt pas du rivage, quand on entendit un bruit de chevaux sur le même rivage. Un homme à cheval, que plusieurs autres sembloient poursuivre, s'avança jusqu'au bord de la Mer, banda son arc, & d'une flêche qu'il y mit, perça le Renard blanc de part en part. Il fit un grand soupir, & tournant tristement les yeux sur le Prince, il les ferma comme pour ne jamais plus les ouvrir. Le Prince ne fut gueres

moins rempli d'affliction que si la flèche l'eût percé lui-même ; & sans rien consulter que sa douleur & son ressentiment, il se jeta à la Mer pour aller venger la mort du pauvre Renard. Il fut bien-tôt à bord : mais il ne trouva plus personne, & il perdit avec chagrin l'espoir de la vengeance, en perdant les traces du meurtrier, que des rochers, dont toute cette côte étoit bordée, déroberent à sa poursuite. Il revint au bord de la Mer, pour tâcher de regagner le bateau, & pour voir si le Renard étoit encore en état d'être secouru : mais ce fut inutilement. Tout étoit disparu de dessus la Mer comme de dessus la terre. Les espérances du Prince avec toutes les flatteuses idées qu'il s'étoit formées d'un bonheur prochain, s'évanouirent en même tems, & il se trouva sur le bord de la Mer

ſans autre compagnie que celle de la douleur & du déſeſpoir.

A cet endroit du récit que faiſoit le Bélier, le Géant Moulineau ſe mit à bâiller, & ſe ſentant plus d'envie de dormir que d'apprendre le reſte de cette hiſtoire, il ſe déshabilla, ſe fit donner ſes bottes, & ſe mit au lit.

Le Bélier ne manqua pas de ſe trouver au lever de ſon maître, & après lui avoir fait ſa Cour par quelques louanges ſur ſa bonne mine & ſes agrémens, il lui dit qu'il avoit fait le tour de la place ennemie pendant la nuit; que l'ayant examinée de fort près, à la faveur des ténèbres, elle lui paroiſſoit imprenable par la force, & qu'elle l'étoit encore plus par famine, parce que le Druïde, qui commandoit aux Élémens, trouveroit bien le moyen de ſubſiſter malgré tous leurs efforts, & qu'il

voyoit bien qu'il se moquoit de tout ce qu'ils avoient fait jusques-là ; que son avis étoit donc de tâcher de le surprendre avec sa fille. Par quel stratagême ? dit le Géant. Le voici, répondit le Bélier : que votre Grandeur lui fasse savoir que vous êtes fâché de tout ce que le ressentiment vous a fait faire jusques à présent, que vous avez trop de tendresse pour sa fille, & trop de respect pour lui, pour vous obstiner à les vouloir vaincre par la voie des armes ; que ne voulant plus devoir qu'à votre amour & à vos services une paix que vous désirez, vous allez retirer vos troupes, & le laisser en pleine liberté, à condition toutefois que pour les frais de la guerre, & pour récompenser mes services, la belle Alie, de ses mains blanches, voudra bien me dorer les deux cornes & les quatre pieds,

du même or que le Druïde son pere garde sous la Statue de Cléopâtre. Eh! qu'est-ce que cela me fera, dit le Géant, que tu sois doré? Votre Grandeur, qui a tant d'esprit, reprit le Bélier, ne voit-elle pas que, dès qu'on m'aura envoyé un passeport, je me rendrai auprès du Druïde, & que, comme la force de ses enchantemens dépend de sa vie, je prendrai mon tems pour lui donner de mes deux cornes dans le ventre, & que, l'ayant tué, rien ne me sera plus facile que de vous ouvrir une porte du Château pour vous rendre maître de la fille & de tous ses trésors? Le généreux Moulineau n'eut garde de s'opposer à un projet si plein de noirceur & d'infamie; il y voulut seulement faire quelque petit changement, pour que le Bélier n'en eût pas seul l'honneur. Il imagina donc que, pour mieux trom-

per le Druïde, il falloit envoyer un Hérault d'armes au lieu d'un Trompette. Le Bélier parut en extase d'admiration à ce trait de prudence & de vivacité. La chose étant résolue, suivant ce dernier avis, tandis que le Hérault se préparoit, & qu'on lui faisoit ses dépêches, le Géant pria son favori de reprendre l'histoire du Renard blanc; ce qu'il fit de cette maniere.

Le Prince, resté seul au bord de la Mer, comme je vous l'ai dit, n'avoit jamais eu la tête si remplie de différentes agitations, ni le cœur si pénétré de tendresse & d'affliction. Il ne pouvoit se résoudre à quitter un rivage sur lequel il avoit été témoin de tant d'évènemens extraordinaires; le Renard, la Nymphe & le poisson occupoient ses pensées tour-à-tour, sans pouvoir comprendre ce qu'ils étoient. Il savoit seulement qu'on n'avoit

jamais senti tant d'amour qu'il en sentoit pour cette Nymphe, tant d'horreur qu'il en avoit du Poisson, ni tant d'amitié que celle qu'il portoit à la mémoire de l'infortuné Renard. L'approche de la nuit & quelques éclairs qui menaçoient d'un prochain orage, interrompirent ses rêveries, & l'obligerent de chercher un endroit qui pût le mettre à couvert. Il n'en connoissoit point de plus commode que la grotte des bains; elle lui parut éclairée d'un grand nombre de lumieres; & quand il en fut près, il entendit la même voix qu'il y avoit déja entendu deux fois; il se coula le plus doucement qu'il put jusques à l'entrée de la grotte: il s'arrêta tout court, tant il eut peur d'interrompre les accens de la plus belle voix qu'il eût jamais entendue; il étoit si près de celle qui chantoit, & telle-

ment attentif aux paroles de son chant, qu'il n'en perdit pas un mot. Les voici.

Prince, pour qui je sens les traits d'un
feu nouveau,
Si vous ne voulez pas qu'un mauvais
sort l'éteigne,
Donnez-moi quelques coups de peigne
Quand vous me trouverez dans l'eau;
Et quoique rien ne soit plus beau
Que mon éclat, quand je me baigne;
Si vous m'aimez, brûlez ma peau.

Des paroles si flatteuses pour son espoir, & cependant si obscures & si mystérieuses, augmenterent tellement sa curiosité, qu'il entra brusquement dans la grotte, bien résolu pourtant, s'il y trouvoit la chanteuse, de n'exécuter que la moitié de ses volontés, & de ne faire que la peigner bien délica-

tement, & non pas de lui brûler la peau, qui devoit être la plus belle du monde, puiſqu'elle le diſoit. De plus, il avoit un preſſentiment que ſa Divinité de l'autre jour pourroit bien être cette même chanteuſe.

On ne chanta plus, d'abord qu'il fut dans la grotte; elle étoit éclairée d'une infinité de lumieres placées dans des gaînes d'ébène garnies d'or, comme étoit la cuve, & toutes les bougies avoient chacune la forme d'un couteau ſortant à moitié de la gaîne. Cette ſorte d'illumination le ſurprit: mais il le fut bien plus, quand il vit la cuve enveloppée d'un pavillon de ſatin blanc tout chamarré de gaînes en broderie d'or; il examinoit tout ce qu'il voyoit avec attention & étonnement, lorſqu'il entendit ſoupirer quelqu'un ſous ce pavillon, & un moment après, il entendit ces mots:

» Prince

« Prince, je suis celle que vous
» aimiez & qui vous aime, faites
» tout ce que je vous dirai, quel-
» que difficiles que les choses vous
» paroissent, & ne vous effrayez
» pas dans une aventure où vous
» me perdrez pour jamais, si, lors-
» que ce pavillon s'ouvrira, vous
» témoignez la moindre peur ».
Moi, peur! s'écria-t-il.... Dans
le moment le pavillon s'ouvrit,
& ce qui se présenta à ses regards
pensa le faire évanouir; une tête
de crocodile, la gueule ouverte,
paroissoit hors du bain, & sem-
bloit s'avancer vers lui. Il ne re-
cula point: mais il suoit à grosses
gouttes, & le cœur lui battoit. Ce-
pendant il regarda fixement cette
affreuse hure, qui, s'étant fermée,
se retroussa pour faire voir sous
elle le plus beau visage qui fut ja-
mais, & qu'il reconnut pour être
celui de la Nymphe qu'il adoroit.

Cette tête pourtant, qui s'élevoit au-dessus de celle de la Nymphe comme une espece de rayon, composoit une assez vilaine coëffure, & lui serroit le front, & les joues avec tant de justesse, qu'on ne voyoit pas un seul de ses cheveux. Il n'importe, toute l'horreur du Prince se dissipa dès que ces beaux yeux se tournerent vers lui, & se mettant à genoux pour l'adorer plus respectueusement, il alloit parler, lorsque la Nymphe lui dit: Que faites-vous, Prince? les momens sont précieux, que ne me peignez-vous? La peigner, disoit-il en lui-même! eh! comment? la Nymphe lui parut irritée de ce retardement; il prit donc son peigne, & croyant le tirer d'abord de son étui, il sentit avec surprise qu'il n'en sortoit que petit à petit, & non sans beaucoup d'effort. Mais à mesure qu'il for-

toit, la tête du crocodile se renversoit en arriere, & découvrit enfin les plus beaux cheveux de l'Univers. Quand le peigne fut à moitié sorti, la tête disparut, & le Prince vit alors la Nymphe dans tous ses charmes : les transports de joie qu'il sentoit, lui donnerent un nouvel empressement pour tirer son peigne, croyant bien qu'elle avoit besoin d'être peignée aprés avoir porté cette vilaine tête. Il vit qu'à mesure que le peigne sortoit de l'étui, le reste de la Nymphe sortoit de l'eau. Les lys, la neige & l'albâtre auroient paru jaunes auprès de ce qui s'offroit à ses yeux ; mais cette blancheur éblouissante n'étoit rien encore en comparaison des grâces qui accompagnoient toutes ces beautés : elle avoit les épaules & la moitié des bras hors de l'eau ; & c'étoit une chose à voir que les

efforts que le Prince faiſoit contre ſon peigne en faveur du reſte. Mais la Nymphe prenant la parole : c'eſt aſſez, dit-elle, laiſſez-là votre peigne & ſon étui pour brûler vîte ma peau. Moi ! s'écria-t-il, moi, brûler votre peau ! que la mienne, avec tout mon corps & avec tout l'Univers, ſoit réduite en cendres, plutôt que cette divine peau ſoit ſeulement égratignée par celui qui vous adore. Je ne doute point de votre amour, répondit la Nymphe : mais ce n'eſt pas ici le tems d'en étaler la délicateſſe, il n'eſt queſtion que de m'obéir ; ſi on vous prévient, vous me perdrez pour jamais ; car apprénez que je ne puis être qu'à celui qui aura brûlé ma peau. Le prince ne pouvoit ſe réſoudre à cette exécution, & tandis que la pitié, l'amour & l'obéiſſance ſe diſputoient dans ſon cœur, la

Nymphe lui dit adieu, le pavillon se referma sur elle; & toutes les lumieres s'éteignirent.

Ce fut alors que le Prince se repentit de n'avoir pas brûlé quelque petit endroit de cette belle peau, à laquelle il auroit fait un peu de mal, il est vrai; mais dont il auroit retiré un si grand bien. Il étoit résolu de réparer sa faute à la premiere occasion, & pour empêcher qu'on ne le prévînt, il fut se camper à l'entrée de la grotte pour y attendre le jour. Un moment après qu'il y fut, une nouvelle lumiere le frappa, il crut que c'étoit la grotte qui s'éclairoit de nouveau: mais c'étoit un feu qu'on avoit allumé sous les derniers arbres de la Forêt qui s'étendoit vers le rivage; il couroit pour en prendre quelque tison; quand au premier pas qu'il fit, il vit la peau du poisson: la même hor-

reur le saisit à cette vue, & indigné de rencontrer encore cet objet affreux, il le prit transporté de colere, en s'écriant : Pour toi, détestable peau, qui ressembles si peu à celle de la Nymphe que j'adore, tu seras brûlée ; & courant de toutes ses forces vers l'endroit où il voyoit le feu, il vit une femme assise qui ne l'eut pas plutôt apperçu chargé de cet objet effrayant, qu'elle fit un grand cri, & se sauva toute éperdue dans le plus épais de la forêt.

Le Prince jeta cette peau dans le feu : dès qu'elle y fut, il crut avoir fait sauter une mine chargée de cent milliers de poudre, tant le fracas fut épouvantable. Après cet exploit, il se saisit d'un tison, & revint en toute diligence vers son poste ; son tison fut inutile ; il trouva toutes les bougies rallumées, vit la cuve encore pleine

d'eau ; mais il ne vit plus ni le pavillon ni la Nymphe ; il pensa s'en désespérer, ne doutant pas que quelque amant moins tendre, après l'avoir bien peignée & bien brûlée, ne l'eût emmenée pour sa récompense.

Il sortit comme un fou pour courir après, sans savoir de quel côté il alloit ; il parcourut toute la forêt sans que nul objet s'offrît à sa vue. Le jour commençoit à paroître, lorsqu'il se trouva à l'endroit où le feu avoit été allumé ; il voulut voir s'il ne restoit rien de cette affreuse peau qui avoit fait tant de bruit, il n'en vit que la cendre. Mais quelle fut sa surprise, de retrouver le carcan à deux pas de-là ! Cette vue lui donna de la joie, ne doutant point que la Princesse sa sœur ne fût cette personne qui s'étoit sauvée dans le bois : il courut avec empressement

du côté où il l'avoit vu fuir, sans se mettre en peine du carcan; & il la rencontra qui revenoit sur ses pas avec vivacité. Ce récit seroit trop long, si je vous disois la joie qu'ils eurent en se voyant, les caresses qu'ils se firent, & les tendres expressions qui marquoient leur amitié; ils ne se lassoient point de se raconter toutes les inquiétudes qu'ils avoient eues l'un pour l'autre. Ils s'assirent au pié d'un grand arbre pour se conter tout ce qui leur étoit arrivé. Le Prince, ayant fait le récit de ses aventures au sujet de la Nymphe & de la grotte, oublia par bonheur ce qui lui étoit arrivé avec le Renard blanc; & fit bien; car la Princesse, ayant conté ses infortunes jusques à l'endroit où nous l'avons laissée, poursuivit ainsi.

O mon cher frere! si vous aviez connu les charmes de ce Re-

nard, il eût été impossible que vous ne l'eussiez aimé : ses soins & ses assiduités auprès de moi avoient quelque chose de surnaturel: il sembloit deviner mes pensées, tant il alloit à propos au-devant de tous mes souhaits : je n'en faisois point, à la vérité, que celui de n'en être jamais séparée ; j'en avois si peur, que mon premier soin avoit été de lui cacher mon carcan qui faisoit fuir toutes les bêtes. Le petit Palais où nous étions étoit embelli de jardins, de grottes & de fontaines : le Renard m'y conduisoit, quand il s'imaginoit que j'avois envie de me promener ; & dans ces promenades, quoiqu'il ne pût me parler, il entendoit tout ce que je lui disois, & trouvoit le moyen de me faire comprendre qu'il étoit transporté de la bonne volonté que j'avois pour lui ; cependant, il sem-

l'y chercher ; il ne se trouva plus : elle n'en fut pas si affligée qu'elle l'auroit été avant la rencontre de son frere ; sa présence la rassuroit contre les périls dont la vertu du carcan l'avoit garantie jusques alors ; & comptant sur la complaisance & l'amitié du Prince pour elle : mon cher frere, lui dit-elle, en lui serrant les mains & en pleurant, je vous avoue l'excès de ma folie ; je ne puis plus vivre sans le Renard blanc, & si vous n'avez la bonté de m'accompagner pour le chercher par toute la terre, vous me verrez mourir de douleur.

Le Prince de Lombardie avoit les larmes aux yeux en songeant au désespoir où tomberoit sa sœur, quand elle sauroit la triste destinée de ce pauvre Renard, & ne voulant pas lui donner ce chagrin, il lui tut ce qu'il savoit, &

lui promit tout, pourvu qu'elle voulût lui accorder le reste de ce jour pour parcourir le rivage de la mer. La Princesse y consentit à peine, tant elle étoit pressée de courir après le Renard blanc. La grotte des bains fut le lieu qu'ils se marquerent pour se retrouver, après qu'ils auroient visité tous les environs. En y entrant, la Princesse fût étonnée des merveilles qu'elle y vit, quoique son frere l'en eût prévenue ; & pendant qu'elle étoit occupée à les considérer, le Prince grimpoit jusques au sommet du rocher, d'où portant, après y être arrivé, ses regards le plus loin que sa vue put s'étendre sur la terre & sur la mer, la terre ni la mer ne lui offrirent rien de ce qu'il cherchoit. Cet endroit sembloit fait exprès pour la rêverie ; ce fut donc là que la tête du crocodile lui revenant dans

l'esprit, & l'idée de la Nymphe y succédant, il ne put s'empêcher de parler seul.

Qu'est-elle devenue, disoit-il, cette adorable figure que j'ai vûe sous des formes si différentes ? & que sont devenus ses sentimens si favorables, qu'elle a bien voulu ne me pas cacher ? Quoi ! pour ne l'avoir pas voulu brûler, elle disparoît ! Mais, s'écria-t-il tout-d'un-coup, ne seroit-ce point cette horrible peau que j'ai brûlée, qu'elle a voulu dire ? Cette pensée le fit revenir comme d'un songe, & convaincu de sa premiere erreur : oui, continua-t-il, c'est cette peau dont elle vouloit se défaire. Ma foi, dit le Géant, je m'y serois mépris tout comme lui ; d'où vient aussi que cette sotte grenouille ne lui disoit pas que c'étoit son autre peau ? Mais achève ton Conte ; car franchement je com-

mence à le trouver un peu long.

Le Prince, dit le Bélier, persuadé entiérement par de nouvelles réflexions, qu'il avoit, sans y songer, fait une partie de ce que la Nymphe lui avoit ordonné, ne pouvoit comprendre par quelle raison elle ne lui donnoit pas lieu de faire le reste. Par exemple, disoit il, en prenant son peigne, & le tirant aussi facilement que le jour des épreuves, si cette Reine de mon cœur étoit ici, je la peignerois mieux qu'elle ne l'a jamais été de ses jours. Il crut entendre quelques cris dans le bois comme il achevoit ces mots, & s'étant retourné vers l'endroit d'où partoient ces cris, il vit une femme qui couroit de toute sa force à travers les arbres, pour se sauver d'un homme à cheval qui la poursuivoit; malgré la distance des lieux, il rémarqua que cet homme avoit

un arc à la main; & ne doutant pas que ce ne fût le meurtrier du Renard blanc, & que celle qu'il poursuivoit n'eût besoin d'un prompt secours, il courut dans le bois. Les cris de cette femme le guidoient, car il en avoit perdu la vue en descendant du rocher: le desir de la secourir & de venger le Renard blanc, sembloit lui donner des aîles: mais sans aller si vite, il les auroit bientôt joints. La difficulté des chemins avoit fait tomber la femme, & cet homme avoit mis pied à terre, & la tenoit entre ses bras: il alloit la mettre sur son cheval, quand le Prince arriva. La beauté de cette personne l'éblouit d'abord: mais sa surprise fut extrême, lorsqu'il la reconnut pour être la Reine sa belle-mere; il ne savoit point son heureux changement; & le souvenir de ses cruautés & de sa haî-

ne pour sa sœur & pour lui, penserent le faire repentir d'être si-tôt arrivé. Cependant, comme il étoit généreux, il la dégagea de son ravisseur, & mettant l'épée à la main, il alloit venger son injure, & la mort de son ami le Renard blanc, lorsque la Reine le retint, en lui disant, que c'étoit l'Archiduc de Plaisance: il n'en douta pas, après l'avoir examiné: car c'étoit l'Archiduc le plus sauvage qui fut au monde. Il avoit la barbe épaisse, les cheveux hérissés, les regards farouches, & ses habits tout en lambeaux. La Reine se mit à genoux, embrassa ceux du Prince, en lui demandant pardon de ses injustices, & le conjura de venir avec elle au secours du Roi son mari, que ce maudit Archiduc venoit de blesser d'une flèche qu'il lui avoit tirée. Le Prince, transporté de colere, à cette fâcheuse

nouvelle, se retourna pour le tuer malgré sa folie : mais il avoit repris son cheval pendant le discours de la Reine, & vraisemblablement étoit allé chercher à faire quelque nouvel exploit.

Tandis que la Reine & le Prince alloient à grands pas vers l'endroit où le Roi étoit, elle contoit au Prince comme son cœur avoit été soudainement changé pour toute la famille Royale ; que le Roi son époux, ne sa voulant plus voir, avoit quitté sa Cour pour chercher ses enfans ; que désespérée du départ de son mari, elle l'avoit suivi sans équipage & sans train : mais que, ne pouvant les trouver tous trois, elle avoit consulté la Mere aux Gaînes, qui l'avoit fait conduire à l'Isle des Gaînes où elle avoit vu la plus belle Princesse de l'Univers, & la plus malheureuse, puisqu'elle étoit

obligée par enchantement de prendre d'un jour à l'autre la figure d'un monstre marin ; que, quand ce jour arrivoit, il se présentoit une grande peau devant elle, contre laquelle il lui étoit impossible de résister ; que l'horreur qu'elle en avoit, lui donnoit mille morts, & que cependant elle étoit forcée de s'en envelopper, ou de se jeter dans la Mer.

Le Prince, transporté d'admiration & de joie, ne put s'empêcher d'embrasser la Reine à cet endroit de son récit, & de l'assurer que celle dont elle parloit, ne seroit plus importunée de cette affreuse peau ; & se mettant à genoux à son tour, il conjura la Reine de le conduire à l'Isle où étoit cette adorable Princesse. C'est pour vous y mener que je vous cherchois, répliqua-t-elle : mais vous ayant si heureusement trou-

vé, nous n'avons pourtant encore rien fait, si nous ne trouvons la Princesse votre sœur : car de sa présence, aussi-bien que de la vôtre, dépend le salut de la plus précieuse vie qui soit au monde. Et de quelle vie, dit le Prince alarmé? De celle du Renard blanc, reprit la Reine, que nous ne trouverons peut-être plus en vie. A cette idée de la mort du Renard blanc, la belle Reine ne put retenir ses larmes. Hélas ! poursuivit-elle, ce pauvre Renard nous venoit voir de tems en tems, & nous charmoit par ses manieres. Hier il fit signe qu'on lui envoyât la chaloupe de l'Isle, j'étois au rivage pour l'attendre, la belle enchantée s'y promenoit avec moi : mais elle ne put rester jusques à son arrivée ; car s'étant éloignée comme pour rêver, elle fit un grand cri, & sur le champ s'élan-

ça dans la Mer, sous la figure la plus hideuse qu'on puisse voir. Je la plaignis : mais j'eus bien d'autres sujets de m'affliger quand la chaloupe aborda, & que je vis le pauvre Renard blanc, baigné dans son sang, & aux derniers abois. A cette vue je fis mille cris douloureux, & l'ayant pris dans mes bras, je le portai doucement au Palais des Gaînes, où il est servi comme dans celui du Roi votre pere. Les Chirurgiens jugerent sa blessure mortelle ; mais la Gouvernante de l'Isle, qui s'intéresse pour lui, se mit à genoux devant la Reine des Oracles ; j'y portai l'oreille, & j'entendis que, si je pouvois amener le Prince & la Princesse de Lombardie dans vingt-quatre heures dans l'Isle, le Renard blanc étoit sauvé ; que je n'avois qu'à me mettre dans la chaloupe, qui me conduiroit à ce

rivage où j'aurois de leurs nouvelles. J'abordai hier à l'entrée de la nuit; je parcourus la forêt pour vous trouver : mais quelle fût ma ſurpriſe d'y trouver le Roi ! J'en fus tranſportée de joie ; il voulut d'abord me fuir. Voyant ſon deſſein, je me jetai à ſes piés, & lui dis tant de choſes pour l'aſſurer de mon repentir & de mon changement, qu'il céda à la tendreſſe qu'il a toujours eüe pour moi ; cependant il me dit qu'il ne pouvoit reſter où j'étois, qu'il n'eût trouvé ſes enfans. Alors je lui dis, que je vous cherchois tous deux, & qu'un Oracle avoit dit que je vous trouverois ; il me crut : enſuite, je lui appris ce que je viens de vous conter. Il m'apprit à ſon tour, que l'Archiduc ſon parent, s'étant échappé depuis deux ou trois jours de ceux qui l'avoient en garde, couroit les champs, &

tuoit à coups de flèches tout ce qu'il rencontroit. Ce matin, comme nous commencions à parcourir la forêt pour vous chercher, l'Archiduc, qui par malheur nous suivoit, perça le Roi d'un coup de flèche à l'épaule, & d'un autre qu'il avoit mise à son arc, m'alloit donner la mort : mais il se retint après m'avoir quelque-tems considérée, & je jugeai qu'il vouloit me faire tout autre traitement ; car il vint droit à moi pour me saisir & me mettre sur son cheval. Cette frayeur me donna tant de force & de légèreté, qu'il me perdit bien-tôt de vue. Comme il avoit mis pied à terre, le tems qu'il perdoit à remonter à cheval, m'avoit donné beaucoup d'avance sur lui : cependant sans votre secours j'étois en sa puissance.

Ce récit finit justement à l'endroit où le Roi avoit été blessé ;

mais ils ne l'y trouverent plus; ce furent de nouvelles allarmes. La pitié d'une part, & le devoir de l'autre, vouloient que, laissant là toute autre inquiétude, ils se remissent à le chercher: mais l'amour, beaucoup plus pressant que tous les autres égards, s'y opposa. Ils souhaiterent donc toutes sortes de prospérités au Roi en quelque lieu qu'il fût, & s'acheminèrent en toute diligence vers la grotte des bains, pour y prendre la Princesse, & voguerent ensuite vers l'Isle des Gaînes. En entrant dans la grotte, ils trouverent la Princesse assise qui se désespéroit, elle tenoit la tête du Roi son pere sur ses genoux, & l'arrosoit de ses larmes; elle le croyoit mort; mais il n'étoit qu'évanoui. L'ardeur de courir après celui qui venoit de le blesser, & qui vouloit encore lui ravir sa femme, & de plus

plus la perte de son sang l'avoient tellement affoibli, que tout ce qu'il avoit pu faire avoit été de se traîner jusques à cette grotte pour y chercher du secours; sa foiblesse & sa surprise lui firent perdre le sentiment.

Votre Grandeur aura la bonté de s'imaginer les douleurs, les cris & les plaintes du fils & de la femme, quand ils virent le Roi dans cet état, pour que je ne vous en importune point. Ils le firent revenir de la maniere qu'on fait ordinairement revenir dans les Romans les Héros & les Divinités interdites, c'est-à-dire, avec force eau fraîche. On arrêta son sang avec des compresses de gaze, & ensuite le soulevant de tous côtés, on le mena jusques à la chaloupe de l'isle, qui eut la bonté de se venir ranger à l'endroit du rivage le plus prochain de la grotte. Dès

qu'ils y furent placés, la Princesse apprit de la bouche de sa belle-mere, la triste aventure de son cher Renard. En apprenant ce malheur, son désespoir éclata de mille manieres différentes, elle vouloit se jeter dans la mer, ou du moins s'évanouir d'affliction : mais on ne lui permit ni l'un ni l'autre, & l'on trouva moyen de tranquilliser un peu son esprit, en lui disant que, dès qu'elle arriveroit auprès du Renard mourant, il se porteroit à merveille. Il n'y a rien de si doux pour un cœur amoureux, que de pouvoir rendre la vie à l'objet de sa tendresse. Quoique le bateau allât comme un trait, il lui sembloit immobile : son impatience fut enfin satisfaite, ils aborderent, mirent pied à terre, & bientôt se rendirent au Palais. Nous les y laisserons, s'il vous plaît, pour nous transpor-

ter où l'Archiduc... Oh ! va te promener avec ton Archiduc, dit le Géant : je te défends absolument de quitter ton isle que tout ceci ne soit fini. Comme il vous plaira, reprit le Bélier : il poursuivit ainsi.

Le Renard blanc, couché sur un petit lit auprès d'un bon feu, tendoit à sa fin, ses yeux étoient fermés, & tout son corps sans mouvement: mais au premier cri que fit la Princesse, il ouvrit les yeux, & rappelant, dès qu'il la vit, le peu qui lui restoit de force, il la regarda d'une maniere assez tendre pour un Renard à l'agonie, & remua foiblement la queue. Elle se jeta toute plate à terre auprès de lui: mais la gouvernante de l'isle qui ne l'avoit pas envoyé chercher pour se lamenter, la prit par les bras, & l'ayant relevée : que faites-vous ? lui dit-

elle, il est question de guérir le Renard, & non pas de le plaindre. Le Roi de Lombardie, tout languissant qu'il étoit, avoit pris la même folie que tout le monde prenoit à la premiere vue de cette aimable bête; & pendant le discours de la gouvernante, il ne cessoit de pleurer, & de tâter le pouls du malade. La gouvernante le fit emmener dans un appartement; & tandis qu'il étoit entre les mains des chirurgiens, s'adressant encore à la Princesse: que tardez-vous, lui dit-elle, à secourir votre cher Renard? Sa vie est entre vos mains, & dès que vous lui aurez mis le carcan que vous avez, il se portera mieux que jamais: mais je vous avertis qu'il ne reste plus que quelques momens pour le sauver. Ce fut le comble du désespoir pour la Princesse de savoir que le salut de son cher Re-

nard dépendoit d'un carcan qu'elle avoit perdu; dès qu'on le sut, ce fut une lamentation universelle; tous les assistans se mirent à crier, le carcan est perdu; & mille voix, sortant tout à la fois de mille gaînes dont la chambre étoit ornée, se joignirent à ce concert, & sur des tons différens crierent; le carcan est perdu!

Le Roi de Lombardie, que les chirurgiens sondoient alors, leur demanda ce que c'étoit que cet horrible bruit qu'il entendoit; celui qui avoit pansé le Renard de ses blessures en revenoit, & dit au Roi ce que c'étoit. Voilà bien du bruit, lui dit le Roi, pour un carcan. Tenez, ajouta-t-il brusquement, en voila un que j'ai trouvé ce matin dans la forêt, je souhaite qu'il soit celui qu'on regrette; car sans doute, il fera cesser ce bruit insupportable que je

ne puis souffrir. On peut juger du mal que la sonde faisoit au Roi par la maniere chagrine dont il envoyoit le carcan au secours de ce même Renard qu'il avoit trouvé si aimable. Quand le Chirurgien parut avec le carcan, le pauvre malade avoit le hoquet de la mort, & la Princesse, qui vouloit se tuer, enrageoit de voir tant de gaînes sans trouver un seul couteau. Elle prit le carcan avec une vivacité qui ressembloit assez à la folie, le mit promptement au cou de son cher Renard. Aussitôt il s'étendit, & s'étendit tellement, que ce ne fut plus un Renard, mais bien le plus charmant de tous les hommes. Ce changement ne diminua rien de la tendresse de la Princesse; aussi n'y perdoit-elle pas, & ravie de joie & d'admiration, elle étoit embarrassée de la contenance qu'elle devoit tenir

devant celui qui un moment avant étoit ce cher Renard qu'elle favorisoit de ses caresses innocentes, sans contrainte & sans scrupule. Confuse, & les yeux baissés, elle sortit de la chambre dans le moment qu'on portoit des habits au beau Pertharite; car sans doute que votre Grandeur sait depuis longtems qu'il étoit ce Renard blanc.

A peine le beau Pertharite fut-il habillé, qu'il courut chercher sa belle Princesse. Quels furent leurs transports en se parlant, & surtout quels furent ceux de cette tendre Princesse, en apprenant qui il étoit, & qu'elle en étoit adorée! Après avoir reçu les complimens de ceux qui s'étoient intéressés à son malheur, il fut rendre ses devoirs au Roi de Lombardie.

Le Prince, qui n'étoit pas resté au Palais, n'y voyant point sa belle Nymphe, en étoit sorti d'abord

& ignoroit ce qui venoit de s'y passer; il y rentroit triste & abattu d'avoir parcouru inutilement toute l'isle, lorsque le beau Pertharite en sortoit pour aller le chercher. Ils se virent, s'embrasserent, & se dirent en peu de mots tout ce qui les regardoit l'un & l'autre. Pertharite se tournant vers la gouvernante de l'isle, qui étoit présente au moment de sa rencontre avec le Prince de Lombardie, la pria d'avoir pitié de l'inquiétude de ce Prince, & des souffrances de Férandine. Hélas! reprit le Prince, suspendez pour un moment la pitié qui vous intéresse pour Férandine; c'est la belle Nymphe enchantée qu'il faut chercher pour la délivrer des maux effroyables qu'elle souffre. Ils sont encore plus grands que vous ne pensez, répartit la gouvernante; cependant son soulagement dé-

pend de vous, si vous êtes encore en possession de votre peigne. Sur le champ il le tira de sa poche, & la gouvernante l'ayant reconnu, lui dit : eh bien ! il faut peigner la Nymphe dont vous desirez si ardemment le repos. Jurez-vous de le faire? Si je le jure, reprit-il, oui, je le jure, qu'on me mène promptement à l'endroit où est cette malheureuse Nymphe enchantée. Doucement, dit la gouvernante ; & si, après l'avoir rétablie dans tout l'éclat de ses attraits & dans la douceur de son premier repos, elle veut vous contraindre elle-même à épouser la charmante Férandine, sœur de Pertharite, y consentirez-vous? Non, s'écria le passionné Prince, & je mourrai plutôt. Mais, lui répliqua la gouvernante, si son repos est à ce prix, que ferez-vous? Courons, répondit-il, la délivrer de

ses malheurs, qu'elle me doive sa tranquilité, je la paierai sans regret de ma vie. Venez donc, lui dit la gouvernante, venez la peigner si vous osez! A ces mots elle le mena, suivi de tout le monde, jusques à la porte d'un sallon qui s'ouvrit au moment qu'il en approcha. Mais quelle fut sa surprise, quand il vit au milieu de ce sallon cette malheureuse Nymphe assise dans un fauteuil & paroissant toute embrâsée. Sa gorge & ses bras étoient à demi découverts, & ce ne fut qu'à ces beautés qu'il la reconnut, car sa tête étoit enveloppée de flammes épaisses qui lui tenoient lieu de cheveux, son visage étoit tout enflé, & ses yeux étoient prêts à sortir de sa tête. Regardez, dit la gouvernante au Prince, voilà l'état où vous avez mis cette Nymphe que vous adorez, en la débarrassant de la tête du croco-

dile & de sa peau ; allez la peigner. Il ne se le fit pas dire deux fois, quoique l'aventure fût difficile à tenter. Il tira son peigne, & se jetta d'abord dans le sallon. A peine eut-il porté la main dont il tenoit son peigne au milieu des flammes, qu'elles s'éteignirent, & que la Nymphe, plus fraîche que l'aurore, & plus brillante que l'astre du jour, lui tendit la main ; il se mit à genoux pour la baiser. Alors le beau Perttharite entrant dans le sallon qui avoit repris sa fraîcheur naturelle, se jeta au cou de la Nymphe, qui de son côté l'embrassoit tendrement. Le Prince fut arrêté, dans les mouvemens de jalousie qui vouloient naître dans son cœur, par les doux noms de frere & de sœur qui frapperent son oreille, & qui lui apprirent avec des transports de joie inconcevables, que

la divine Nymphe étoit la charmante Férandine, dont il venoit de refuser la main ; & qu'il se flattoit dans ce moment de posséder bientôt. Il ne pouvoit se persuader que son bonheur fût réel : son étonnement aussi ne pouvoit cesser, quand il pensoit que cette beauté céleste qu'il avoit adorée sous tant de formes différentes, étoit la célebre Férandine, & que le beau Pertharite, sous la figure d'un Renard, eût été si passionnément aimé de sa sœur.

Ces quatre amans les plus parfaits & les plus heureux de l'Univers, furent à l'appartement du Roi de Lombardie. La Reine étoit auprès de lui, qui par ses empressemens & par ses soins lui donnoit tous les témoignages d'une véritable tendresse : comme sa blessure étoit peu de chose, il fut bientôt guéri. Le beau Pertharite,

pour le divertir, lui conta l'histoire de sa métamorphose, & de celle de Férandine.

Le jour que nous entrâmes dans le Château de la forêt, lui dit-il, pour y chercher l'esprit de l'Archiduc mon pere, nous fûmes éblouis d'un nombre infini de spectres & de phantômes effroyables; après en avoir été tourmentés toute la nuit, au jour naissant une femme d'une mine assez respectable, quoiqu'elle fût fort vieille & toute couverte de gaînes, parut à nos yeux tenant un carcan d'une main, & un peigne de l'autre : tenez, Pertharite, me dit-elle, mettez ce carcan : & vous, Férandine, ajouta-t-elle en s'adressant à ma sœur, peignez-vous de ce peigne, si vous voulez que votre pere rentre dans son bon sens; & pour vous consoler des malheurs qui pourront vous arri-

ver à l'un & à l'autre, ſachez que, quand on vous mettra ce carcan, tous vos malheurs finiront, & que vous aurez ce que votre cœur ſouhaitera ; & vous, belle Féranne, la même choſe vous arrivera, lorſqu'on aura brûlé votre peau, & qu'on vous aura peignée avec ce même peigne que je vous donne. La Mere aux Gaînes diſparut à ces mots.

Cependant, pour ſortir de ce Château, & pour guérir l'Archiduc mon pere, je me preſſai de mettre ce carcan fatal. Je ne l'eus pas mis, que je me ſentis transformé comme vous m'avez vu. Ma ſœur fit un grand cri, dès qu'elle vit ce malheur. Comme la raiſon ne m'avoit pas abandonné dans ce funeſte changement, je le ſentis dans toute ſon horreur. Malgré ma douleur, je ſongeai d'abord à garantir Férandine du pié-

ge que la Mere aux Gaînes nous avoit tendu. L'usage de la voix m'étant interdit, je lui fis signe de ne se pas peigner, en portant mes pattes à ma tête; ce geste la trompa, elle crut que je la priois de se peigner, & espérant que le peigne seroit peut-être le contre-poison du carcan, elle s'en voulut peigner: mais il n'eut pas touché ses cheveux, que je les vis tout en feu, comme on vient de les voir. Elle courut aussitôt vers la porte du Château, en jetant son peigne comme j'avois fait mon carcan, gagna ensuite la forêt, & ne cessa de courir, qu'elle n'eût gagné le rivage opposé à cette Isle; je la suivis par-tout, & je vis que s'étant arrêtée dans la grotte aux bains, près la cuve pleine d'eau, elle se déshabilloit pour s'y jeter: mais elle jeta par malheur sa vue sur cette vilaine peau, & quoi-

qu'elle fît mille cris pour s'en éloigner, elle se sentit forcée par une puissance invincible de s'en envelopper, & de se précipiter dans la mer. Je revenois tous les jours au même endroit pour la pleurer, & pour tâcher de la revoir. J'étois un jour grimpé sur le rocher où je faisois des cris & des lamentations vers le Château de cette Isle, croyant bien que Férandine s'y étoit réfugiée, lorsque j'en vis venir une chaloupe; je me mis dedans, & elle me débarqua dans l'Isle; je vis ma sœur dans un de ses bons jours: elle me conta comme la gouvernante l'avoit bien reçue, & la traitoit le plus humainement du monde; mais elle m'arracha des larmes quand elle me dit que les jours où la peau se présentoit à ses yeux, elle étoit forcée de subir sa destinée; de sauter ensuite dans la mer, & de

venir à la grotte des bains où la peau la quittoit pendant qu'elle se rafraîchissoit dans cette magnifique cuve. La gouvernante, qui sembla s'intéresser à notre malheur, me permit de venir de tems en tems voir Férandine; nous convînmes des signes que je ferois au haut du rocher. Je revins dans la forêt pour y chercher le remède à nos maux, c'est-à-dire, le peigne & le carcan; la fortune, ou plutôt les enchantemens de la Mere aux Gaînes, me conduisirent au petit palais que j'ai toujours habité depuis.

La belle Princesse de Lombardie vous a dit de quelle maniere j'eus le bonheur de la rencontrer, comme je me sentis forcé de la quitter, lorsque le carcan se referma; & elle vous a instruit de tout ce qui nous est arrivé depuis ce moment.

Ce récit jeta tout le monde dans un merveilleux étonnement. Dès qu'il fut achevé, la gouvernante de l'Isle prenant la parole : c'est maintenant à moi, dit-elle, à vous dire ce que c'est que la Mere aux Gaînes, par quelle raison elle a exercé cette cruelle vengeance sur l'Archiduc & sur sa charmante famille, & ce que veulent dire enfin toutes ces gaînes, &... Non, non, s'écria le Géant, je n'en veux pas entendre parler, je suis si saoul de gaînes que je n'en puis plus. Je n'ai donc plus rien à vous apprendre, lui dit le Bélier; car vous savez comme tous les Contes finissent. Eh ! que sais-je comme celui-ci finira, reprit le Géant, acheve-le donc, & acheve-le promptement.

Le Roi de Lombardie guérit de son extrême laideur, continua le Bélier, en guérissant de sa blessu-

re. L'Archiduc obtint la paix de la Mere au Gaînes, avec le retour de sa raison : elle donna l'Isle enchantée, sa grotte aux bains, & tout le pays à la ronde au beau Pertharite. Il y établit sa résidence avec la Princesse de Lombardie qu'il épousa. Et tous les charmes de l'incomparable Férandine furent le partage du Prince de Lombardie.

Le Bélier ayant, heureusement pour les Lecteurs, aussi bien que pour le Géant, mis fin à son récit, il fut question de dépêcher le Hérault d'armes vers le Druïde & sa fille.

Fin de la premiere Partie.

SECONDE PARTIE.

PEndant que le Bélier amusoit le Géant son Seigneur, le Druïde s'occupoit à remettre l'esprit de sa fille, en calmant les mouvemens de son cœur. Il n'avoit qu'elle d'enfant, & quand il en auroit eu cinquante, les cinquante ensemble n'auroient pas eu la moitié du mérite & des charmes d'Alie.

L'aveu sincere du petit Poinçon ne l'assuroit que trop que sa fille avoit quitté toutes ses rigueurs en faveur du Prince de Noisy. Il aimoit donc Alie, comme un pere opulent & spéculatif aime d'ordinaire une fille unique; il y avoit bien une heure qu'il perdoit son tems à vouloir lui prouver par les

raisonnemens les plus subtils, & par les démonstrations les plus convaincantes, qu'elle devoit haïr le Prince de Noisy, au lieu de l'aimer. Tout cela ne la persuadoit point, & son cœur auroit combattu dix ans contre sa raison avant que de se rendre. Le Druïde, qui s'en apperçut, vit bien qu'il falloit s'y prendre d'une autre maniere, & prenant un air plus sérieux : Alie, lui dit-il, je voulois vous aider à vous guérir doucement, pour épargner à votre cœur le coup sensible que je vais lui porter. Mais enfin vous me forcez à vous apprendre que celui que vous aimez n'est plus. Et moi, dit-elle, je vous assûre que vous vous trompez : car il n'y a pas deux jours que le Prince de Noisy m'a parlé dans ce jardin même. Alie, reprit le Druïde, ne vous arrêtez pas aux visions qu'une dou-

leur immodérée vous a fait croire réelles. Ecoutez ce que je vais vous dire, & vous verrez que mon dessein n'est pas de vous tromper.

Je vous ai déja dit de quelle maniere la race des Pépins est en possession d'un trône que mon grand-pere votre bisayeul croyoit lui appartenir; qu'après d'inutiles efforts pour rentrer dans ses droits, il trouva dans l'étude de la philosophie de quoi se consoler de l'injustice de la fortune: mais le progrès qu'il y fit ne fut rien auprès des connoissances que j'ai acquises dans les secrets les plus impénétrables de la nature; une application continuelle & des soins infatigables m'ont rendu maître des esprits dans les quatre Elemens; & leurs intelligences, jointes à mes lumieres, m'ont rendu savant dans l'avenir, & ne me laissent rien ignorer du passé. Cependant com-

me il n'eſt point de Puiſſance mortelle qui puiſſe être au-deſſus des ſecours étrangers pour agir, je vois mon pouvoir tellement borné par la perte de ce livre que je vous avois défendu de lire, que je ſuis réduit au malheureux état de céder à mes ennemis, & d'être inutilement inſtruit de leur deſſein contre moi, ſans pouvoir prévenir leurs complots ni le malheur qui nous menace. Le plus grand de mes ennemis eſt l'enchanteur Merlin, & la mortelle ennemie de l'enchanteur eſt une femme immortelle, qu'on appelle vulgairement la Mere aux Gaînes; elle habitoit autrefois les environs du Mont Apennin; je vous conterai dans quelqu'autre tems tout ce qu'elle fit en Italie pour y attirer ſon ennemi Merlin, moins ſavant qu'elle, à la vérité, mais beaucoup plus ſubtil & plus arri-

ficieux; ce fut par ses artifices qu'il sut se rendre maître du plus précieux de ses trésors : c'étoit un couteau dont les merveilleuses vertus le faisoient le principal appui de tous ses enchantemens. Enfin ce couteau étoit pour elle ce que mon Livre étoit pour moi; les regrets qu'elle en eut l'obligerent contre la douceur de son naturel, de faire beaucoup de mal à des innocens, pour retrouver le coupable. Elle établissoit par-tout des especes de bureaux tout farcis de gaînes, elle exigeoit de tous ceux qui venoient implorer son secours, une offrande de couteaux, dans l'esperance que celui qu'elle avoit perdu seroit à la fin remis dans quelque-une de ses gaînes. La Magicienne, depuis quelques années quittant l'Italie qu'elle avoit épuisée de couteaux, vint s'établir en France pour être plus près de Merlin

Merlin, qu'elle soupçonnoit du vol, & qui triomphe depuis long-tems à la Cour de Pepin. Elle a choisi Moulins pour sa résidence; c'est-là où les couteaux se rendent en foule de toutes parts, & si mon art ne me trompe, ce lieu, dans les siecles à venir, fournira des couteaux à toute l'Europe. Cependant le perfide Merlin ne jouit pas long-tems de sa proie, le fameux Dagobert mon pere trouva le moyen de s'en emparer, & cette merveille, qu'il m'a laissée, est encore en ma puissance. Merlin le sait, & depuis qu'il en est certain, il n'y a sortes d'enchantemens, de stratagèmes & d'artifices qu'il n'ait mis en usage pour m'arracher ce précieux couteau. Ma puissance, beaucoup plus grande que la sienne avant la perte de mon livre, m'a garanti jusques à présent de toutes ses entreprises; & ces lieux

que nous habitons étoient inacceſſibles à tous ſes attentats : mais je tremble que mon livre ne ſoit entre ſes mains, & ne le rende maître de nos deſtinées.

Je commence à croire que ce Bélier implacable, dont la haîne ſe déclare ſi hautement contre nous, eſt l'Enchanteur Merlin, qui cherche à s'introduire dans cette demeure par toutes ſortes de voies. Le grand Dagobert mon pere, qui prévit votre naiſſance & les dangers qui vous menaçoient, fit préparer un Berceau vert pour vous y mettre dès que vous feriez au monde ; c'eſt ce Berceau qui vous a garantie de mille malheurs, & qui doit vous en garantir tant qu'il ne tombera point en la puiſſance d'aucun homme ; c'eſt pour cette raiſon qu'il eſt au fond de la Fontaine, appelée la Fontaine du Berceau, & dont on n'approche

pas impunément : car si celui qui l'aura conquis, vous doit posséder, celui qui osera l'entreprendre sans y réussir, en sera son tombeau. Le téméraire Prince de Noisy, dont la destinée étoit de rendre la vôtre malheureuse, étoit bien capable de tenter une pareille aventure, si au risque d'y succomber : mais il a péri d'une autre maniere. Oui, ma fille, poursuivit le Druide, ce phantôme qui vous avoit troublé la raison, doit s'effacer de votre cœur ; &, s'il est vrai que vous ayez entendu sa voix depuis peu, soyez sûre que ce n'est qu'une illusion produite par l'Enchanteur Merlin, pour vous tendre quelque piége. . . . .

Il n'en fallut pas davantage pour interrompre l'attention que la belle Alie prêtoit au discours de son pere : elle pâlit, pleura, s'arracha les cheveux, & après tout ce

qui accompagne un vrai désespoir, elle s'évanouit entre les bras de son pere. Revenue de cet évanouissement, elle voulut savoir de quelle mort son cher amant avoit fini ses jours, pour mourir de la même maniere. Le Druïde eut beau lui dire qu'il n'étoit pas question de mourir pour un homme dont la vie avoit été le seul obstacle à son bonheur; que son projet étoit de restituer à la Mere aux Gaînes le larcin de leur ennemi, pour joindre ensuite toutes leurs forces contre lui; qu'après cette union le sort lui préparoit un établissement plein de gloire & de félicité: tout cela ne servit de rien, & le Druïde fut contraint de céder aux empressemens d'une curiosité si bisarre. Il conduisit sa fille aux pieds de la statue de Cléopâtre, fit ouvrir la statue, & permit à l'aimable Poinçon d'en

sortir ; & de se rendre visible : mais quoiqu'il n'y eût rien qui méritât plus l'attention d'Alie que cette charmante petite figure, elle ne le regarda seulement pas ; il fut au désespoir de ce mépris, car il aimoit la Nymphe de tout son cœur, & ne cherchoit qu'à lui rendre quelque service : le Druïde confia à Poinçon le Talisman qu'il portoit au doigt, & le chargea de rapporter en toute diligence ce qu'il trouveroit au milieu de l'or liquide, & des pierreries qu'il avoit si long-tems gardées sans les voir ; il ne fut qu'un moment à revenir, & rapporta un couteau d'une médiocre grandeur. Il étoit éblouissant par l'éclat dont sa lame brilloit ; il étoit à deux tranchans, & la pointe en paroissoit fort aiguisée. Le Druïde le prît des mains du petit Poinçon avec quelque sorte de respect, & le

mettant entre celles de sa fille : voilà, lui dit-il, l'Oracle qui vous instruira de la destinée de celui que vous regrettez ; je veux que vous soyez convaincue par vous-même qu'il n'y a point de supercherie dans cette épreuve : appuyez doucement la pointe de ce couteau sur l'endroit le plus uni du piédestal de la statue ; les caracteres qu'il y tracera, conduiront votre main, & satisferont votre curiosité. Dès que la pointe du couteau toucha à la pierre, elle se mit à écrire avec rapidité, & puis tout-à-coup s'arrêta. Alors Alie lut ce qui étoit écrit ; elle le relut trois ou quatre fois pour être plus certaine de son malheur, & pour s'affermir dans la résolution de n'y pas survivre. Les Oracles parlent d'ordinaire en vers. Voici ceux du couteau.

La Seine vit près de Poissy,
Par une funeste aventure,
La fin, sans voir la sépulture,
Du pauvre Prince de Noisy.
Vous, qui déplorez une perte
Que vous feriez bien d'oublier,
Puisqu'elle est enfin découverte,
Ne vous en prenez qu'au Bélier.

Le premier mouvement de la belle Alie fut de se percer de ce même couteau qui venoit de lui apprendre la perte de ce qu'elle adoroit : mais son pere la retint, & lui arracha le couteau. Après de vains efforts, pour calmer son désespoir, il obtint enfin qu'elle traîneroit sa misérable vie jusques à ce qu'elle dût attraper le maudit Bélier Merlin, pour le faire périr dans des tourmens aussi longs que violens. Car je vous laisse à

penser combien on trouve horrible & détestable le meurtrier de ce qu'on aime, & si la grandeur des supplices ne fait pas toute la douceur qu'on goûte dans une juste vengeance. Mais l'affaire étoit de se saisir du coupable. Le Druïde dit à sa fille qu'il falloit des artifices bien imperceptibles pour le pouvoir séduire. Les difficultés qu'Alie voyoit à exécuter son dessein, redoubloient son impatience & son désespoir. Elle embrassoit les genoux de son pere, & le conjuroit par toute sa tendresse, de mettre tous ses secrets en usage pour hâter l'heureux moment de sa vengeance, lorsqu'ils entendirent des fanfares & des trompettes vers la porte du Château. Le petit Poinçon fut détaché pour aller reconnoître ce que c'étoit. Un moment après, il vint annoncer au Druïde le Hérault d'armes

du Géant. Il fut résolu qu'on lui donneroit audience. On l'introduisit dans le sallon du Palais où le Druïde le reçut, tandis que sa fille, suivie du petit Poinçon, se mit en devoir d'attendrir les bosquets, les fontaines, & tout le marbre du jardin, par ses plaintes douloureuses : mais tout fut insensible à sa douleur; il n'y eut que le tendre petit Poinçon qui lui tint compagnie, & qui mela ses larmes à celles qu'elle donnoit au souvenir du Prince de Noisy. Cette triste occupation fut enfin interrompue par le retour du Druïde.

La joie, l'étonnement & l'inquiétude étoient peintes à la fois sur le visage du Druïde, quoiqu'il soit assez difficile de les peindre tous ensemble sur un même visage. Ma fille, s'écria-t-il, la fortune fait plus pour vous que je

n'aurois espéré de mon art, l'ennemi prévient tous les piéges que j'aurois pu lui préparer; il vient enfin se livrer entre mes mains. Mais je ne reconnois que trop l'Enchanteur Merlin dans les propositions du Géant : il n'y a que lui seul qui puisse avoir la connoissance du trésor que nous gardons : il ne faut plus douter qu'il n'ait fait périr le Prince de Noisy, pour s'emparer du Livre dont cet infortuné n'a pu se prévaloir contre lui. Cet avantage suffiroit non-seulement pour le mettre à couvert de la vengeance que nous méditons, mais le mettroit en état de nous accabler, s'il n'étoit aveuglé par la grandeur de ses projets. Il ne vient ici, sous prétexte de se faire dorer les cornes & les pieds, que pour se rendre maître d'un trésor dont dépendent nos destinées, & qui depuis la

perte du Livre qu'il possede, est mon unique ressource : il se croit si bien caché sous cette figure de Bélier, qu'il s'imagine nous surprendre dans une vaine confiance. Il doit se rendre ici demain pour la cérémonie dont vous le devez honorer ; car j'ai consenti sur le champ à toutes ses propositions, & demain vous serez instruite de la maniere dont je prétends qu'il soit reçu.

Cette nouvelle suspendit la douleur d'Alie, pour faire place au flatteur espoir d'une vengeance prochaine, & quoique le nom seul du Bélier la fît frémir d'horreur, elle ne souhaitoit rien tant que de le voir. Dès que le jour parut, elle fut trouver son pere, qui, après avoir pris toutes les précautions qu'il crut nécessaires contre les desseins de l'Enchanteur, mena sa fille à la statue de

Cléopâtre. Le désespoir & la douleur l'avoient extrêmement abattue, pas un seul ornement ne soutenoit ses attraits, & cependant, pour vous monter ce que c'étoit que sa beauté :

Ni la Reine de Lombardie,
Ni l'Amante du Renard blanc,
Qui toutes deux de l'Italie
Furent autrefois l'ornement,
N'eurent jamais rien d'approchant,
Ni d'égal aux charmes d'Alie.
Malgré tout son abattement
Elle eût même de Férandine
Effacé la Beauté divine;
Non, quand, soumise à tant de maux,
Elle habitoit sa peau marine :
Mais quand brillante sur les eaux
Dans cette superbe machine,
On la prit pour Vénus sortant du sein des flots.
Tout cela n'est que bagatelle;

Mais pour moi, qui de tous les goûts
Ai, comme vous savez, le goût le plus fidele,
Je me serois mis à genoux
Pour rendre hommage à cette Belle;
Car je l'aurois prise pour vous.

Cette Belle donc se rendit avec son pere au pied de la statue : tout y étoit préparé pour la scene qu'on avoit méditée. Un vase, enrichi de gros diamans, contenoit une liqueur encore plus précieuse, puisque c'étoit cet or liquide dont on avoit promis au Bélier de lui dorer les cornes & les pieds. Ce fut alors que le Druïde donna les dernieres instructions à sa fille : mais ce ne fut qu'après lui avoir mis sa bague à la main gauche, & dans la droite ce couteau redoutable de la Magicienne. Alie, lui dit-il, après l'avoir armée, je vous quitte; car je ne suis plus à

l'épreuve des enchantemens, depuis que je n'ai plus le Talisman que je vous laisse; vous n'avez rien à craindre de Merlin, quelques efforts qu'il fasse pour vous nuire ; souvenez-vous seulement de ce que je vais vous dire. Dès que le Bélier paroîtra, cachez le couteau, & ne lui montrez que le vase que vous tiendrez : il ne l'aura pas plutôt vu qu'il s'en approchera sans aucune défiance ; mais comme il sait qu'il n'en peut être possesseur avant que d'en être touché, faites semblant de vouloir commencer par lui dorer les pieds avant que d'en venir aux cornes, faites-le coucher à vos pieds comme pour y travailler, & quand vous le verrez à terre, de votre couteau coupez-lui vîte ce que vous pourrez de la laine qu'il a sur la tête ; s'il quitte alors sa forme de Bélier pour paroître sous celle de

Merlin, comme il ne manquera pas de faire, si c'est lui, tuez l'Enchanteur avant qu'il puisse vous échapper, & s'il ne quitte point sa forme de Bélier, tuez-le de même, & vengez les maux qu'il vous a faits: cette exécution faite, venez me trouver dans le Palais le plus diligemment qu'il vous sera possible. Poinçon, que je rends invisible, restera auprès de vous. Le Druïde embrassa sa fille, & se retira dans le sallon après ces instructions.

A peine y étoit-il qu'on entendit les fanfares des trompettes, & quelques momens après, le Bélier ayant montré son passeport, parut au milieu du jardin. Tout le sang d'Alie s'émut dans ses veines à l'aspect du meurtrier de son amant; l'impatience qu'elle sentoit de l'avoir à sa discrétion étoit si violente, qu'il falloit toute la confiance que le Bélier avoit, pour

ne pas découvrir ses intentions.

Dès qu'il fut auprès d'Alie, il baissa la tête pour la saluer; elle crut qu'il lui présentoit les cornes pour être dorées de ses belles mains; cela la mit tout-à-fait hors d'elle-même, & lui donnant un coup de pied au milieu du front, elle lui dit: couche-toi-là, scélérat! si tu veux que je te touche. Le Bélier, qui ne s'attendoit peut-être pas à cette réception, ne laissa pas d'obéir, & se mit tout de son long à ses pieds. Ce fut alors qu'oubliant l'ordre que le Druïde avoit mis dans ses instructions, elle voulut commencer par le plus sûr; & lui ayant enfoncé le couteau justement à l'endroit du cœur, elle coupa ensuite le toupet de laine qu'elle devoit couper d'abord. Cette expédition faite, elle courut au Palais pour apprendre à son pere la mort du Bélier, &

lui porter sa glorieuse dépouille. Mais quelles furent ses alarmes quand elle vit la surprise & l'horreur du Druïde ! Malheureuse ! s'écria-t-il en reculant, quel sang viens-tu de répandre, puisque ce n'est ni celui du Bélier ni celui de l'Enchânteur ? Regarde les dépouilles que tu m'apportes. Alors elle jeta les yeux sur la main dont elle croyoit tenir la laine du Bélier Merlin, & la trouva pleine de cheveux les plus beaux & les plus blonds qu'on eut jamais vus. En les regardant, une horreur secrette s'empara de son âme, & laissant tomber les cheveux & le couteau, elle courut toute éperdue pour s'éclaircir de ce que cette aventure avoit de funeste. Son pere eut beau l'appeler & courir après elle, jamais elle ne se fut arrêtée, sans le concert nouveau qui frappa tout-à coup ses

oreilles. Les statues du jardin, animées par quelque enchantement, sembloient unir leurs voix lugubres pour chanter :

Ah ! c'est Alie elle-même
Qui fait périr ce qu'elle aime.

Tous les oiseaux des bosquets les plus éloignés, se rassemblerent autour des statues pour leur répondre, & les échos des environs répétoient l'un après l'autre :

Ah ! c'est Alie elle-même
Qui fait périr ce qu'elle aime.

Et, par malheur, les statues, les oiseaux & les échos, qui disoient tous la même chose, ne disoient rien qui ne fût vrai.

La misérable Alie, se débarrassant des bras de son pere qui l'avoit jointe, tandis qu'elle donnoit

toute son attention à ce qu'elle entendoit, courut toute éperdue à la statue de Cléopâtre. Quel spectacle pour un cœur rempli de la tendresse la plus vive & la plus sincere qui fut jamais ! Il n'étoit plus question de ce Bélier, objet de sa vengeance & de toute son horreur. Le beau Prince de Noisy, tel & plus charmant encore que lorsqu'elle le vit à la fontaine du berceau, versoit son sang à gros bouillons, par l'affreuse plaie qu'elle venoit de lui faire ; elle se précipita sur lui, & l'embrassa pour la premiere & derniere fois de sa vie. Son amant ouvrit foiblement les yeux, les tourna languissamment vers elle, & les referma pour jamais.

Je ne sais, Mademoiselle, comment vous vous sentirez en lisant cet endroit : mais je sais bien que le savant M..... n'a jamais pu

s'empêcher de pleurer en traduisant ces Mémoires ; la scène étoit attendrissante : car la belle Alie, appuyée contre le piédestal de la statue, tenoit entre ses bras le corps sanglant du plus charmant de tous les hommes & du plus fidele de tous les amans, & versoit sur son visage & sur la blessure qu'elle venoit de lui faire, un torrent de larmes. Le Druïde, le petit Poinçon, les Sylphides & tous les oiseaux des environs, assistoient, en pleurant, à ce triste & funeste spectacle.

C'est ainsi que l'on peint la Reine de
 Cythere
Arrosant de ses pleurs le mourant Adonis,
Lorsqu'une chasse téméraire
Les eut pour jamais désunis.
C'est ainsi que l'on peint une troupe
 légere,

D'Amours autour d'eux réunis,
Brisant leurs armes de colere,
Poussant des regrets infinis,
Et pleurant autour de leur mere.

Si l'illustre & savant traducteur de ces antiquités avoit bien fait, il en seroit demeuré-là ; car le Héros de la piece égorgé sous la figure du Bélier, & reconnu sous la sienne, le reste ne doit pas mériter une grande attention ; cependant, pour satisfaire votre curiosité sur l'établissement du nom de Pont-Alie, il faut aller jusques à la fin de l'histoire.

Quoique le Druïde fût pénétré de douleur, & confondu par l'étonnement que lui causoient tant d'événemens imprévus, il n'étoit pas homme à rester dans l'état où nous l'avons laissé. Son premier soin fut de retourner au Palais ; il y avoit laissé l'unique ressource

qui lui reſtoit pour courir après ſa fille. Il ordonna aux Sylphides d'enlever le corps du Prince de Noiſy, & de le porter auprès de la Fontaine du Berceau où il viendroit les retrouver ; ensuite il emmena Alie dans le cabinet des Veſtales, & ordonna au petit Poinçon de ne pas la quitter, de crainte que le déſeſpoir ne la portât à quelque violence. Les ordres du Druïde furent mal exécutés, car les Sylphides timides & effrayées de ſe trouver ſeules avec ce corps pâle & défiguré, furent trouver le petit Poinçon auprès d'Alie, & le prierent, tandis qu'elles reſtoient avec elle, de porter le Prince de Noiſy à la Fontaine du Berceau. Il ſemble que le changement, dans l'exécution des ordres du Druïde, ne dût pas être d'aucune conſéquence : cependant il penſa tout

gâter, comme on verra dans la suite.

L'empressement du Druïde n'étoit pas frivole : il avoit pour objet le couteau enchanté que sa fille avoit laissé tomber dans le sallon du Palais ; il n'avoit plus rien à craindre que la perte de ce trésor, & plus rien à espérer sans le secours qu'il en attendoit. Alie l'avoit par hasard laissé tomber sur la pointe, & dès que cette pointe étoit appuyée sur quelque chose de solide, elle écrivoit ; il trouva donc une infinité de caracteres, tracés sur les carreaux du sallon. Le couteau, teint du sang de l'infortuné Prince de Noisy, marquoit distinctement tous les traits de l'écriture sur le marbre, & continuoit toujours à les marquer. Le Druïde le saisit & l'arrêta : mais quoique toutes les langues de l'Univers lui fussent connues, jamais il ne put rien

comprendre à ce que le couteau venoit d'écrire. Il n'y avoit que ces mots toujours répétés : CASIA, TUXIL, GRIMORION, GRINA, VAXUN, CRADEL.

Il les relut mille fois, les retourna de toutes les façons, remit vingt fois la pointe du couteau sur les carreaux du marbre sans en pouvoir tirer autre chose que ce maudit CASIA TUXIL, & qu'il recommençoit toujours. Il crut que le sang dont il étoit souillé, pouvoit bien être cause de cette langue diabolique contre laquelle toute sa science venoit d'échouer. Pour s'en éclaircir, il fut le laver dans la fontaine la plus prochaine : mais l'eau ne faisoit que rendre ce sang plus vif, & sembloit l'incorporer à cette lame brillante. Il se rendit à la statue de Cléopâtre pour le remettre à sa place ordinaire : mais dès qu'il fut

fût au milieu de cet or liquide, il reprit tout son éclat, & tout le sang disparut. Ce fut alors que le Druïde crut qu'il s'expliqueroit plus clairement : mais l'ayant appuyé près du même endroit de la statue où il avoit écrit la premiere fois, il y répéta encore les mêmes caracteres que dans le Sallon. Le Druïde en eut tant de dépit, qu'il fut tenté de le briser contre la statue, ou de s'en frapper pour se punir de son ignorance. Cependant, comme il étoit vraiment Philosophe, il prit un parti plus raisonnable : après l'avoir renfermé dans la statue, il fut confronter du Grec, de l'Hebreu, du Syriaque, du Chaldéen & du Chinois, avec les mots inconcevables qui lui donnoient tant d'inquiétude. Cette occupation dura jusques bien avant dans la nuit, & lui fit entierement oublier nos Amans

infortunés. Nous ne ferions pas mal de le laisser où il est, pour nous rendre auprès de sa malheureuse fille.

Le cabinet des Vestales où les Sylphides la gardoient, représentoit par-tout ce qui pouvoit avoir du rapport aux Vierges de l'antiquité. On voyoit de leurs statues, qui révéroient le feu sacré dont elles étoient dépositaires ; d'autres qui par une mort glorieuse se délivroient des poursuites & de la violence des mauvais Empereurs ; & d'autres enfin, qui, ayant succombé à des tentations de moindre éclat, étoient sur le point d'en subir le châtiment rigoureux.

A peine le Druïde avoit-il quitté sa fille dans le cabinet des Vestales, que cette tendre & désespérée amante s'étoit évanouie. En reprenant ses esprits, elle reprit aussi toute sa douleur : ce fut

rent des cris & un redoublement de désespoir qu'il n'est pas possible d'exprimer: elle demandoit au ciel, à la terre & aux Sylphides, cet objet adoré, dont elle avoit tranché les jours elle-même. Mais que devint-elle, lorsqu'en jetant les yeux sur ses mains & sur ses habits, elle les vit ensanglantées du martyre de l'infortuné Bélier? A cette vûe son désespoir étant parvenu au dernier excès, l'égarement vint à son secours, comme il avoit fait quelques jours auparavant. Elle se mit tout d'un coup à ouvrir de grands yeux, & se mettant dans l'esprit qu'elle étoit une Vestale faussement accusée, qu'on alloit brûler toute vive, elle demanda des tablettes pour y faire le testament de son cœur dont elle vouloit charger les Sylphides pour le rendre à son cher amant. Les Sylphides furent effrayées de son égarement,

elles reculerent quelques pas. Alors Alie s'écria : non, Vierges dénaturées, vous n'êtes pas dignes du précieux dépôt que vous refusez. Mais je le vois lui-même, ajouta-t-elle, en se levant avec précipitation ; je vois cette Ombre bien-aimée qui vient recevoir mes derniers adieux. Il n'en fallut pas davantage pour se trouver en pleine liberté ; ce qui me feroit croire que c'étoient plutôt des villageoises travesties en Nymphe qui gardoient Alie, que de vraies Sylphides ; car elles se sauverent dès que leur maitresse eût dit qu'elle voyoit l'Ombre de son Amant, & la belle Alie, toujours remplie de cette idée, couroit comme une insensée, croyant poursuivre le Prince de Noisy, qu'elle appeloit à haute voix. Elle étoit parvenue jusques à la porte du jardin, & quoique cette porte fût fermée, elle

crût que son Amant lui venoit d'échapper par-là. Cet obstacle auroit terminé sa course, puisque tout l'art & toutes les forces du monde ne pouvoient faire ouvrir une porte que l'enchantement tenoit fermée, sans la bague qu'Alie avoit au doigt, & que son pere lui avoit mise pour la garantir des supercheries de l'Enchanteur Merlin. Elle porta par hasard la main sur la porte du jardin, dès que le Talisman l'eut touchée, elle s'ouvrit, & la charmante Alie se mit à courir les champs.

Elle traversa ce Pont qui lui avoit donné tant d'alarmes peu de tems auparavant, & le traversa sans savoir qu'il fût de la façon du pauvre Bélier : si elle l'avoit su, je ne sais ce qu'elle seroit devenue ; car elle n'auroit pas manqué de s'y arrêter pour faire quelque exclamation ; & si par hasard elle

l'eût touché de son Talisman ; adieu le pont & la Nymphe : tout enchantement se détruisant dès qu'on y portoit la bague : mais quand le malheur en veut, on n'évite un péril que pour tomber dans un plus grand.

Le Géant Moulineau n'avoit pas manqué de se rendre auprès de la porte du jardin, pour y être introduit après la mort du Druïde, suivant ce qu'ils avoient concerté son premier Ministre & lui ; & tandis que la triste scène dont nous venons de parler, se passoit au-dedans du jardin, il n'avoit cessé de roder au-dehors ; il ne comprenoit rien au long retardement d'une révolution qui le devoit mettre en possession de sa maîtresse, & des trésors du Druïde, & qui ne devoit coûter que quelques coups de cornes. Tantôt il s'imaginoit que le Bélier l'avoit

trahi, & tantôt qu'il avoit été trahi lui-même. Mais enfin la nuit étant venue pendant qu'il étoit agité de son impatience & de ses réflexions, il venoit de passer le pont pour regagner son quartier, lorsque la malheureuse Alie l'ayant apperçu parmi les ténebres, le prit d'abord pour cette chere Ombre qu'elle poursuivoit, & cette idée lui faisant redoubler sa course; cher Prince, dit-elle, arrête, & reçois les derniers soupirs de ta cruelle & de ton innocente meurtriere. L'amoureux Moulineau reconnut la voix qui frappoit son oreille; & quoique ce fût cette même voix qui l'avoit appelé Nain, il se détourna vîte vers ce visage, dont l'éclat dissipoit les ombres de la nuit. Quelles furent ses pensées en voyant la belle Alie qui venoit, les bras ouverts, se précipiter dens les siens!

Il imagina que le fidèle Bélier avoit égorgé le Druïde ; & que sa fille, libre désormais, s'abandonnoit dès cette premiere occasion, au penchant qu'elle avoit toujours eu pour lui.

L'Auteur de ces Mémoires a eu tort d'interrompre cette aventure justement où nous en sommes pour rentrer chez le Druïde ; l'heure étoit indue, les illusions menent loin, & les Géants sont avantageux. Tandis que celui-ci se sentoit tout transporté d'une fortune si peu espérée, le Druïde ayant inutilement feuilleté ses antiques manuscrits, se souvient enfin de sa fille : mais comme il la croyoit en sûreté sous la protection du vigilant Poinçon, il s'avançoit vers la Fontaine du Berceau, pour disposer du corps de l'infortuné Prince de Noisy, selon qu'il avoit résolu : mais il ne

fut pas plutôt au milieu du jardin, qu'il y vit les Sylphides dont les unes se cachoient dans les palissades, & les autres fuyoient à son approche : il les appeloit à haute voix, en leur demandant ce qu'elles avoient fait du Prince de Noisy : mais cette question n'avoit garde de les faire revenir. Voyant qu'il n'en pouvoit rien tirer, il se rendit en toute diligence au bord de la fontaine, où il fut bien surpris d'y trouver le petit Poinçon qui se désespéroit.

Que fais-tu dans ces lieux, lui dit le Druïde, & qu'est devenue ma fille ? Votre fille, répondit le désolé Poinçon, est en toute sûreté entre les mains des Sylphides : mais pour le corps du Prince de Noisy, dont je m'étois chargé, il est perdu malgré tous mes soins ; je pleurois auprès de lui, je déplorois sa cruelle destinée, & je com-

patissois du désespoir de la belle Alie, lorsque j'ai vu tout-à-coup auprès de moi l'homme de l'aspect le plus grand & le plus respectable, après vous, qui soit dans tout l'univers. Cet homme, après avoir donné des larmes à l'aventure dont je lui ai fait le récit en peu de mots, m'a dit qu'au-lieu de donner des larmes inutiles au malheur de celui que je regrettois, il falloit lui rendre le seul devoir qui lui convenoit, qui étoit de plonger son corps dans la fontaine pour le purger du sang dont il étoit souillé, avant que vous vinssiez le brûler. Je l'ai cru; mais le corps du Prince de Noisy n'a pas eu plutôt touché l'eau, qu'il s'est abîmé jusques au fond de la fontaine, malgré tous mes efforts; & dans le même instant le Berceau s'étant élevé jusques au-dessus de l'eau, cet homme l'a saisi, & a disparu

à mes yeux. C'en est donc fait, cruel Merlin, s'écria le Druïde; tu as vaincu! mais pour toi, scélérat! dit-il à Poinçon, qui mets le comble à mes malheurs, tremble de la punition que je te prépare. Le misérable Poinçon étoit plus mort que vif; cependant le Druïde ne savoit pas encore tous ses malheurs. Il mena le coupable Poinçon à la Statue de Cléopâtre, pour l'y renfermer: mais cette même Statue qui s'étoit ouverte sans le secours du Talisman pour y fermer le couteau, refusa de s'ouvrir pour y faire entrer Poinçon. Ce fut dans ce moment que le Druïde s'apperçut qu'il avoit laissé sa bague au doigt de sa fille: il courut la chercher au cabinet des Vestales (& vous jugez bien que ce fut inutilement.) Nouvelles alarmes, nouveaux reproches & nouvelles menaces à l'in-

fortuné Poinçon. Le Druïde regagna son Palais pour y chercher Alie : après de vaines recherches, il parcourut tout le jardin. Il commençoit à être aux abois, lorsque levant les yeux au ciel, comme on fait d'ordinaire dans les désastres imprévus, il crut y voir quelque nouvelle étoile. Il n'y a point d'Astronome qui ne suspende la plus vive inquiétude pour une nouvelle découverte de ces régions. Il connut bien-tôt que c'étoit ou une Comete, ou quelqu'autre Phénomene, & bien-tôt après il n'y connut plus rien. C'étoit une chose lumineuse, qui sembloit suspendue en l'air, & qui grossissoit à mesure que cela s'approchoit de la terre : il découvrit enfin que c'étoit un chariot tout environné de lumiere, qui fit un grand circuit autour du jardin. Lorsqu'il ne fut plus qu'à la hau-

teur des palissades ; il lui parut attelé de deux Licornes qui portoient des flambeaux à l'extrémité de leurs cornes. Ce charriot, qui lui causoit un étonnement merveilleux, vint enfin se poser au milieu du jardin. Comme il n'avoit pas un esprit à s'effrayer pour des prodiges, il s'approcha de ce charriot : tous ces flambeaux qu'il avoit vus en l'air, étoient autant de bougies placées dans des gaînes autour du charriot, & les cornes des animaux qui l'avoient traîné, n'étoient autre chose que deux grandes gaînes, portant chacune un flambeau allumé. Pendant que le Druïde donnoit toute son attention à ce nouveau spectacle, le charriot s'ouvrit, & la Mere aux Gaînes en sortit en lui présentant la main. C'étoit une femme de bonne mine, & qui portoit si bien son âge, qu'elle ne paroissoit pas

avoir quarante ans, quoiqu'elle en eût bien quatre-cents; elle avoit une andrienne de velours cramoisi, semée par-tout de gaînes en broderie d'or. Donnez, dit-elle au Druïde, le soin de cette voiture à quelqu'un qui vous en réponde, elle pourroit vous être de quelque secours dans l'embarras où je sais que vous êtes. Je ne l'ai connu que par hasard aujourd'hui, & j'ai vu en examinant mes livres, que ce que je cherche n'est pas loin d'ici. Il n'y a que sept minutes que je suis partie de Moulins: peut-être aurois-je prévenu le funeste accident qui vous est arrivé, si j'avois découvert plutôt ce que j'ai ignoré si long-tems: mais allons nous reposer dans votre Palais. Le Druïde ayant appelé Poinçon, qui par respect se tenoit à l'écart, lui commanda d'un air sévere de conduire le charriot

au cabinet des Vestales, & de le garder. En entrant dans le Sallon du Palais, la Mere aux Gaînes fut frappée des caracteres que le couteau avoit tracés ; elle en tressaillit, & s'arrêtant tout court, Que vois-je ? dit-elle, & par quelle aventure mon précieux couteau s'est-il échappé des mains du perfide Merlin, pour vous consoler de votre malheur dans un langage inconnu au reste des mortels ? Le Druide émerveillé, sans pourtant lui révéler l'aventure de son couteau, la supplia de lui expliquer ces paroles, puisqu'elles sembloient le regarder. Voici, dit la mere aux Gaînes, leur explication :

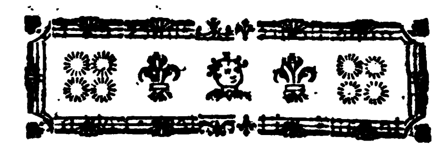
Ne craignez rien pour votre Alie,
Tant que vous aurez son Berceau.
Gardez votre Bélier de l'eau,
Et je vous réponds de sa vie.

Le docte M... nous assûre qu'il

cette explication le Druïde devint plus pâle que la fraise de la Mere aux Gaînes ; cependant qu'il ne voulut pas lui avouer ce qu'il en étoit. La Magicienne ayant remarqué le trouble du Druïde, lui dit : passons dans un autre lieu où je pourrai plus commodément vous instruire de certaines choses qui sont sans doute échappées à cette connoissance universelle dont l'art & la nature vous ont comblé. A ces mots, le Druïde la conduisit dans la Salle des peintures.

C'étoit un lieu véritablement enchanté. Il y avoit fait peindre la représentation d'un ameublement où l'or brilloit par-tout au milieu des couleurs les plus vives, & tout cela si bien imité, qu'il n'y avoit personne qui ne l'eût prise pour une véritable tapisserie : des figures grotesques, des musiques barbares, des oiseaux de la Chine,

& mille fleurs Indiennes en faisoient les sujets. Les tableaux qu'on y voyoit ne représentoient ni le passé, ni le présent : cela n'étoit pas digne de l'art, ni de la science du Druïde. Le plus bel ouvrage dont cette superbe Salle paroissoit enrichie, étoit un jeune Auguste majestueux, qui dans les siécles futurs devoit réunir le vaste Empire des Gaules sous sa domination, & dont la gloire devoit s'étendre jusques à de nouveaux climats. La Mere aux Gaînes le reconnut, quoiqu'il ne dût naître que deux-cents ans après ; & dès qu'elle eut donné quelques momens d'attention aux autres ornemens, elle s'assit sur un magnifique canapé, fit mettre le Druïde auprès d'elle, & lui parla de cette maniere.



HISTOIRE DE LA MERE AUX GAINES.

Quoique je sache que vous êtes instruit d'une partie des choses qui me regardent, je suis très-certaine que les plus essentielles & les plus particulieres vous sont inconnues; c'est de quoi je vais vous entretenir le plus succinctement qu'il me sera possible.

Le Druide n'étoit gueres en état de donner son attention au discours de la Mere aux Gaînes; car l'explication qu'elle lui avoit

donnée des caractères du Salon, & le desir de retrouver Alie, lui caussoient une agitation intérieure que toute sa raison pouvoit à peine dissimuler ; cependant il écouta la Magicienne avec une tranquilité apparente.

Je suis fille du premier Souverain de la Gaule Armorique, continua-t-elle ; en naissant on m'appella Philoclée, nom bien différent de celui qu'une tradition populaire me fait porter depuis un siecle. Je naquis aussi belle qu'on peut l'être en naissant : mais cette beauté devint si merveilleuse dans la suite, que j'ai passé pour un miracle de beauté ; & mon étoile, qui m'avoit favorisée de cet avantage, voulut encore me donner un esprit qui surpassoit l'éclat de tant de grâces : ce fut ce qui m'empêcha d'en être moi-même éblouie. Les adorateurs de mes appas ne

me touchoient qu'autant que l'esprit & la science les distinguoient. Je fus long-tems sans en voir qui fussent dignes de mon choix; tout mon plaisir étoit la solitude ; & tous mes amusemens, la lecture. Mon pere, le Prince le plus magnifique de son siècle, étoit aussi le plus ignorant : cependant il avoit rassemblé à grands frais les Livres les plus rares & les plus curieux de l'Univers : mais il n'en avoit jamais lu un seul. Cette Bibliothèque étoit mon séjour ordinaire : de ma lecture & du choix que j'en faisois, je tirai les premiers élémens de ces connoissances qui m'ont rendu si fameuse. Une application continuelle, jointe à la pénétration de mon génie, m'eurent bientôt rendu maîtresse des caracteres les plus inconnus, & du sens le plus obscur des livres dont cette Bibliothèque

étoit remplie. Cependant le plus précieux de tous ces volumes me parut long-tems impénétrable ; il contenoit un nombre infini de plantes & de fleurs, tantôt entremêlées, tantôt rangées séparément, & quelquefois interrompues dans leurs arrangemens par les planètes & les constellations, sous les différentes figures dont les Astronomes nous les représentent. Je ne doutai pas que ce ne fussent autant d'hiéroglyphes employés, au lieu des différens caracteres dont les autres Livres étoient écrits. Je vins à bout d'un langage si difficile & inconnu à tout autre ; malgré le mystere & les énigmes qui l'enveloppoient. Je ne fus que trop récompensée de mon travail & de mes veilles, par les secrets que ce Livre me révéla.

Mon pere, qui ne me trouvoit de défaut que celui d'être trop at-

tachée à la lecture, m'avoit souvent menacée de faire brûler tous ces Livres. Un jour il vint m'arracher de sa Bibliothèque pour me mener à une chasse à l'oiseau : on me mit en habit de chasse. Je montai à cheval, & dans cet état, au milieu d'une suite brillante de l'un & de l'autre sexe, j'effaçois toutes les femmes, & je charmois tous les hommes sans y faire la moindre attention.

Nous étions dans le milieu d'une vaste plaine qui bordoit une riviere assez profonde. Dès que la chasse commença, mille cris s'élevèrent ; & mon cheval, effrayé, m'emporta d'une course rapide droit à cette riviere. Il s'y précipita, & l'ayant passée, il ne s'arrêta que dans le milieu d'un bois. Je mis pied à terre, j'attachai mon cheval au premier arbre ; & charmée, que cet accident m'eût éloi-

gnée d'une foule importune, je me promenai quelque tems ; & trouvant un lieu propre à me reposer, je m'assis sur un gazon naissant au pié d'un vieux chêne. Là je m'abandonnai à la rêverie ; elle me mena si loin, que le jour commençoit à baisser, lorsque j'en fus tirée par un assez grand cri au haut de l'arbre contre lequel j'étois appuyée ; un gros Hibou causoit ce bruit, il tomboit de branches en branches, & s'étant embarrassé sur la derniere par une infinité de guenillons qui lui pendoient aux piés, je crus que c'étoit de lui dont on s'étoit servi pour la chasse. Les oiseaux de cette espece sont d'ordinaire le jouet & la fable des autres oiseaux. Comme j'en faisois tout un autre cas, je le mis en liberté : mais, au-lieu de s'envôler, lorsque je l'eus débarrassé, il se mit à terre à deux pas de

moi, & me regarda fixement. L'obscurité naissante commençoit à lui rendre l'usage de la vue que le grand jour lui avoit ôtée. Au lieu de me parler, comme je crus qu'il alloit faire, après m'avoir tant lorgnée, il fit un petit cri, battit des aîles, & s'envôla; son vol ne fut pas rapide, il se posa sur un autre chêne à dix pas de-là, & fit un second cri, je m'en approchai : mais le Hibou disparut, & de l'endroit où je l'avois vu, il sortit un rayon de lumiere. Plusieurs flambeaux parurent un moment après dans le bois, & une partie de ceux qui s'étoient répandus pour me chercher dans tous les environs, m'ayant trouvée, je regagnai la Cour de mon pere, bien avant dans la nuit.

Depuis ce jour, la Bibliothèque me fut interdite : tout ce que je pus obtenir fut d'en tirer un seul
Livre

Livre. Ce fut celui des Hiéroglyphes; & comme mon pere crut que ce n'étoit que pour en regarder les images, il me fut permis de le faire porter aux promenades solitaires que j'allois chercher. Elles étoient d'ordinaire vers le bois où j'avois vu ce Hibou; je m'y engageai un jour bien avant, après avoir laissé ceux qui m'accompagnoient, à l'entrée du bois, pour m'y promener avec plus de liberté; j'y voulus attendre le coucher du Soleil, dans l'espérance de voir mon Hibou. J'examinois avec soin tous les arbres, sans avoir pu recónnoitre celui d'où j'avois vu sortir ce rayon de lumiere; & m'étant fatiguée dans cette recherche inutile, je me couchai sur l'herbe, & m'endormis d'un profond sommeil: il ne dura gueres, & ce qui causa mon réveil, fut de me sentir presque

dans les bras d'un homme, ou, pour mieux dire, d'une de ces figures humaines sous lesquelles on peint les Satyres : il en avoit le visage, & quoiqu'il n'en eût ni les cornes ni les pieds, son corps étoit hérissé d'un poil affreux. Mes efforts & mes cris auroient peut être été inutiles pour m'en garantir, si le Hibou le plus effroyable que jamais Hibou puisse être, n'eût alarmé ce monstre ; il s'éloigna de quelques pas, & leva les yeux pour voir d'où venoit ce cri, il vit comme moi quelque chose de lumineux entre les griffes du Hibou, qui, descendant à plomb sur lui, l'étendit à mes pieds. Je le crus frappé de la foudre ; la terre étoit arrosée de son sang, & quoique j'en eusse horreur, je ne laissai pas de m'en approcher : je ne pus résister à la curiosité de m'éclaircir de ce qui lui avoit porté

le coup mortel; il étoit tombé à la renverse, & je vis le manche d'un couteau dont toute la lame paroissoit enfoncée dans son cœur. Je ne l'eus pas plutôt retiré, que les endroits de cette lame, qui n'étoient point souillés de sang, m'éblouirent par leur éclat. Dès que ce couteau fut en ma possession, je crus avoir le plus précieux de tous les trésors, & je ne me trompois pas; je voulus en laver la lame, dans l'eau claire qui sortoit d'un rocher à deux pas d'où j'étois; mais ce fut inutilement, l'eau ne faisoit que rendre la couleur du sang plus vive: ce prodige m'étonna, & mon étonnement redoubla encore par un nouveau prodige; j'en appuyai la pointe sur le rocher pour essayer si le sang ne s'éffaceroit point: mais dès que cette pointe toucha le rocher, le couteau sembla s'animer

d'un mouvement auquel je cédai ; & ſuivant le mouvement de la main dont je le tenois, il forma des caractères communs : mais ce qu'il écrivit étoit dans le même langage que ce qui eſt écrit dans votre ſallon, & c'eſt ce langage que j'avois appris dans le livre dont je viens de vous parler. Voici ce qui étoit écrit ſur le rocher.

Jeune Beauté qui n'aimez rien
De tout ce qu'à votre âge on aime ;
Jeune Beauté, gardez-moi bien,
Et je vous garderai de même.

Je me ſuis un peu étendue ſur ces premieres circonſtances de ma vie, parce qu'elles ne vous étoient pas connues ; je vais vous parler plus ſuccinctement du reſte.

J'avois deux tréſors ineſtimables qui, m'élevant au-deſſus des connoiſſances ordinaires, ne me

laissoient de goût que pour les spéculations sublimes. Tout ce que j'avois essayé pour ôter le sang qui souilloit mon couteau, n'avoit pu le faire disparoître : je m'avisai un jour de le gratter avec la pointe d'un poinçon d'or : l'or se fondit, & le sang s'effaçant jusques à la moindre tache, le couteau devint plus brillant que les astres du Ciel. Je le consultois dans toutes mes difficultés, & je sortois toujours d'embarras par ce qu'il écrivoit. Je reconnois à présent que ce n'est que dans le tems qu'il est sanglant, qu'il s'explique dans cette langue inconnue. J'ai souvent cru que c'étoit le couteau dont Apollon s'étoit servi pour écorcher Marsias, puisqu'il rendoit des oracles, & qu'il les rendoit toujours en vers. Mais finissons.

Je restai auprès de mon pere

ſans jamais vouloir conſentir aux engagemens pour leſquels on ne ceſſoit de me tourmenter, & j'y reſtois dans tout l'éclat de ma premiere fraîcheur, tandis que toutes les perſonnes de mon âge voyoient diſparoître leurs charmes par le nombre des années ; je m'apperçus qu'on s'ennuyoit d'une beauté que l'on voyoit depuis ſi long-tems, & m'en trouvant ennuyée moi-même, je quittai mon climat natal, pour faire de nouvelles découvertes dans les terres étrangeres. Je viſitai l'Egypte, l'Afrique, la Perſe & les Indes ; pluſieurs ſiecles s'étant écoulés pendant ces différens voyages, & les longs ſéjours que j'ai faits dans ces régions reculées, je me déterminai enfin à revenir en Europe, pour l'enrichir de tant de veilles & de tant de pénibles travaux. J'y trouvai la réputation

du fameux Merlin par-tout répandue ; le desir de savoir si les merveilles qu'on publioit de sa science étoient dignes de cette réputation, me fit passer en Angleterre : je pris la figure que vous me voyez pour ce voyage, & j'y trouvai Merlin égal à tout ce qu'on publioit à son avantage. Son extraction est illustre, puisqu'il descend, comme moi, d'un des premiers Souverains de l'Armorique, dont la postérité s'est établie dans la province de Cornouaille, dont il avoit le Duché.

La faveur du Roi d'Angleterre donnoit un grand relief à Merlin, je l'en trouvai digne, je fus charmée de son esprit : mais je ne fus pas si contente de son caractere, quoiqu'il le cachât autant qu'il lui étoit possible par une grande apparence de sincérité qui couvroit un artifice qui alloit jusques à la

ſupercherie. Je connus bientôt que les ſoins qu'il prenoit pour me paroître agréable & pour s'inſinuer auprès de moi, avoient pour but ſon intérêt. Il me parloit ſouvent de cette merveilleuſe Philocléedont quelquechronique de Bretagne faiſoit mention, & qu'on croyoit encore, diſoit-il, parmi les vivans. Il me parloit encore d'un glaive enchanté qui avoit rendu cette Beauté fameuſe immortelle; en me diſant toutes ces choſes, il me regardoit avec une extrême attention. Il n'en fallut pas d'avantage pour m'alarmer: j'eus recours à mon couteau, & mon couteau m'avertit que Merlin en vouloit au plus précieux de mes tréſors. Toute ma ſcience ne pouvant me raſſurer contre les artifices d'un homme qui ſembloit m'avoir découverte, je quittai l'Angleterre pour

me réfugierau pied du mont-Apennin ; & pour m'y cacher à sa poursuite & à tous ses projets, j'y pris cette forme d'extrême décrépitude, où l'on m'a vue : mais toutes mes précautions furent inutiles ; le perfide fit tant, qu'il m'enleva mon couteau.

Vous savez une partie de ce qui m'est arrivé depuis : vous savez le sujet de ces gaînes universelles, qui m'ont fait donner le nom de la mere aux Gaînes ; vous savez aussi ce qui m'attira en France. Je suis instruite de ce qui vous est arrivé depuis deux jours, & c'est pour vous offrir tout le secours de mon art, joint au vôtre, que je viens ici. Le perfide Merlin, chassé de l'Angleterre, a non-seulement trouvé asyle à la Cour de Pepin ; mais sa nouvelle faveur l'a mis en possession de la Principauté de Noisy : c'est là

qu'il a élevé ſon fils, dans la même crainte de votre voiſinage, que vous avez toujours eue du ſien. Vous voyez que les aſtres ſe ſont moqués de toutes les précautions que vous avez priſes l'un & l'autre pour éloigner deux cœurs dont la tendreſſe devoit être ſi fatale à leur union : le Livre dont je vous ai parlé, m'a inſtruite de toutes ces choſes, & me promet la poſſeſſion du tréſor que Merlin m'a volé. Je ſais le moyen de rappeler ſon fils des portes du trépas à la vie ; & ce n'eſt qu'en lui rendant ce fils, que l'Enchanteur ſe réſoudra à me rendre mon couteau. C'eſt maintenant à vous à m'apprendre par quel haſard il a pu échapper de ſes mains pour égorger ſon fils, & pour tracer enſuite les caracteres que j'ai lus ſur le marbre de votre ſallon.

Le Druide, pénétré de ſon aſ-

fliction, ne pouvant plus se contraindre, & sentant de plus le besoin qu'il pouvoit avoir de la Magicienne, se jeta alors à ses genoux, & en les arrosant de ses larmes, il lui conta naturellement l'état présent des choses.

Quoi! s'écria la mere aux Gaînes, le Prince de Noisy a disparu dans la fontaine? Le berceau d'Alie, en paroissant au-dessus de l'eau, a été enlevé par Merlin? car n'en doutez point, c'est lui-même qui vous a fait le vol, & de plus votre fille est perdue. Que de malheurs! ajouta-t-elle: la perte d'Alie qui vous est le plus sensible de tous, me fait trembler pour vous, puisque vous ne la trouverez qu'en retrouvant son berceau; & comment l'espérer, votre plus cruel ennemi en étant possesseur; & cet ennemi est Merlin, qui, malgré mes soins & mes précautions,

m'enleva mon couteau. En disant ces mots, quelques larmes échapperent à la Magicienne, & d'un ton pénétré de douleur, elle répéta ces vers que le couteau lui avoit tracés dans la forêt.

Jeune Beauté, gardez moi bien,
Et je vous garderai de même.

C'est ce que tu me recommandois, continua-t-elle, précieux trésor que j'ai tant appréhendé de perdre, & dont j'ai regretté la perte avec des remords si cuisans, & qui ne finiront jamais. Hélas! que pouvois-je faire de plus pour te conserver? Que ne me gardois-tu de même selon ta promesse, quand le charriot enchanté vint se présenter à mes yeux, dans les déserts de l'Apennin?

Le Druïde, à ce redoublement de douleur que témoigna la Mere

aux Gaînes, crut ne pouvoir mieux prendre ſon tems, pour lui apprendre que ce couteau ſi précieux & ſi regretté, étoit en ſa puiſſance, en lui offrant de le lui remettre entre les mains. Elle fut ſi tranſportée de raviſſement à cette nouvelle, qu'elle penſa s'en évanouir. Le Druïde la conduiſit à la Statue de Cléopâtre, oubliant qu'il n'avoit plus cette bague qui pouvoit ſeule la faire ouvrir. Il reſta donc tout court vis-à-vis de la Statue & de la Magicienne, à qui il avoua, qu'en perdant ſa fille, il avoit auſſi perdu ſon Taliſman qu'elle avoit au doigt; il lui apprit que cette bague étoit la ſeule clef qui pouvoit ouvrir la ſtatue qui renfermoit ſon couteau. La Magicienne, déſeſpérée, réſolut de mettre toute ſa ſcience en uſage pour triompher des obſtacles qui s'oppoſoient à ſon bonheur.

Elle dit au Druïde d'ordonner à Poinçon d'aller ſous toutes ſortes de formes chercher Alie, tandis qu'elle s'occuperoit du ſoin de faire retrouver le berceau.

Revenons donc à la belle Alie, que nous avons laiſſée ſe jetant à corps perdu entre les bras du Géant; cette ſituation m'auroit donné de l'inquiétude pour toute autre qu'Alie: mais grande étoit la vertu des Taliſmans antiques, & plus grande encore la foi de ceux qui y croient. La charmante Alie, qui penſoit courir après l'ombre de ſon cher amant, s'étoit attendue à n'embraſſer que l'air: mais quelle fut ſa ſurpriſe de ſe trouver entre les bras d'un corps ſolide & raiſonnablement épais! ſa frayeur lui rendit d'abord toute ſa raiſon. Alors voyant avec horreur le danger où elle venoit de ſe jeter elle-même, elle fit-

mille cris & mille efforts pour se débarrasser du Géant, qui, loin de lâcher sa proie, la porta dans son quartier, sans qu'elle eût seulement touché du pied à terre. Quel effroi s'empara de son âme, quand elle se vit renfermée, & qu'elle vint à songer que dans un même jour elle avoit poignardé l'objet de toute sa tendresse, & qu'elle se trouvoit au pouvoir d'un monstre qu'elle détestoit. Le Géant lui demanda pourquoi elle avoit tant fait de cris en nommant le Prince de Noisy; elle lui dit que c'étoit pour l'avoir tué de sa propre main: le Géant voulut l'embrasser pour la remercier : mais s'étant défendue de cette marque de sa reconnoissance, il lui demanda ce qu'étoit devenu son Bélier. Il est mort, lui repliqua-t-elle; c'est moi qui l'ai assassiné. Malheureux Prince de Noisy ! s'écria-t-elle, c'est moi

qui ſous la.... Le Moulineau, transporté de fureur, ſans donner à Alie le tems d'achever, & ſans conſulter ſon amour pour elle, lui donna un ſoufflet qui la renverſa à ſes pieds, & fut tenté de lui couper la tête, pour venger le meurtre qu'elle venoit d'avouer. Elle fut ravie d'être battue, tant elle craignoit un meilleur traitement. Malheureuſe, lui dit le Géant, en la relevant rudement, vois ce que te coûte ta perfidie! Sans l'aveu que tu viens de me faire, je t'aurois, dès cette nuit, reçue tout botté dans mon lit: mais ne crois pas échapper à ma vengeance, s'il eſt vrai que tu aies tué mon Bélier; je vais t'enfermer dans ſa chambre, & enſuite je m'informerai de la vérité. Tremble ſi mon favori n'eſt plus: ton pere ſera ma premiere victime, & quand je ſerai las de t'avoir fait

servir à mes amusemens, je t'enterrerai toute vive.

Après avoir prononcé cette effroyable sentence, le Géant renferma Alie dans la petite cabanne de défunt le Bélier, où il lui donna le tems de faire des réflexions, tandis qu'il ronfla jusques au jour. Dès qu'il parut, le cruel Moulineau se mit en campagne, & la malheureuse Alie, qui ne craignoit rien tant que l'exécution de l'Arrêt prononcé contre elle, songeoit par quel genre de mort elle pourroit prévenir ce malheur. Comme elle regardoit de tous côtés, elle vit le nom d'Alie gravé par-tout sur les murailles; elle ne douta point que ce ne fût de la façon du fidele & délicat Bélier, & ce fut pour elle un nouvel accroissement à sa douleur, qui fut interrompue à la vue de ce Livre qu'elle avoit jeté de la fenêtre du Druï-

de au Prince de Noisy pour le ramasser. Elle s'appuya de la main contre la porte de la cabanne; dès que la bague l'eut touchée, cette porte s'ouvrit: vous croyez bien que l'étonnement d'Alie fit place à l'empressement qu'elle eut de saisir une si heureuse occasion de se sauver tenant son Livre: mais elle se garda bien de tourner ses pas vers le jardin de son pere, où elle savoit que le Géant étoit allé: ce fut donc pour éviter sa rencontre, qu'elle prit un assez grand détour; & après avoir marché assez long-tems, elle apperçut un bois où elle se jeta pour y attendre la nuit. Ce bois faisoit une partie de la forêt de Noisy. Dès qu'elle y fut assez avancée pour s'y croire en sûreté, elle se laissa tomber au pied du premier arbre, accablée de douleur, d'épouvante & de lassitude: elle se

seroit donné moins de tourment, si elle avoit pu s'imaginer ce qui se passoit ailleurs.

Le petit Poinçon, ayant pris exactement la forme du bélier, étoit sorti de chez le Druïde environ en même tems que le Géant sortoit de sa demeure : ils ne manquerent pas de se rencontrer, & d'aussi loin que le Seigneur Moulineau apperçut son cher favori, il se repentit du mauvais traitement qu'il avoit fait à la belle Alie : il courut à lui plein de joie, ne doutant pas qu'il ne le vînt chercher pour le mettre en possession du reste des trésors de son ennemi : mais il fut fort surpris de voir que son favori le Bélier, au-lieu de l'attendre, fuyoit d'un autre côté : il eut beau l'appeler & le menacer en courant après, le Bélier fuyoit toujours. Cette fuite de l'un & cette poursuite de l'autre, par le

terrein le plus difficile que le petit Poinçon pouvoit trouver, dura ſi long-tems, que le Géant ſe rendit, & après un vaſte détour, ſe voyant aſſez près de ſon quartier, il réſolut d'aller prendre ſon grand cheval, pour avoir raiſon du déſerteur qu'il avoit ſi long-tems & ſi inutilement pourſuivi.

Dès que le Géant eut lâché priſe, le Bélier partit à toutes jambes, & après avoir parcouru tous les lieux à la ronde ſans rien trouver, il parvint, avant le coucher du Soleil, à cet endroit de la forêt de Noiſy, que la pauvre Alie avoit pris pour ſa retraite : il la trouva dans le moment que défaiſant de la plus belle jambe du monde, la plus belle jarretiere de l'univers, elle alloit étrangler au premier arbre la créature la plus charmante & la plus déſolée qui

fut jamais. La préſence du Bélier prévint le funeſte effet de ſon déſeſpoir. Rien ne peut exprimer ſon étonnement & ſa joie à cette vue. Eſt-ce toi? s'écria-t-elle, en l'embraſſant, eſt ce toi, mon cher Prince? Eſt-ce toi que je revois ſous cette figure odieuſe qui m'a ſi cruellement abuſée? Le petit Poinçon pleuroit; tandis qu'elle lui tâtoit le côté, pour chercher la bleſſure qu'elle lui avoit faite; il balançoit à ſe découvrir, s'affligeant de lui ôter la joie que lui cauſoit cette illuſion : mais il fallut pourtant reprendre ſa véritable forme, & voyant l'affliction que la tendre Alie en eut, il la conjura de ſe calmer, en lui diſant qu'elle devoit beaucoup eſpérer du ſécours que lui promettoit la Mere aux Gaînes, dont il lui apprit l'arrivée. Alie, ſe laiſſant aller aux diſcours flatteurs de Poinçon, prit le

parti de le suivre pour se rendre chez son pere.

Pendant qu'ils marchoient, l'aimable Poinçon, qui s'étoit chargé du Livre pour en débarrasser Alie, lui dit : ma belle maitresse, si vous saviez la joie que vous allez causer au Druïde mon Seigneur, en lui rapportant ce Livre, vous en sentiriez moins de douleur : il est rempli des plus beaux secrets de la nature, & des plus jolies histoires du monde ; je vais, pour vous faire trouver le chemin moins ennuyeux, & pour distraire votre affliction vous en conter une ; car mon maître me laissoit lire quelquefois pour lui : il ne s'est jamais amusé à lire les contes dont il est rempli.

Il y avoit autrefois un Druïde en basse Bretagne, qui s'appeloit Gaspard le savant : il l'étoit à tel point, qu'il avoit fait un gros Li-

vre, où toute la ſcience du monde étoit renfermée : il avoit auſſi inventé un langage nouveau, composé de fleurs, de plantes, de planètes, & je ne ſais combien d'autres choſes. Or ce Gaſpard le ſavant avoit un fils ſi beau qu'il devint amoureux de lui-même : il n'avoit point de plus grand plaiſir que celui de paſſer les journées entieres à ſe mirer dans l'eau ; ce fut pour cela que ſon pere l'appela Narciſſe : cependant il étoit ſi affligé de la folie de ſon fils, qu'il le fit venir un jour dans ſon laboratoire, & après l'avoir bien grondé de ſon impertinente coquetterie : mon fils, lui dit-il, tu ne ferois jamais bon à rien, ſi je te gardois auprès de moi : c'eſt pourquoi je vais te donner une commiſſion qui te fera voir le monde : mais c'eſt à condition que tu ne te verras jamais toi-

même : car ſi jamais tu te regardes dans l'eau, tu deviendras ſi effroyable, que tu auras horreur de ta figure ; & ſi ce malheur arrive, il n'y aura que celle qui pourra lire & entendre ce qui eſt écrit dans mon livre, qui pourra te rendre cette beauté qui t'a tourné la tête, & que tu mépriſeras alors pour en aimer une autre. De plus, en reprenant ta premiere beauté, toute ma ſcience te ſera communiquée, ainſi qu'a celle entre les mains de qui doit tomber mon Livre, ſi elle peut comprendre un langage inventé par moi ſeul. Ecoute ce que je vais te dire. Il y a dans le monde une forêt, & dans cette forêt, il y a un arbre difficile à trouver, & dans cet arbre il y a une gaîne d'or, & d'un or qui ne ſe fondra point, comme fera tout autre or, en touchant le couteau que je vais te donner : c'eſt cette

gaîne

gaîne qu'il faut que tu cherches, que tu trouves, & que tu me rapportes. A ces mots, il lui donna le couteau, l'embrassa tendrement, & le fit partir : mais il ne l'eut pas plutôt perdu de vue, qu'il se repentit de l'avoir éloigné de lui, & agité des craintes que lui donnoient les périls qui menaçoient un fils chéri, il mourut peu de tems après le départ de Narcisse.

Narcisse, pour obéir aux ordres de son pere, parcouroit tous les bois, & visitoit, mais inutilement, tous les arbres de ces bois pour trouver une gaîne à son couteau. L'histoire dit, qu'il fut bien trois ans à faire vingt lieues, tant il s'amusoit à parcourir toutes les forêts qui se trouvoient sur son chemin. Au bout de ces trois années, il parvint à la Cour du Prince

Koraliosmadée, qui régnoit pour lors en Bretagne : mais comme ce n'étoit pas dans les Cours des Princes qu'il devoit trouver cette gaîne qu'il cherchoit, il n'en approcha qu'autant qu'il le falloit pour visiter les bois qui en étoient les plus proches ; il en vit un fort agréable, presque entouré d'une riviere, dont l'onde étoit plus claire que le crystal, il falloit la passer pour aller dans la forêt : mais en la traversant, la curiosité de voir si les fatigues de ses voyages n'avoient rien diminué de sa beauté, l'emporta sur toutes les menaces de son père, & il se pencha vers la surface de l'eau. Quelle fut sa surprise, lorsqu'au lieu d'y voir le visage du beau Narcisse, il y vit celui d'un gros Hibou : le cri d'horreur qu'il en fit l'effraya bien plus, puisque ce fut

celui d'un vrai Hibou, & avant qu'il en pût faire un second, il le devint depuis les pieds jusqu'à la tête. Son jugement lui resta cependant : mais il en avoit si peu, que ce n'étoit pas la peine de le lui ôter. Il perdit la vue dans ce moment, & pensa s'en désespérer, il la recouvra dès que la nuit fut venue, & se réfugia dans le bois. Le malheureux Narcisse y menoit une triste vie, se cachant tout le jour dans le creux d'un arbre, & passant les nuits à se nourrir de quelques souris, & à chercher la gaine du couteau qu'il avoit toujours soigneusement gardé. Il chercha tant, qu'il remarqua l'arbre par l'éclat dont brilloit au milieu des ténèbres cette merveilleuse gaîne : mais il ne put jamais parvenir à la tirer de l'arbre, ni à y mettre son couteau;

il paſſoit une partie des nuits à ſe tourmenter pour venir à bout de l'un ou de l'autre : mais tout ce qu'il put faire, fut de cacher ſon couteau dans le même arbre tout auprès de la gaîne. Enfin je ne me ſouviens plus par quel haſard une certaine Princeſſe le tira d'un grand embarras : cette Princeſſe étoit ſi belle, qu'il en devint amoureux ; elle ſe promenoit ſouvent dans ce bois : mais il avoit le malheur de ne la voir que lorſqu'elle y reſtoit juſques à la nuit. Ce fut pendant une de ces nuits, que s'étant endormie auprès de l'arbre où étoit le Hibou, qui contemploit ſa beauté, un ſauvage la réveilla par quelque inſulte : l'amoureux Hibou eut recours à ſon couteau, & la ſauva je ne ſais plus comment : mais en la ſauvant il perdit ſon

couteau, & cette beauté l'emporta. La perte de ce trésor auroit désespéré le Hibou, s'il n'étoit resté entre les plus belles mains de l'Univers. Cette charmante Princesse en eut bien-tôt connu toutes les vertus; étant un jour restée jusques à la nuit dans ce bois, elle mit la pointe de son couteau sur une pierre unie, le fidèle Hibou s'étoit mis auprès d'elle sans qu'elle s'en fût apperçue: le couteau écrivit tout seul, comme il avoit coutume de faire; & voici ce qu'il écrivit:

Belle Princesse au beau couteau,
Plumez, plumez-en l'oiseau.

A peine cette charmante Princesse avoit-elle été en possession du couteau, qu'elle avoit juré de suivre en tout ce qu'il lui tra-

ceroit de faire ; voulant obéir aux ordres qu'elle en recevoit dans ce moment, elle tourna la tête pour chercher le Hibou ; sa joie fut extrême de le voir à ses côtés, elle le saisit d'abord, & se mit à le plumer avec son couteau, non sans quelque remords de lui faire un si mauvais traitement, après le service qu'elle en avoit reçu. A mesure qu'elle le plumoit, le beau Narcisse reprenoit sa premiere figure. La Princesse ne fut point effrayée de ce prodige, & l'histoire dit, que, quoiqu'il restât nû en lui ôtant ses plumes, elle ne lui en laissa pas une seule : il se sentit tout d'un coup rempli de toute la science du feu Gaspard le Savant son pere ; c'est pourquoi demandant permission à la Princesse de se rendre invisible, il lui promit de se rendre le len-

demain sous un berceau, dans un des jardins du Prince son pere. Ce fut là qu'elle fut enchantée de cette beauté dont il ne faisoit plus de cas; ce fut sous ce berceau heureux, secret témoin de leur bonheur, qu'ils se marierent & qu'ils se communiquerent leurs sciences & tous leurs secrets. Il lui donna celui de ne jamais paroître vieille, & de ne jamais mourir; il la fit jurer ensuite de ne se jamais défaire de son couteau, à la possession duquel leur bonheur commun étoit attaché & de ne jamais parler ni de son aventure, ni de leur union. Ils menerent long tems la vie la plus heureuse du monde, sans qu'on s'en apperçût, par le secret que l'heureux Narcisse avoit de se rendre invisible. Il l'avertit qu'il étoit inutile de se tourmenter pour tirer la gaîne

d'or de l'arbre où elle étoit, puisque ce miracle étoit réservé à un autre ; que cependant la possession de ce couteau ne pouvoit être assurée que par celle de la gaîne. Je ne sais plus pour quelle raison ils quitterent leur pays : mais après avoir voyagé par tout le monde, Narcisse toujours invisible, & la Princesse toujours aussi belle, qu'il lui plaisoit de l'être ; ils s'établirent quelque part auprès d'une montagne. Se promenant un jour, la Princesse vit descendre du haut de cette montagne, un charriot lumineux ; de ce charriot sortit un Enchanteur qui lui fit voir la gaîne de son couteau, & qui, se mettant à genoux devant elle, lui dit, qu'il l'avoit long-tems cherchée pour lui donner ce trésor, inutile dans toutes autres mains que dans les siennes. Il ajouta

qu'il n'y avoit que lui qui pût y mettre le couteau ; la Princesse fut si charmée en recevant la gaîne d'or, que, sans songer au risque qu'elle pouvoit courir, elle donna son cher couteau pour l'y placer : mais l'Enchanteur ne l'eut pas plutôt entre les mains qu'il disparut.

Je vous ennuierois, ma belle Maitresse, si je vous disois le déseſpoir où tomba l'étonnée Princesse, de se voir dans les mains l'inutile gaîne du couteau qu'elle venoit de perdre. Mais que devint-elle, & quelle fut sa douleur, lorsque, revenant pour conter son aventure à son cher Narcisse, elle ne le trouva plus ? Elle passa des tems infinis à le chercher par toute la terre, sans en avoir des nouvelles, non plus que de son couteau : car ce n'est qu'en le retrouvant qu'elle

doit revoir son cher époux: elle revint au même pays où elle avoit perdu tout ce qu'elle avoit de plus précieux ; c'est dans ces lieux que le désespoir ayant aigri la bonté de son naturel, elle se mit à faire tous les maux les plus affreux à deux amans, dont je vous conterai l'histoire, quand la fin de vos malheurs vous aura rendu l'esprit plus disposé à l'écouter.

Le petit Poinçon, en finissant son récit, s'apperçut qu'il s'étoit égaré dans la forêt : mais, quelque chemin qu'il pût prendre pour retrouver celui des Jardins du Druïde, jamais il n'en put venir à bout : il fallut céder à la puissance invisible qui le conduisit, avec la belle Alie, jusques au milieu du Palais de Noisy.

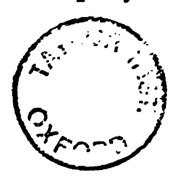
Ils y arriverent dans le tems que l'Enchanteur Merlin ordonnoit l'appareil des derniers devoirs qu'il vouloit rendre à ce fils bien aimé; tout y étoit rempli de gémissemens : le corps du beau Prince par une communication souterraine étoit passé de la fontaine du berceau, dans celle qui faisoit le principal ornement des jardins du Palais de Noisy; ce beau corps étoit étendu sur un amas de fleurs auprès du bucher qu'on avoit élevé pour le brûler ; & le berceau verd, orné de guirlandes de ces mêmes fleurs, étoit à ses pieds. Ce spectacle mit la tendre Alie hors d'elle-même, elle cacha pourtant son désespoir au petit Poinçon, pour qu'il ne l'empêchât pas de se jeter, comme elle le méditoit, au milieu des flammes qui de-

voient dévorer le corps de son Amant. Poinçon, qui s'étoit vu entraîner malgré lui dans un autre lieu que celui qu'il cherchoit, s'étoit caché derriere une palissade avec Alie, ne pouvant obtenir d'elle de fuir ce triste & cruel spectacle. Tout étant prêt pour la cérémonie, l'inconsolable Merlin fit placer le corps du Prince au haut du bûcher, environné de gommes & de parfums les plus délicieux de l'Arabie; il fit mettre le berceau verd à ses piés, & haussant un flambeau qu'il tenoit, il leva les yeux au Ciel, en disant : inhumaine Alie, Beauté funeste à mon repos, & encore plus funeste au plus fidèle des Amans, viens assouvir ta cruauté, par le plaisir de voir consumer la victime que tu as immolée à ta rage! Mais tremble,

frémis des horreurs qui t'environneront par-tout, lorſque ton berceau ſera réduit en cendres. En achevant ces mots, il alloit mettre le feu au bucher, & la malheureuſe Alie partoit déjà pour s'y précipiter, quand des cris qu'on entendit en l'air firent lever les yeux à tout le monde. Merlin s'arrêta, & quelques momens après il vit deſcendre la Mere aux gaînes dans ſon char avec le Druïde. Ah! ma belle maitreſſe; s'écria Poinçon, courons au-devant de la Mere aux gaînes; la voilà qui vient ſans doute à votre ſecours avec Monſeigneur le Druïde votre Pere. Dès que la Magicienne fut deſcendue de ſon char, elle ôta la bague du doigt d'Alie pour la donner au petit Poinçon, avec ordre d'aller chercher en toute diligence le couteau enchanté,

ſans oublier cet or précieux qui lui ſervoit de gaîne. Merlin, en voyant la Mere aux gaînes, ſentit de la joie & de la crainte; il ſavoit les juſtes reproches qu'il méritoit d'elle, & il ſavoit ce qu'elle pouvoit en ſa faveur. Tandis que la Magicienne faiſoit quelques plaintes à Merlin, & que Merlin lui faiſoit beaucoup d'excuſes, en la ſuppliant de faire céder la vengeance à la généroſité, on vit arriver le petit Poinçon tout rayonnant de lumiere par l'éclat de l'or & du couteau qu'il portoit. La Mere aux gaînes treſſaillit, & penſa s'évanouir de joie à cette vue. Elle le reçut des mains du Druïde; alors élevant ſa voix: que l'on deſcende le Prince du bucher, dit-elle: il n'a point encore vu les ſombres bords de

l'Achéron : ce couteau ne fut jamais fatal qu'aux criminels & aux ſcélérats. Mais pourquoi allonger ce récit par des circonſtances ennuyeuſes au dénouement de l'hiſtoire ? toutes les perſonnes intéreſſées à cette aventure avoient leur compte ; la Mere aux gaînes ſon couteau, le Druïde ſon livre, & Alie ſon berceau. Notre Héros, qui n'étoit que dangereuſement bleſſé, ſe trouvoit entre les mains de trois perſonnes dont l'art étoit capable de reſſuſciter tous les Héros morts depuis le Grand Cyrus ; & ces trois perſonnes, uniſſant leur pouvoir en faveur du beau Prince de Noiſy, il eſt aiſé de penſer qu'il fut rendu à la belle Alie avec plus de charmes, plus d'agrémens & plus de tendreſſe que jamais. La



naissante Aurore éclaira cette espèce de résurrection, & le Soleil, qui s'étoit couché la nuit précédente sur des lieux remplis de deuil & d'affliction, les vit à son retour remplis de la joie la plus vive.

Ce fut au milieu de cette joie, que le Géant Moulineau, monté sur son cheval énorme, sonna trois fois du cor à la porte du château, pour demander sa prisonniere & son Bélier, ou pour défier au combat tous les habitans du château, au cas qu'on le refusât. L'Amant d'Alie, qui vouloit se signaler à ses yeux, accepta le défi, & lui fit dire, que le Prince de Noisy nouvellement arrivé d'un long voyage, lui donnoit un rendez-vous à trois jours de-là, sur le pont élevé par son Bélier,

pour y vuider leur querelle, & s'y disputer la gloire d'être à la charmante Alie.

Cette charmante Alie, dans les transports que lui causoit ce changement inopiné dans sa fortune, sentoit mille fois plus d'amour pour le Prince de Noisy, sous sa figure naturelle, qu'elle n'avoit senti de haine pour lui sous celle de Bélier. Ce fut à lui, comme le Prince le plus spirituel & le plus galant de son tems, à trouver des expressions dignes de lui en marquer sa reconnoissance, & capables de lui faire oublier ses malheurs passés. Alie, aussi curieuse que tendre, voulut savoir de son Amant, comment il étoit devenu Bélier: le Prince lui dit que s'étant laissé aller à ses rêveries la nuit qu'elle lui avoit jeté le livre, elles l'avoient insensible-

ment conduit jusques au bord de la Seine ; que, le jour commençant à paroître, il avoit eu la curiosité de l'ouvrir ; qu'il n'y avoit trouvé que les signes du Zodiaque ; que s'étant appliqué à considérer celui du Bélier, il n'avoit pû s'empêcher de lire ce qui étoit dessous ; qu'à la troisième lecture de ces paroles mystérieuses, il s'étoit vu tout d'un coup transformé en Bélier : il est inutile, poursuivit-il, de vous parler de mon étonnement, & de mon désespoir : j'étois encore dans le premier mouvement de l'un & de l'autre, quand le Géant arriva, dont la meute m'auroit étranglé, s'il n'eût par hasard trouvé quelque chose à ma figure qui lui plut. Je n'ai point quitté son service depuis ma métamorphose. Cependant ce livre, dont je déchiffrois tous

les jours quelque chose mal-gré son obscurité, me faisoit espérer que je pourrois, par son secours, reprendre ma premiere figure : c'est par son moyen que j'ai su en un instant élever le pont; par son secours j'avois repris l'usage de la parole; par son secours encore je me rendis invisible le jour que je répondis aux regrets de la belle Alie, & c'est enfin par lui que j'avois su que l'or liquide dont le Druïde étoit en possession, me délivreroit de mon enchantement, aussi-tôt qu'on m'en auroit touché. Voilà, belle Alie, continua le Prince, ce qui me détermina à aller chez le Druïde votre pere, où je ne comptois pas vous présenter une victime : aussi fus-je si consterné des marques d'indignation que vous me donnâtes avant de me

frapper du couteau, que j'en reçus le coup avec assez d'indifférence.

La fin de ce récit renouvela les regrets & les douleurs d'Alie : mais la présence de son cher Prince l'eut bien-tôt consolée, sur-tout quand elle entendit Merlin & le Druïde convenir ensemble, qu'elle seroit unie au Prince de Noisy dans trois jours.

Ce jour heureux étoit aussi celui qu'on avoit marqué pour le combat, & malgré les alarmes de la belle Alie, qui ne comprenoit pas trop comment un homme bien amoureux pouvoit se battre le jour même qu'il devoit posséder ce qu'il aimoit, malgré, dis-je, toutes ses inquiétudes, le beau Prince de Noisy tint sa parole.

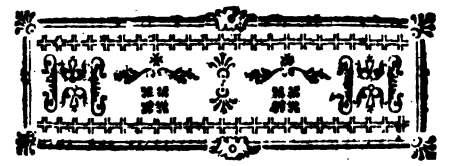
Vous ne doutez pas, Mademoiselle, que ce combat ne finît, comme finissent toujours les combats des Géants avec les Héros. Le Seigneur Moulineau fut renversé à la premiere course, & culbutant de l'endroit le plus haut du pont jusqu'au fond du fossé, il se cassa le cou, sans être regretté des spectateurs. Jamais noces ne furent célébrées avec tant de magnificence, & jamais mariés ne furent si contens.

Voilà ce que le savant M.... a pu découvrir de ces aventures; & voici ce qu'il ajoûte sur le jugement du nom dont vous avez souhaité dêtre informée.

Ce lieu qui s'appeloit autrefois pont d'Alie
Dans l'antique tradition,
De Moulineau prenant le nom,
Voyoit sa gloire ensevelie

Avec le Géant son Patron ;
Et quoi qu'elle soit rétablie
Dans l'agrément du premier son,
Un reste de corruption
Le fait appeler Potalie.

FIN.



ŒUVRES MÊLÉES, EN PROSE ET EN VERS.

POÉSIES.

SUR LA NAISSANCE DE MONSEIGNEUR LE DUC DE BRETAGNE.

Chantez, Déesse de Sicile,
Chantez, ou prêtez-nous la voix
Que vous prêtâtes autrefois
A votre favori Virgile,

Lorsqu'il chanta si haut la naissance
inutile,
Les destins merveilleux & les futurs
exploits
Que devoit faire pour sa Ville
(Sur la foi de quelque Sybile)
Un guerrier qui mourut au bout de
quelques mois.



De Citoyen Romain l'orgueilleux
caractere
Des Ancêtres de Pollion,
Ni la dignité Consulaire
Dont étoit revêtu son pere,
Ne valoient pas telle Chanson;
Elle étoit digne du grand nom
D'un fils de France, ou de sa Mere:
Et de l'avoir pris sur le ton
Que Virgile avoit fait pour un en-
fant vulgaire,
C'étoit se moquer d'Apollon.

Venez

Venez donc, Filles immortelles,
Venez m'enseigner le secret
Dont les Voitures, les Chapelle,
Les Rousseaux, & les Fontenelle
Ont paré leurs écrits d'un tour noble, & parfait.
Mais non, vous n'êtes pas mon fait,
Muses, vous n'êtes plus nouvelles,
Et je sais à quel point l'on hait
Toutes les antiques Pucelles,
Et leurs modernes bagatelles;
On ne les souffre qu'à regret.



Que la Déesse qui préside
Au retour des naissantes fleurs
Orne nos Vers de ces couleurs
Où le bon sens toujours réside;
Que, loin des lieux communs & des vieilles fadeurs
Dont, par un encens insipide,
On donne aux Héros des vapeurs,

Ce ſoit le fils d'Adélaïde
Qui nous inſpire, qui nous guide;
Et regne dans nos chants, comme elle
ſur nos cœurs.



Trèſor dont la voûte azurée
A daigné nous faire un préſent,
Illuſtre & prècieux enfant,
Pour qui Lucine intéreſſée
Favoriſe l'heureux moment
D'une naiſſance deſirée;
Et par ce grand évenement
Ajoûte un nouvel ornement
A l'éclat d'une race en tous lieux ré-
vérée;
Puiſſent les ſœurs pour vous filer ſi
lentement,
Que de la trame meſurée
A tous les mortels en naiſſant,
Votre part ſoit ici d'éternelle durée!
Trop de grandeurs a cette Cour
A qui vous devez la lumiere,

Pour n'y pas faire un long séjour :
Vous y devez régner un jour,
Et vous la verrez toute entière
Tantôt suivre vos pas dans la noble carriere
Où tous vos grands ayeux ont brillé tour-à tour :
Tantôt trouver en vous la grâce singuliere
Et tous les traits du Dieu d'Amour,
Dont votre Mere est héritiere.

✠

Jadis Carrousels & Tournois,
Festins pompeux, superbe danse,
Auroient célébré la naissance
D'un petit fils de tant de Rois :
Mais aujourd'hui que la prudence,
Plus nécessaire qu'autrefois
Met des bornes à la dèpense
Et regle la magnificence ;
Eleves d'Apollon, qui suivez d'autres loix :

Au moins que les accens de vos ſavan-
tes voix
Ne reſtent pas dans le ſilence.



Que, depuis le climat des Lys
Juſques aux profonds Antipodes ;
L'air & la terre ſoient remplis
De Chants, & de nouvelles Odes.
Dans le pays des Epiſodes,
Sans équipages, ſans habits,
On ſe diſtingue à juſte prix ;
Et les neuf Sœurs ſont ſi commodes
Que la dépenſe des Ecrits
N'eſt pas la plus chere des modes
Que l'on pourroit ſuivre à Paris.



Du Parnaſſe, qui veut, s'empare ;
A tout venant il eſt ouvert,
Et Phœbus n'eſt plus à couvert
De cette invaſion barbare ;
Deſſous le laurier toujours verd,

Dont son auguste front se pare,
De son nom chaque Auteur se sert;
Mais sur le Mont sacré le sens commun
est rare;
Et, par un changement bizarre,
En fait d'esprit, c'est un désert.

✠

Partout nouvelles Comédies,
Opéras pleins de rapsodies,
Etalent leur frivole orgueil;
Et chaque jour des Parodies,
Sous le titre de Tragédies,
Fatiguent tout Paris d'un misérable
deuil,
Et par malheur sont applaudies,
Depuis que Despréaux est habitant
d'Auteuil,
Et que les Parques ennemies
Au célebre Racine ont ouvert le cer-
cueil.
Vous, notre nouvelle espérance;
Vous dont les destins sont rendus

Aux souhaits ardens de la France,
Pour les premiers qu'elle a perdus,
Prince, réformant les abus
Qui lassent notre patience,
Quand vous aurez en main la suprême puissance,
De ces Poëtes prétendus
Pour nous venger de l'insolence,
Que leurs fatras soient défendus ;
Et qu'au péril de la potence,
Relegués dans leur ignorance,
Leurs confreres ne riment plus.

POUR

Mademoiselle SCHELTON,

Le jour de sa Fête.

BELLE Infante, fier est l'empire
Que sur les cœurs vous exercez :
Quant à moi, vous m'embarrassez,
En m'ordonnant de vous écrire ;

De Bouquets mes Vers sont lassés,
Et, quoique pour vous empressés,
Ils ne pourroient jamais produire
Que quelques lieux communs glacés,
Qui n'ont garde de vous suffire.
De dire que vous effacez
Tout ce que l'Univers admire ;
Ou jurer que vous surpassez
Tout ce qu'ici jadis ma lyre
Loua dans ses accords passés :
Pour une autre, il est vrai, ce seroit beaucoup dire :
Mais pour vous, ce n'est pas assez.

✠

A quoi me sert cette Préface ?
Il faut enfin vous obéir.
Chantez pour moi, Dieu du Parnasse :
Que dans vos Vers Schelton ait place
C'est le plus beau sujet que vous puissiez choisir.

Quoi! vous faites la ſourde oreille!
Et, loin de vous charger de ce ſoin glorieux,
Votre Divinité ſommeille!
Allez vous cacher dans les Cieux;
Et vous, charmant Dieu de la treille,
Pour cette brillante merveille
Inſpirez-moi des chants tendres & gracieux.

BOUQUET

POUR

MADAME LA PRINCESSE D'ANGLETERRE.

Je me promenois dans la Forêt, au milieu de l'oiſiveté, de l'indolence & de l'ennui; c'eſt-à-dire, en fort mauvaiſe compa-

gnie, lorſque je fus frappé par l'éclat d'une figure ſi brillante & ſi lumineuſe, que je crus d'abord que la Déeſſe In-nubibus étoit de retour ; cependant c'étoit toute autre choſe.

Sa face étoit environnée
De rayons foibles & légers ;
Et par ces lauriers toujours verds
Dont ſa tête étoit couronnée,
Je reconnus le Dieu des Vers.

Il s'étoit aſſis au pié d'un chêne, & ayant mis bas ſes petits rayons qui commençoient à m'éblouir, je pris la liberté de lui demander qui menoit ſon Charriot pendant qu'il nous faiſoit l'honneur de ſe venir rafraichir dans notre ſolitude ? A cette queſtion il ſe mit à rire, & me dit :

Il eſt vrai qu'une auſtere loi
Doit rendre ma courſe éternelle
Sur tout l'Univers que je voi ;
Mais j'ai chargé de cet emploi
Les yeux de certaine Mortelle
Qui brillent cent fois plus que moi.

Qu'en dites vous?....J'endis,lui répondis-je, que je connois d'aſſez beaux yeux : mais je n'en connois point d'aſſez hardis pour aller là-haut éclairer le Monde à votre place.

Je connois certains yeux qui, même dans l'hiver,
Echaufferoient les gens à dix pas à la ronde ;
Mais d'aller, comme vous, & par terre & par mer,
Du haut du Firmament éclairer tout le monde,
Ce ſont de vrais contes en l'air.

Quoi qu'il en ſoit, ſi votre Immortalité a quelques ordres à me donner, elle n'à qu'à parler, ſon ſerviteur l'écoute. Ecoutez donc, répondit-il : tandis que vous écriviez des folies pour Forges, vous avez laiſſé paſſer une des Fêtes de la Princeſſe ſans lui donner le moindre ſigne de vie. Réparons cette faute, & tâchons de lui rendre demain, fête de ſaint-Louis, quelque hommage qui ſoit digne d'elle. C'eſt ce que vous auriez de la peine à faire vous-méme, lui dis-je : mais pour moi, comment voulez-vous qu'entre ci & demain matin ?.... Ne vous mettez pas en peine, me dit-il, je vous aiderai : en attendant, dites-moi un peu comme vous vous y prendrez ? Je prendrai, lui dis-je du papier bien blanc, & je mettrai tout au haut de la feuille, MADAME ; & tout au bas je

commencerai por VOTRE ALTESSE ROYALE, en grosses lettres. Bon, dit-il : voilà justement comme un Ambassadeur extraordinaire, après lui avoir fait trois révérences, commenceroit sa Harangue ! Il est bien question ici de ce profond respect dans les formes, cela seroit bon pour un Placet : mais lorsque vous prenez la liberté de lui adresser des Vers, voici, par exemple, comme il faudroit commencer.

Vrai chef-d'œuvre des Cieux, adorable Princesse,
Vous en qui le haut rang, les grâces, la jeunesse,
Et ces trésors naissans d'immortelles beautés,
Sont encore au-dessous des autres qualités ;

Vous que j'aime mieux voir en éclairant le Monde,
Que tout ce que revoit ma course vagabonde ;
Vous qui faites briller le sang de vos Ayeux,
Par l'éclat des vertus, par l'éclat de vos yeux,
Et rassemblez en vous l'auguste caractère
D'un Roi chéri des Cieux, & d'une illustre mere ;
Recevez aujourd'hui, dans nos plus doux concers,
L'hommage de nos vœux, & celui de nos Vers.

Doucement, s'il vous plaît, Seigneur Phœbus, lui dis-je, vous ne songez pas que c'est moi que vous voulez faire parler, & que vous parlez vous-même. Ce que vous dites là me paroît assez

beau, du moins ſuis-je aſſuré que tout en eſt vrai : cependant il ne me conviendroit pas de le prendre ſur ce ton, il n'appartient qu'à vos Muſes Thalie & Melpomene d'habiller la poéſie ſi magnifiquement. La Muſe que vous me prêtez quelquefois, n'eſt qu'une petite couturiere en fait d'ornemens, & ne ſait tout au plus faire que des manteaux & des jupons.

Elle eſt la très-humble ſervante
De ces nobles expreſſions
Que forme la lyre éclatante
De vos illuſtres Nourriſſons,
Dans nos Prés & dans nos Vallons.
Sur ſa Muſette humble & rempante,
Tandis qu'en gardant ſes moutons,
Quelque Berger ſoupire, & chante
Les yeux de ſa ruſtique Infante,
Ma Muſe auſſi fait des Chanſons

Pour quelque Iris des environs,
Dont il faut qu'Iris se contente.

Tout cela ne vous servira de rien, me dit-il : je veux absolument que vous ayez l'honneur d'envoyer un Bouquet à la Princesse d'Angleterre, & puisque vous renoncez aux grands Vers, employez ceux que vous savez faire, pour lui parler à-peu-près de cette maniere.

Sœur du Chevalier de Saint-George;
De ce Chevalier dont le nom
Est connu depuis le Japon
Jusqu'aux climats où l'or se forge;
Je viens de la part d'Apollon,
Qui me tient le pié sur la gorge,
Vous demander en Vers pardon
Des fatras que j'ai faits pour Forge;

Vous offrez aux yeux éblouis;
L'éclat de la naissante Aurore;

Mais pour ces trésors qui chez Flore
Sont à présent évanouis,
Nous les verrons renaître encore
Pour vous le jour de saint-Louis.
Ce ne seroit pas un miracle,
Princesse, pour votre beauté;
Mais de peur qu'Apollon, qui nous rend cet oracle,
Ne dise pas la vérité
Offrons à l'astre d'Angleterre.
Au lieu de fleurs, ces nouveaux Vers:
Offrons les vœux de l'Univers
Au plus digne objet de la Terre.

Mais nous reconnoissons ici,
Malgré Phœbus & son langage;
Combien ce triste voisinage,
Combien Saint-Germain & Poissy
Sont incapables de l'ouvrage.

O vous, nos Sœurs près de Passy (a);

(a) Les Religieuses de Chaillot.

Vous qui la révérez aussi,
Et qui la voyez davantage,
Rendez-lui pour nous un hommage
Où nous avons mal réussi.

SUR LE PORTRAIT
De Madame la Princesse D'ANGLETERRE.

MADRIGAL.

JE le dirai sans complaisance :
Arlo, pourquoi dissimuler ?
Les attraits que votre science
A nos regards vient d'étaler,
A ceux de la Princesse ont droit de s'égaler ;
Mais si l'art avoit la puissance
De faire aller la ressemblance
Aussi loin qu'elle peut aller,
Il faudroit exprimer ses grâces dans la danse,
Il faudroit la faire parler.

VERS IMITÉS D'UNE ODE D'HORACE.

Oui, dans le feu de ma jeunesse,
J'ai suivi l'Amour autrefois ;
Et si j'ai vû quelque tygresse
Farouche & rebelle à ses loix,
J'ai trouvé benigne Maitresse,
Qui daignoit écouter la voix
D'un Amant réduit aux abois,
D'un cœur accablé de tristesse ;
Et j'ai servi plus d'une fois
Sous les drapeaux d'une Déesse
Humaine jusqu'au bout des doigts ;
Enfin au pays de Tendresse,
Soit par constance ou par adresse,
J'ai fait quelques petitsexploits ;
Mais las de tout ce qu'il faut dire,
Plus las de ce qu'il faut écrire
Pour fléchir un cœur de rocher,
Du mien il est tems d'arracher
Celle qui cause mon martyre:

Hâtons-nous de le dégager ;
C'en est fait, ma tendresse expire.
Reine de l'amoureux Empire,
Je viens à ton Temple attacher
Tout ce que l'ingrate m'inspire,
Avec cette inutile lyre
Qui n'a jamais pu la toucher.
Hausse, Déesse de Cythere,
Mere d'Amour, hausse le bras;
Fais que cette Beauté sévere
N'échappe pas à ta colere;
Déesse, ne l'épargne pas;
Et puisque son cœur téméraire
Méprise & le fils & la mere,
Venge-toi de ses atentats
Sur ses indifférens appas;
Prends ton ascendant ordinaire;
Embrâse-la de tous tes feux,
Ou plutôt, pour me rendre heureux,
Fais que l'insensible Clarice,
N'éprouve point d'autre supplice,
Point de tourment plus rigoureux,
Que celui d'être un jour propice
A la constance de mes vœux.

POUR MADAME LA COMTESSE DE...

RONDEAU.

DANS un Rondeau, me dit le Dieu des Vers,
Peins la Beauté dont tu portes les fers ;
Du grand Voiture emprunte la maniere,
Et cherche ailleurs ces traits, cette lumiere,
Dont en rimant moi-même je me fers.
Pour copier ses agrémens divers,
Trace Venus sortant du sein des Mers,
Et mets enfin Clarice toute entiere
Dans un Rondeau.

Pere du jour, lui dis-je & des
Concerts,
Quand sur mon front j'aurois vos
lauriers verds,
Je ne pourrois fournir telle carriere;
Je tarirois plutôt votre riviere,
Dans un Rondeau.

AUTRE.

Sur le même sujet.

L'ASTRE du jour ne voit rien ici bas
Qui soit égal à ces divins appas,
A ces Beautés dont Flore est le modele:
C'est de Vénus la figure immortelle;
C'est son éclat, c'est sa bouche & ses
bras.
De l'admirer nos yeux ne sont point

Moins de trésors ont ces heureux climats
Que va dorer de sa clarté nouvelle l'Astre du jour.

Celle qui fit jadis tant de fracas,
Celle pour qui Pâris fit tant de pas,
La belle Hélène enfin étoit moins belle
Et n'avoit pas de son tems fait, comme elle,
Et ce que voit, & ce que ne voit pas l'Astre du jour

****

BOUQUET
A MADAME
LA COMTESSE DE...

Allez, trop heureuses jonquilles,
Nouvelles fleurs, que le hasard

Sauve des frimats, du brouillard,
Des hannetons & des chenilles ;
Quoique vous veniez un peu tard,
Pour être du Printems les filles,
Allez de vos jaunes guenilles
Offrir l'hommage de ma part ;
Allez, hâtez votre départ.
Dans la plus belle des familles
Vous verrez quatre Sœurs, sans art
Riches d'attraits, d'esprit gentilles,
Et qui n'ont point l'air campagnard,
Belles des piés jusqu'aux chevilles,
Plus sages que Nymphes de grilles,
Et qui n'ont point besoin de fard.
Là, tirant l'aînée à l'écart :
Vous lui direz : belle Clarice ;
De la Déesse du Printems
Nous avons quitté le service,
Pour vous offrir le sacrifice
De nos champêtres agrémens ;
Et pour rendre un petit office
Au plus fidele des Amans.

C'est peu pour vous qu'un tel hommage;
Mais, vous offrant ce que les fleurs
Ont de plus aimable en partage,
Avec le tribut de nos sœurs,
Dont il emprunte le langage,
Il vous consacre les ardeurs
Du plus constant de tous les cœurs.
Que peut il offrir davantage?



ÉPITRE

A MONSIEUR R....

ADRESSE.

A Gentil Clerc, qui se clame Roussel,
Ores chantant ez marches de Solure,
Où

Où de Cantons parpaillots n'ayant
cure ;
Prestres de Dieu baisent encor Missel,
De l'Evangile en parfinant lecture :
Illec, qui va, dans moult noble Ecri-
ture
(Digne trop plus de loz sempiternel)
Mettant planté de cet attique sel
Qu'en Virelays mettoit, par fois, Voi-
ture ;
A cil Roussel, ma Rithme, ainçois
qu'obscure,
Mande saluts dans ce chiétif carthel,

❖

Savoir me fit l'autre-hier, par Let-
tre expresse,
Nymphe pour qui brûlent comme
fagot,
Et Gens de Cour, & la Gent du Per-
messe,
Qu'aviez rithmé pour moi pauvre
marmot,

Et qu'il falloit y répondre sans cesse ;
Lors à Phœbus, en style humble & dévot
Me commandai, l'esprit en grand détresse :
Mais pour m'aider, Phœbus ne sonna mot,
Mot ne sonna de poétique espece.
Adonc, beau Sire, onc n'en ferai finesse ;
(Prez vous, n'est bon tourner autour du pot)
Cetui Quatrain, que plus bas vous adresse,
Oeuvre est, sans plus, du bon Messer Marot,
A vous affiert, mieux qu'Homerus de Grèce,
De besoigner de lime & de rabot,
Comme soulez, quand par trop grand rudesse
Maistre Clément met Pegazus au trot.

Quant est de moi, qui n'ai cette hardiesse,
Si, métier est, vous payez mon écot,
En répondant, son Quatrain (un peu Goth)
Transcrire vais, ainsi que son adresse.

QUATRAIN RESPONSIF

DE CLÉMENT MAROT,

A SON AMY ABEL.

POÉTISER trop mieux que moi savez,
Et pour certain, meilleure grâce avez,
(A ce que voi) que n'ont plusieurs & maints
Qui, pour cet Art, mettent la plume ès mains.
Or quant au sort des Filles immortelles,

Qui plus ne vont chantant le mont
Thébain,
A notre Cour, grain n'en est de nouvelles;
Nulle n'en ai ramassée en chemin;
Mieux leur vaudroit (ès terres infidelles)
S'offrir à Turc, à More, à Sarrasin,
Que de venir chez nous à Saint-Germain
Chercher fortune. Hélas! Qu'y feroient-elles?
Leur maître, à peine, y trouveroit du pain.

RONDEAU.

MAL-A-PROPOS ressuscitent en France
Rondeaux qu'on voit par Belles denigrez;

Mal-à-propos, ſelon l'antique uſance,
Devant les yeux d'inxeperte Jouvence
Gaulois diſcours ores ſe ſont montrez.

❖

Blondins propos ſeroient mieux ſavourez.
Près de tendrons en fleur d'adoleſcence,
Du vieil Marot vient la fine éloquence
Mal-à-propos.

❋

Vous, jeunes gars bien fringans, bien parés,
Voulez-vous voir leurs cœurs d'amour navrés;
Quittez Rondeau, ſonnet, Ballade, Stance,
En bon François contez leur votre chance,
Et ſoyez ſurs que jamais ne viendrez
Mal-à-propos.

RONDEAU

Au sujet des Vers galants.

Pour bien rimer Stances, Sonnets, Rondeaux,
Bouquets galans, Portraits ou Madrigaux,
Pas n'est besoin de monter sur Pégâse;
Ni que le Dieu qu'on peint en barbe râse
Soit invoqué pour tels menus propos;
Tendre Berger qui sur ses chalumeaux
Chante sa Belle, en gardant ses troupeaux,
Doit au sujet accommoder la phrâse,
Pour bien rimer.
De ce qu'on aime, il faut, dans les tableaux,

Que tout soit elle, en traits originaux;
Pour la louer, point de fard, point d'emphâse:
Mais bien faut-il qu'un peu de tendre extâse
En sa faveur offre des tours nouveaux,
Pour bien rimer.

RONDEAU REDOUBLÉ.

Par grand'bonté cheminoient autrefois
Preux Chevaliers couverts de fine armure,
Ores par monts, ores parmi les bois,
Redressant torts, & défaisant injure.
Trouvoient, par cas, horions, meurtrissure;
Par cas aussi, sur fringans palefrois,

Dames près d'eux friandes d'aventure,
Par grand'bonté, cheminoient autre-
fois.

Toujours mettoient amour dessous
leurs loix,
Jeunes Beautés de benigne nature;
Et voyoit-on bien reçus chez les Rois
Preux Chevaliers couverts de fine ar-
mure.

Méshui s'en vont, mis en déconfi-
ture,
Soulas, déduits; & la Gent à Pavois
Plus ne s'ébat à coucher sur la dure,
Ores par monts, ores parmi les bois.

Princesse en qui le Ciel met à la
fois,
Esprit sans fin, & grâces sans mesure,
Vous seule allez du vieux tems aux
abois
Redressant torts, & défaisant injure,
Par grand'bonté.



RONDEAU.

Que de beaux yeux dans les Vers, les Romans !
Tout en est plein dans nos Recueils galans ;
Par tout pays ce lieu commun domine,
Chez l'Espagnol, chez la Gent Sarrasine,
C'est un refrain qu'on met à tous les Chants.

Aux Opéras, beaux yeux sont triomphans,
Ils rendent foux les Atys, les Rolands;
Et l'on n'entend parler chez Proserpine
Que de beaux yeux.

Pour contenter & le cœur & les
    sens,
J'aimerois mieux d'aimables senti-
    mens,
Des bras bien faits, une peau blan-
    che & fine,
D'autres appas, dont on juge à la
    mine,
Trésors heureux, cent fois plus sé-
    duisans
    Que de beaux yeux.

A MADAME
LA COMTESSE DE...

PRÉSENT de la saison nouvelle,
Filles de Flore & du Printems,
Jonquilles, portez mon encens
Dans votre fraîcheur naturelle,
A la plus digne, à la plus belle
Des Nymphes de ces lieux charmans;

Parmi cent hommages brillans
Qui feroient bien plus dignes d'elle,
Vous n'êtes qu'une bagatelle,
Malgré vos nouveaux agrémens:
Mais vos attraits font innocens,
Et vous femblez faites pour celle
Qui ne veut point d'autres préfens.

BOUQUET

POUR LA BELLE VARICE.

DU Saint dont vous portez le nom
La Fête m'étoit échappée;
Sans que j'en fache la raifon;
Car pour vous mon attention
N'étoit point ailleurs diffipée;
Mais l'octave étant ratrappée;
Il faut vous demander pardon
D'une erreur où l'intention
Ne fut jamais envelopqée,
Et vous offrir un petit don

Dont l'influence d'Apollon
Soit aujourd'hui seule occupée ;
Car désormais Flore en manchon
(De bouquets fort mal équipée)
Laisse sa Cour à l'abandon
Des frimats qui l'ont usurpée ;
Par-ci, par-là, quelque chardon
Sort de la terre détrempée,
Mais Fleurs ne sont plus de saison.
Cependant que pourrois-je écrire
Qui fût digne de vos appas ?
Quoi ! les célébrer sans redire
Ce que j'ai dit en pareil cas ?
Phœbus lui-même avec sa Lyre,
Et les neuf Muses sur ses pas,
A peine y pourroient-ils suffire ;
Car ce n'est pas tout que de luire,
Et faire en l'air bien du fracas ;
Des tons sublimes on est las ;
Souvent, tandis qu'on les admire,
Il n'appartient qu'au cœur d'instruire
Dans l'art d'orner tendres fatras ;

Puisqu'enfin, si l'objet n'inspire,
On a beau chanter & beau dire,
Tout ce qu'on dit ne touche pas.

En vain le Dieu du mariage
M'avoit banni de votre Cour,
A peine y suis-je de retour
Que, sans vous ôter l'avantage
D'être plus belle que le jour,
L'Amour m'y fait voir un visage
Du même éclat, du même tour,
Des mêmes traits & du même âge
Qu'eut celle qui blessa l'Amour.
Les Grâces sont votre partage,
Chez vous elles font leur séjour;
La belle Laure est leur ouvrage,
Et ce n'est pas être volage
Que de soupirer tour-à-tour,
Ou pour vous, ou pour votre image.

POUR MADAME
LA COMTESSE DE...

Dés cette sombre matinée,
Où les Amours froids & tremblans
Restent avec les agrémens
Autour de quelque cheminée:
Vos yeux paroissent plus brillans,
Et vos attraits plus séduisans
Qu'ils n'étoient la derniere année.
Mais d'embellir à tous momens,
Et d'être sourde à vos amans,
N'est-ce pas votre destinée ?

De ce nouvel an tout le cours
Verra mon cœur, pour vous, le même;
Et je vous dirai tous les jours,
(Malgré votre rigueur extrême)
Belle Varice, je vous aime,
Et je vous aimerai toujours.

POUR MADEMOISELLE.

LAURE B....

Vous qui présidez au Parnasse,
Dieu des Vers; & vous, doctes Sœurs,
Qui m'avez quelquefois accordé vos faveurs;
Pour une Laure encore, accordez-moi de grâce
Des Vers nouveaux, au lieu de Fleurs.
Au lieu de Flore & son empire
Qui nous fournissoient des Bouquets,
Et qui n'ont plus rien à nous dire,
Phœbus, offrez à ses attraits
Les hommages de votre Lyre.
Mais que votre encens soit discret;
Le vrai suffit pour sa louange;
L'hyperbole n'est pas son fait,

Elle ne prendroit point le change;
Et se moqueroit du nom d'Ange,
Dont vous baptisez maint objet
Dont l'air & la figure étrange
N'ont souvent rien qui ne soit laid.
Dites tout uniment que tout en elle engage;
Qu'un esprit doux & naturel,
Avec les grâces du bel âge,
Dans un agrément éternel,
Du vrai mérite est le partage;
Et comme du sien c'est l'image,
Où tout est sincere & réel,
Tenez vous-en à cet hommage.

A MADAME

LA COMTESSE DE...

Recevez, charmante Comtesse,
Ces Vers, ils sont de ma façon;
Vainement j'en ferois finesse,

Car vous n'y verrez rien de bon,
Si ce n'est quelque peu d'adresse,
Dont j'y fais entrer son Altesse,
En les ornant de votre nom.
Vous m'avez ordonné de faire
Un ample détail de ces lieux;
Dans un projet si téméraire
Je pourrai bien être ennuyeux;
Mais dès qu'un desir curieux
Vous prend, il faut le satisfaire:
Vous le voulez, & pour vous plaire
Je vais faire tout de mon mieux.

D'abord se présente un Portique,
Où l'Architecte, les Maçons,
Comme de nouveaux Amphions,
Mêlant avec l'ordre Dorique ....
Mais d'où vient, moi, que je me pique,
D'aller décrire des Maisons?
N'importe: un Palais à l'antique,
Garni de vastes Pavillons,

Elevant au Ciel sa fabrique,
Semble braver les Aquilons,
Lui dont l'enceinte magnifique
Contient le plus beau des Sallons.

Là les Graces tenoient boutique,
Dans la plus rude des saisons:
Là les Muses faisoient Chansons,
Tantôt dans le style Comique;
Et, tantôt élevant leurs tons
Jusqu'au sublime, à l'héroïque,
Nous enchantoient par la Musique
Que répetoient leurs Nourrissons;
Car dans leur accés poétique,
Certains Auteurs que nous avons,
Par fois faisoient Hymne Bachique,
De leurs Luths accordoient les sons.
Par exemple, Chaulieu, de qui les traits féconds
N'ignorent que le Satyrique,
Feroit, dans le genre lyrique,
A Phœbus même des leçons,
Par fois pour l'ode pindarique.

Là de ces lieux l'aimable Maître,
De qui l'esprit & l'agrément
En font le plus grand ornement,
Et dont il vous souvient peut-être,
Au sujet d'un couplet galant :
Ce Prince, dis-je, n'est content
Que lorsque chacun veut bien l'être;
Ou qu'il le paroît seulement.

C'est au milieu de l'abondance
Que les plaisirs & l'indolence
Regnent dans cet heureux séjour:
Par-tout une tranquile aisance
Nous accompagne nuit & jour;
Point d'orgueil, point d'impertinence,
De noirceur ni de médisance.
Si l'on y voit le Dieu d'Amour,
C'est quand les plus beaux yeux de
France,
Suivis de leur brillante Cour,
L'embellissent de leur présence.

S'il eſt permis dans les repas,
Quand on le peut, d'être agréable,
Malheur à qui, d'un ton capable,
Veut l'être, quand il ne l'eſt pas!
Lors quelque convive implacable
Met ſa pauvre raiſon ſi bas,
Qu'on a pitié du miſérable.

C'eſt là qu'aſſommé de glaçons,
Le bon Bacchus ſi néceſſaire,
Au milieu d'un carême auſtere,
Pétille dans les caraffons;
Et c'eſt là que, voyant la chere
Qu'à chaque repas nous faiſons,
Avec ſurpriſe nous crions,
Quoique le dicton ſoit vulgaire:
Voilà la Mer & les Poiſſons.

Que ſi, dans la ſaiſon où Flore
Redonne à nos Champs leurs attraits,
Nos chaſſeurs gagnent les Forêts,
Nos Amans s'y fourrent encore,

Ou, mettant leurs flammes au frais,
L'unira de ses vains regrets
Fatiguer quelque Sycomore;
L'autre graver sur un Cyprès
Le nom de celle qu'il adore,
Navré lui-même de ses traits.
Si, lassé de la solitude,
Vers quelques lieux plus fréquentés
Il traîne son inquiétude,
D'abord ses vœux sont enchantés.

Par-tout le charmant étalage
De mille objets tous différens,
Tous agréables, tous rians,
Offre aux yeux un riche partage
Dans ses divers éloignemens.
Que vous dirai-je davantage?
Contez qu'au Pays des Romans,
Où l'yberbole est en usage,
On trouve moins d'enchantemens
Que ceux dont l'esprit & les sens
Sont frappés dans le voisinage

De ces jardins, de ces rivages,
Sûr tout dans ces appartemens;
Mais ces lieux seroient plus charmans,
Si le sort, sans autre équipage
Que celui de vos agrémens,
Chaque jour, pour quelques momens,
Y faisoit voir votre visage.

POUR

MADEMOISELLE B...

DIEUX! par quel excès de rigueur,
Insensibles à nos allarmes,
Pouvez-vous livrer tant de charmes
A cette funeste langueur?

Daphné, dans la fleur de son âge,
Résiste à peine aux lents efforts
D'un mal qui cause mille morts,
Sans paroître sur son visage.

Toujours égale en ſon humeur,
De ſa conſtance ſoutenue,
On ne la voit point abbatue,
A ſes regards, à ſa fraîcheur.
Ciel, qui lui donnez en partage,
Et pour l'eſprit & pour le corps,
Les plus brillans de vos tréſors,
Conſervez-la; c'eſt votre ouvrage.

Amour, épargnez ſes attraits;
Pardonnez-lui pour vous ſa haîne,
Et n'employez que vos ſeul traits
Pour vous venger de l'Inhumaine.

Sur nous tomberoit le courroux
Que vous feriez tomber ſur elle;
Et nos cœurs ſentiroient les coups
Deſtinés à ſon cœur rebelle.

Eſt-ce trop peu pour nos tourmens,
Que le mal dont elle eſt atteinte?
Combien d'horreurs, & quels momens
Entre l'eſpérance & la crainte!

Il est des genres de malheurs,
Il est de certaines douleurs
Où l'on se fait pitié soi-même;
Mais, malgré la rigueur extrême
D'un sort fatal & malheureux,
C'est de voir souffrir ce qu'on aime,
Qui des maux est le plus affreux.

POUR MADAME.

LA COMTESSE DE....

A sa Toilette.

CONTRE le séduisant transport
D'une veine facile & tendre,
En vain je tâche à me défendre;
Je ne puis éviter mon sort,
Phœbus & vos charmes, d'accord,
Se sont unis pour me surprendre;
Il faut céder à leur effort:

Il faut, ma lyre, vous reprendre,
Et malgré moi quitter le port
Où le bon sens m'avoit fait rendre.
Pour tenter ce nouvel effor,
Charmante Reine de ma vie,
Belle Vatice, dont le nom
Ranime cette frénésie,
Qui, sur un téméraire ton,
M'engagea souvent sans raison
A me mêler de Poësie;
Souffrez qu'ici je vous dédie
Ce que Phébus & Cupidon
Inspirent à ma fantaisie,
Au sujet d'une vision
Dont mon imagination
Fut agéablement saisie.

Dans le centre d'un Cabinet,
Tel que la Force, pour retraite,
Donna jadis à Persinet;
La Reine d'Amour en cornette,
Assise sur un Tabouret,

Auprès d'un miroir clair & net,
Essayoit une colerette ;
Certain Mortel à sa Toilette,
Sur ses appas fit un Sonnet.
Et pour rendre sa Cour complette ;
Les Grâces, d'une main adroite,
Sur ses cheveux flottans attachoient son
Bonnet ;
Les Muses traitoient son Portrait,
Et voici comme elle étoit faite :
La troupe des Jeux & des Ris,
Et les Plaisirs ses favoris,
Restoient dans l'Isle de Cythère ;
Car alors de leurs teints fleuris,
La Déesse n'avoit que faire ;
Et ce n'est pas toujours que la tendre
Cypris
A besoin de leur ministere.
Mais à quoi bon ce vain détour ?
Mon cœur reconnut ce qu'il aime,
Et celle que je vis dans cet éclat su-
prême,

N'étoit point la Mere d'Amour:
Belle.....! c'étoit vous-même;
Cependant vous trouverez bon
Que, pour achever la peinture
De ce que m'offrit l'aventure,
Je prête, en cette occasion,
Vos attraits & votre figure,
A la Mere de Cupidon,
Et ce n'est pas lui faire injure.
Ses yeux brilloient de mille feux:
Sa bouche avoit à l'ordinaire,
Ces agrémens, ce charme heureux
Qui forment la bouche de Laire,
Avec l'infaillible art de plaire,
Que tels objets gardent pour eux.
Ses épaules étoient d'ivoire,
Et son sein de neige & de lys;
Mais pour le reste, notre Histoire
N'en sauroit faire de récits;
Quoiqu'il soit facile de croire
Que ce reste, du même prix,
Egale pour le moins la gloire
De l'échantillon que je vis.

Le Dieu du Jour ſous un nuage,
De honte cachant ſes clartés,
Par quelques ſoupirs répétés,
Rendoit un taciturne hommage
A l'éclat de tant de beautés ;
Tandis qu'Amour à ſes côtés
S'applaudiſſoit de l'avantage
Que ſur les autres Déïtes
Avoit le brillant étalage,
De tant de tréſors enchantés.
Alors le Dieu de l'Harmonie
Me dit tout bas : pour cet objet,
Que la plus rare ſymphonie
Des doctes Sœurs ſoit réunie ;
Et toi, pour un ſi beau ſujet,
Je vais te prêter mon génie.
Le tendre Amour, de ſon côté,
Me dit : je veux que de ta Lyre,
Juſques à l'immortalité,
Les ſons élevent la beauté
Que nous t'ordonnons de décrire.
N'en crains point la témérité,
Puiſque c'eſt moi qui te l'inſpire,

Mais, hélas! ce fut bien en vain
Que pour ce glorieux deſſein
Chacun voulut m'être propice.
Bien loin de me trouver en train
De mettre la plume à la main,
Séduit par un tendre caprice,
Regardant..... avec délice,
Je dis, dans un tranſport ſoudain;
O trois fois heureuſe Madin! *
Vous de qui le charmant office
Eſt de voir, & ſoir & matin,
De ces tréſors l'amas divin!
Et ſouvent (ſans qu'elle en rougiſſe)
De recevoir (ſortant du Bain)
L'immortelle & fière Varice
Telle, que de la Mer Vénus ſortir du ſein;
Quand vous lui rendez ce ſervice,
O trois fois heureuſe Madin!
J'aimerois mieux votre deſtin
Que celui d'une Impératrice,
Et que tout l'Empire Romain.

* *Femme de Chambre de Madame de....*

POUR LA BELLE....

Depuis un tems, charmante Laire,
Phébus m'avoit abandoné ;
Il sembloit rétif ou contraire
Dans tout ce que je voulois faire,
Et rien n'en étoit bien tourné.
De cette disgrâce étonné,
Je pris le parti de me taire ;
Et si par fois j'ai fredonné,
Tels frédons n'auroient su vous plaire :
Mais dans cet état de misere,
Je l'ai pour vous importuné,
Ce Dieu brillant qui nous éclaire ;
Pour vous seule étant nécessaire
Que son art me fût redonné.
Quoi ! lui dis-je, cette Varice,
Pour qui mes Vers & mes Chansons
Vous trouvoient toujours si propice,
Et dont nos Forêts, nos Vallons,
Voyoient le nom, avec justice,
Mis au-dessus des autres noms ;

Quoi! cette adorable Varice,
Vous verra-t-elle par caprice,
A mes Vers refuser ces tons
Qu'on écoutoit avec délice?
Phébus reprenez votre office;
Exprimez ce que nous sentons;
Et que votre Lyre remplisse
Nos cœurs de ses tendres leçons;
Laissez le soin à vos rayons
De voir que le raisin mûrisse,
Et qu'ils échauffent nos melons.
Vraiment, vous nous la baillez belle!
Me dit ce Dieu d'un air chagrin:
Faut-il pour chaque bagatelle
Que je vous conduise la main?
Vous ne cessez à Saint-Germain,
(Car on m'en a dit la nouvelle)
De faire Couplets, ou Quatrain,
Dès que l'humeur vous y rappelle,
Et vous perdez votre Latin,
Quand pour Varice l'immortelle
Votre Muse se met en train!
Mais vous vous en plaignez en vain

Car, à vos vœux toujours fidele;
J'ai prêté mon discours divin,
Dès qu'il falloit chanter pour elle.
Qui rend vos projets impuissans?
Ajouta-t-il: sans éloquence,
Il n'est besoin que du bon sens,
Et non pas de mon influence,
Pour la célébrer dans vos chants.
C'est la beauté de tous les tems,
Sur elle ils n'ont point de puissance:
Elle est nouvelle tous les ans:
Son air, sa grâce & sa présence,
Sont les images d'un Printems
Qui n'est jamais en décadence:
Et la Fontaine de Jouvence,
Qui ranimoit, par Négromance,
Les attraits déjà périssans,
N'a point mis les siens en dépense;
Elle est faite pour d'autres gens.

✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱

POUR

Mademoiſelle O BRIENNE.

DE CLARE.

ON dit que Monſieur Saint-Laurent
Eſt le patron de toute Laure ;
Il eſt vrai que plus d'un Savant,
Belle O Brienne, en doute encore
Quoi qu'il en ſoit, en attendant
Qu'on décide un fait que j'ignore,
Recevez ce chétif préſent :
Car pour Bouquets, la Dame Flore
Ne fournit plus rien à préſent ;
Mais Phébus vient de faire éclore
Ces Vers, dont votre Fête honore
Le Chevalier de Cour brillant,
Ou ſi vous voulez, ſans détour,
Le Chevalier de Brillancour.

✿



LES SŒURS DE SAINT-DOMINIQUE *DE POISSY.*

AUX

FILLES DE SAINTE-MARIE DE CHAILLOT.

SALUT.

O Vous, nos cheres Sœurs en Dieu,
Filles de Saint-François de Sales,
Aimables & saintes Vestales !
Vous qui retenez au milieu
D'enceintes à nos vœux fatales
Reine & Princesse sans égales, (*)

(*) *Sur une Fête de Madame la Princesse d'Angleterre, où quelques Religieuses ses Favorites firent des Vers pour Son Altesse.*

Dites, nos cheres Sœurs en Dieu,
Pour ces deux Hotesses Royales,
Que vous enchantez dans ce lieu,
Serez-vous toujours nos rivales?
Nous espérons bien que Poissy,
Fondé par un saint Roi de France,
Pour quelques jours de résidence
Pourroit les attirer aussi;
Mais en vain de cette espérance
Nos cœurs s'étoient flattés ici.

Chez vous tout conspire à leur plaire;
Amusemens & soins divers
S'offrent en Prose comme en Vers.
Pour nous, si nous en voulions faire,
Ce seroit bien une misere,
Tant nous rimerions de travers;
A notre ignorance soumises,
Nos esprits sont toujours pesans;
Nos Concerts sont formés des chants
Que l'on entend dans les Eglises;
Et nous ne connoissons céans
Les Enigmes ni les devises,
Qu'en les voyant sur des Ecrans.

Les Muses, ces savantes Filles,
Dont nous ne dirons pas les noms,
Deviendroient derriere nos grilles
Plus muettes que des poissons;
Quoique chez vous assez gentilles;
Pour Phébus, le Dieu des Chansons,
Et certains Rimeurs de vétilles,
Qui chantent dans ces environs,
Ils ne viennent dans nos cantons,
Que pour y pêcher des anguilles.

A tout cela vous jugez bien
Qu'aux Vers nous ne connoissons rien:
D'avoir recours pour ce mystere,
A notre savant Aumônier;
Cela ne serviroit de guère;
Car quoiqu'il sache son Bréviaire,
Et que le Poëte Garnier
Soit Trisayeul de son Grand-pere,
Nous ne saurions vous le nier,
Pour rimer c'est un pauvre here.

Nous n'avons donc pas ces talens,
Qu'on a dans les lieux où vous êtes,

Et nous aurions ici les Fêtes
De cent objets dignes d'encens,
Sans pouvoir tirer de nos têtes,
Pour ce ſujet, rimes ni chants;
Au-lieu que chez vous tout s'empreſſe,
Et tout s'anime tour-à-tour;
Tous les cœurs ſont pleins d'allégreſſe,
Pleins de reſpects, & pleins d'amour
Pour la Fête de la Princeſſe;
Et tout y chante la Maitreſſe
Que vous élûtes l'autre jour.

C'eſt-là que ma Sœur Gabrielle,
Pour cette Princeſſe immortelle,
A fait maints couplets de Chanſon,
Où brillent l'eſprit & le zèle,
Tandis que ma Sœur Bulion,
Dont je ne dirai pas le nom,
Fait des Vers une kyrielle
Qui ſeroient dignes d'Apollon;
Enſuite Sœur Anne Charlotte,
Sur tant de vertus & d'attraits,
Redouble, ſans changer de note,

Et tout répond à ses couplets :
Mais quand Thérèse Séraphique
Mêle sa voix à ces Concerts,
On diroit que le Dieu des Vers
En a composé la Musique.
Nos Rimailleurs, à Saint-Germain,
Qui vont faisant des Chansonnettes
Depuis le soir jusqu'au matin,
N'ont qu'à renguainer leurs Musettes,
Si les ouvrages que vous faites
Viennent à leur tomber en main.
Ma Sœur Madeleine-Marie,
De qui l'autre nom va devant
Dans les régles de la Férie,
Les enleveroit par son chant;
Et l'on verroit leur cotterie
Jeter tous ces fatras au vent,
Pour ces Stances mélodieuses,
Que chanterent à son lever
Les plus jeunes Religieuses.
Est-il rien qui puisse égaler
Le tour de leurs rimes heureuses?

Sœur Jeanne-Françoise, en un mot,
De ses Chansons par l'harmonie,
Feroit croire que le genie
De feu Voiture est à Chaillot.

Mais rien de tout cela n'invite
La Princesse à venir chez nous;
Orphée à Poissy point n'habite,
La solitude est son mérite;
Du reste son repos est doux,
Nous n'y craignons pas le courroux
De la Nation hypocrite;
Nous n'y craignons pas la visite
D'un séducteur tendre ou jaloux,
Plus dangereux qu'un Satellite,
Et notre frayeur en est quitte
Pour entendre de loin les loups.

Tous les objets que la Nature
A faits pour égayer les sens
Par leurs champêtres agrémens,
Etalent ici la parure
De leurs rustiques ornemens,

Et la terre, à chaque Printems,
De la renaissante verdure,
Embellit nos Prés & nos Champs;
Nous voyons, comme vous, la Seine
Tranquile au retour des beaux jours,
Qui, s'égarant dans notre plaine,
De ses ondes fait mille tours;
Mais nous ne voyons point le Cours
Où le beau monde se promene,
Et souvent sur ses pas entraîne
De ces vilains petits Amours
Qui séduisent la Gent mondaine.
Vous qui voyez ces tendres lieux,
Nos Sœurs, détournez-en les yeux;
Détournez aussi la prunelle
D'un certain Moulin de Javelle;
Car bien souvent l'esprit malin,
Sous l'ombre d'une matelote,
Se fourrant dans cette gargotte,
(Qui porte le nom de Moulin)
Mene la sagesse bon train,
Et met la raison en compotte.

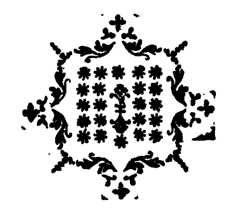
Pour cette Riviere en canal,
Qui porte les tributs liquides
A vos bords, depuis l'Arsénal;
Vous pouvez, sans être timides
Tourner les yeux sur son crystal.
Voyez aussi cet Hopital,
Doré jusques aux pyramides,
Point n'y verrez blondins perfides,
Dont l'aspect est souvent fatal;
Car ce n'est pas le tribunal
Où gens d'aventures avides,
Viennent, en Carrosses rapides,
Se rendre au tems du Carnaval.
Hélas! ce sont les Invalides,
Gens éclopés, couverts de rides,
Qu'on peut lorgner sans aucun mal.

Mais vraiment nous sommes bien bonnes,
De vous donner de ces leçons!
Nous autres Campagnardes Nonnes,
On croira que nous radotons;
Car si dans ces saintes Maisons,

Où les plus austeres personnes
Menent le train que nous menons ;
On destinoit quelques Couronnes ,
A vous s'adresseroient ces dons.
Quand la vertu seroit détruite ,
Ou quand on la verroit réduite
Par-tout ailleurs à se cacher ,
On la verroit avec sa suite ,
Si chez vous on l'alloit chercher.
Est-ce donc vous qu'il faut prêcher
Sur les regles de la conduite ?

La Piété , fille des Cieux ,
De votre Maison fait son Temple ;
Et quand ce couple glorieux ,
Que vous avez devant les yeux
Ne vous serviroit pas d'exemple ,
Vous le donneriez en tous lieux ;
Mais il est tems que se repose
Celui qui nous prête sa main ;
De mauvais Vers grand Ecrivain ,
Vous n'en saurez pas autre chose.
Pour nous , si c'étoit de la Prose ,

Nous écririons jusqu'à demain ;
En Vers nous sommes ignorantes.
Pour vous, qui n'êtes pas ainsi,
Ne vous montrez pas trop ardentes
A chercher l'Auteur de ceci ;
Vous n'en seriez pas plus savantes.
Adieu : vos très-humbles Servantes,
Les Religieuses de Poissy.





RÉFLEXION.

GRACE au Ciel ! je respire enfin
Au bord fatal du précipice
Où m'avoient entraîné le désordre & le vice
Qui regnent dans le cœur humain.
Le Sauveur m'a tendu la main,
Et j'ai senti cette bonté propice
Qu'on n'invoque jamais en vain.
Idole que mes vœux n'ont que trop encensée,
Volupté, vil objet de nos desirs errans !
Ivresse d'une âme insensée !
Ne troublez plus de tranquiles momens ;
Fuyez, spectacles séduisans ;
Phantômes qui teniez ma raison balancée,
Entre vos vains engagemens !
Eloignez de mes yeux tous ces enchantemens ;

Et n'offrez plus à ma pensée
Vos frivoles amusemens.

Et vous, profane Poésie!
Inutile présent des Cieux,
Douce erreur de l'esprit, pompeuse frénésie,
Fabuleux Etre de vos Dieux,
Source féconde en trompeuses merveilles!
Ceux qui vous possédent le mieux
Ne réussissent, par leurs veilles,
Qu'à remplir mollement le cœur & les oreilles
De vos songes harmonieux.

Si je me suis laissé conduire
Au faux éclat de vos brillans,
Vous n'avez plus, pour me séduire,
Que quelques restes impuissans
D'un souvenir qui ne peut nuire
Au repos heureux que je sens.

Un nouveau rayon de lumiere
Me découvre la vérité,
Et m'ouvre la ſeule carriere
Qui mene à l'immortalité.

Choiſiſſons déſormais cette clarté pour guide,
Qu'elle regle tous nos penchans,
Et que l'auguſte éclat de ſa beauté ſolide,
Nous élevant d'un vol rapide,
Soit l'unique objet de nos chants.

Fille du Ciel, pure innocence!
Aſyle contre tous nos maux,
Vrai centre du parfait repos!
Heureux celui dont la conſtance
(Vous conſervant dans l'abondance)
Ne vous perd point dans les travaux
D'une longue & triſte indigence!

Egal dans l'un & l'autre ſort,
Soutenu d'un eſpoir que rien ne peut éteindre,

Il attend l'infaillible mort,
Sans la ſouhaiter ni la craindre.

Heureux de qui l'eſprit, à la fin rebuté
De l'impérieux eſclavage
Du monde & de ſa vanité,
De larmes & d'humilité
Offraut un ſalutaire hommage
Au Trône du Juge irrité,
Établit ſa félicité
Dans un immortel héritage,
Et ſe garantit du naufrage
Qu'on fait pour une éternité.

Fin des Poéſies.


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



